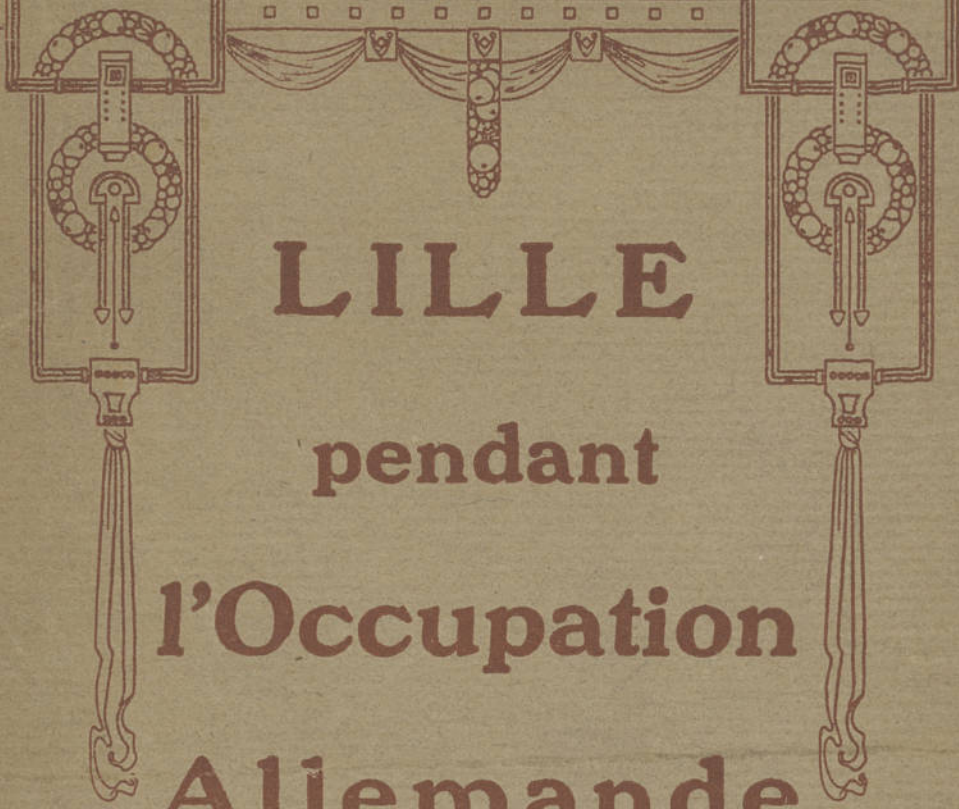




Clément DURANT



LILLE
pendant
l'Occupation
Allemande



Chroniques rimées du 13 Octobre 1914

à à à au 17 Octobre 1918 à à à

1919

Imprimerie LA GUTENBERG, rue Desrousseaux, 5-7
LILLE



Clément DURANT

LILLE
pendant
l'occupation
allemande

CHRONIQUES RIMÉES

≡ du 13 Octobre 1914 ≡

≡ au 17 Octobre 1918 ≡

=====
⌘ **Reproduction**
interdite sans
l'autorisation de
l'Auteur ⌘ ⌘
=====

Clément DURANT

Lille pendant l'occupation allemande

= CHRONIQUES RIMÉES =

du 13 Octobre 1914 au 17 Octobre 1918

Les infortunés habitants des terri-
toires occupés ont souffert des tour-
ments comme l'Histoire n'en connaît
pas de pareils, disait au Parlement,
M. Georges Clemenceau le 9 Mars 1918.

C'est une vérité indiscutable et pourtant jamais un Français n'ayant pas subi l'occupation allemande, ne voudra croire ce que les habitants des pays envahis ont eu à supporter.

Jamais nous n'aurons au cœur assez de haine contre ceux qui nous ont torturés si cruellement qu'ils se sont mis au ban de l'Humanité !

C'est pour aider à ne pas l'oublier que ce livre a été écrit.

C. D.

Ami lecteur,

En ouvrant ce livre accordez-moi d'abord toute votre indulgence pour les **Chroniques rimées pendant l'occupation**; lisez-les avec bienveillance et laissez-moi croire qu'elles sauront vous intéresser — malgré leur allure parfois personnelle — vous n'y trouverez ni la maîtrise de Victor Hugo, ni la verte saveur de Richepin, ni les rimes parfaites de Banville, ni même la bonhomie de Coppée, je vous en prévien de suite ; mes vers sont sans prétention d'aucune sorte, sauf celle d'avoir essayé d'exprimer, avec sincérité, quelques unes des émotions et des révoltes ressenties au cours d'un long et douloureux martyre de quarante-huit mois.

Je n'avais pas l'intention de faire imprimer ces chroniques, mais quelques amis, très indulgents, ont insisté pour que je les livre au public ; je me suis laissé faire violence en y mettant toutefois pour condition, d'en consacrer le bénéfice à des Sociétés charitables.

Si j'avais le talent merveilleux de Richepin, je pourrais dire comme lui :

Aujourd'hui j'éeris ces vers,
Ils vont droit ou de travers,
Lequel ? peu m'importe,
Ça m'amuse qu'ils soient lus,
Mais à qui me promet plus,
Je ferme ma porte.

Mais je ne suis qu'un modeste et faible prosateur, dont les loisirs forcés ont été employés en partie à noter en pauvres rimes, les événements principaux et les menus faits s'y rattachant.

Vous rencontrerez de fréquentes répétitions et vous les excuserez, en vous souvenant que pendant quatre ans, nous avons vécu dans une captivité étouffante, dans une atmosphère lourde et toujours semblable et que les mots, conséquence inéluctable des circonstances, étaient aussi toujours les mêmes.

Ces lignes, écrites au jour le jour, sont l'expression de mes sentiments personnels, au fur et à mesure que se déroulaient les incidents de l'occupation étrangère ; j'ai souvent songé en annotant ceux-ci, à ces vers de Paul Déroulède :

L'étranger peut épier mon langage
Mais à l'affront quand j'oppose l'affront
Ce n'est jamais mon pays que j'engage,
Je ne suis moi, qu'un sonneur de clairon !

Pourtant ces sentiments étaient aussi ceux de ma famille, de mes amis, de mes concitoyens et je n'ai d'autre but que celui de leur donner, en les publiant, une forme plus durable et susceptible d'éclairer ceux qui n'en ont pas souffert, sur les agissements de l'armée allemande dans notre région.

Dans son dernier livre « LA VÉRITÉ EN MARCHÉ », Emile Zola disait :

« C'est nous les poètes qui clouons les coupables à l'éternel » pilori ! Ceux que nous condamnons, les générations les méprisent » et les huent. Il est des noms criminels qui, frappés par nous » d'infamie, ne sont plus que des épaves immondes dans la suite des » âges. La justice immanente s'est réservé ce châtiment, elle a » chargé les poètes de léguer à l'exécration des siècles ceux dont la » malfaisance sociale, dont les crimes trop grands échappent aux » tribunaux ordinaires. Je sais bien que, pour ces âmes basses, pour » ces jouisseurs d'un jour, c'est là un châtiment lointain dont ils se » moquent. *L'insolence immédiate leur suffit. Triompher à coups » de bottes, c'est le succès brutal qui contente leur faim grossière.*

» Et qu'importe le lendemain de la tombe, qu'importe l'infamie, si l'on n'est plus là pour en rougir !

» Ils n'ont donc pas de descendance, ils ne craignent donc pas
» que la rougeur de la honte ne remonte plus tard sur les joues
» de leurs enfants et de leurs petits-enfants ! »

Si jamais phrases vengeresses peuvent s'appliquer à des bandits plus exactement que celles qui précèdent sont applicables aux allemands, à leurs chefs, à leur empereur, je confesse ne pas les connaître et je constate que celles-ci sont bien celles qui conviennent le mieux à nos féroces ennemis.

Qu'ils en supportent donc les conséquences, eux et leurs descendants, car ce qu'ils ont fait est barbare, sauvage et inhumain !

Ne croyez pas que ce soit là des expressions littéraires de « bourreur de crânes », suivant le qualificatif des prussiens étonnés des révoltes que soulevaient leurs atrocités et surpris de la placidité stoïque des populations de la région lilloise. Ces mots sont insuffisants pour traduire comme il le faudrait notre juste ressentiment.

Dans un discours qu'il prononçait à Westminster le 20 Juillet 1918, M. Balfour, secrétaire aux affaires étrangères dans le gouvernement de l'Angleterre disait :

« L'Allemand aura beau faire, — devrait-il se repentir demain
» même de ses crimes politiques — rien ne saurait effacer ses forfaits.

» C'est en vain que les allemands tâcheront de faire oublier ce
» qu'ils ont fait. Leurs méfaits sont écrits en lettres de feu dans la
» conscience des hommes civilisés. »

Ils avaient cru, les insensés, que la France était une proie prête à saisir, ils se figuraient n'avoir qu'à traverser la petite Belgique, en oubliant leur signature, pour s'emparer de notre beau pays qu'on leur avait montré divisé, sans foi patriotique, sans résistance possible.

Ils croyaient, en parlant des Français :

Que ce peuple est toujours pâture, proie ou cible,
Que la tuerie en masse est encore possible.

Mais ils se trompaient, car nos petits soldats, dans un élan superbe et unanime qui a fait l'admiration du monde, se sont dressés farouches devant la colossale horde germanique et l'on peut à ce propos, répéter les vers de Victor Hugo dans l'ANNÉE TERRIBLE :

Peuple tu resteras géant malgré ces nains,
France, un jour sur le Rhin et sur les Apennins,
Ayant sous le sourcil l'éclair de Promothée,
Tu te redresseras, grande ressuscitée !

.....
Nous n'avons pas encor fini d'être Français ;
Le monde attend la suite et veut d'autres essais ;
Nous entendrons encor des ruptures de chaînes,
Et nous verrons encor frissonner les grands chênes !

Les chaînes sont rompues et dans quelques années, quand nos forêts et nos bois totalement rasés auront retrouvé leurs frondaisons touffues, nous entendrons de nouveau chanter la voix des chênes, célébrant la Liberté et la France éternelle.

Ceux que le militarisme allemand et l'hégémonie prussienne avaient voulu asservir et même anéantir, dédaigneront les menaces pangermanistes et poursuivront leur œuvre de progrès et de justice, un moment arrêtée par la soldatesque domestiquée des Hohenzollern.

Et maintenant, Madame ou Monsieur, ouvrez ce livre avec bienveillance et si vous avez — comme j'ose l'espérer — la patience d'aller jusqu'au bout, en dépit de son inévitable monotonie, ce sera la meilleure récompense souhaitée par votre serviteur.

Clément DURANT.

Octobre 1918.

P.-S. - Au lendemain de la libération je portai ce livre à l'imprimeur, mais le papier blanc manquait et l'on ne m'offrait que des papiers de couleur, tels qu'une partie aurait été jaune, l'autre rouge, l'autre bleue, j'ai dû me résigner à attendre des temps meilleurs, d'où le léger retard de cette publication.

Rappelle-toi !

A mon Fils

Lorsque tu seras grand, lorsque l'atroce guerre
S'effacera dans l'ombre où tout passe éphémère,
O mon cher fils, rappelle-toi,
En lisant ce recueil, les douleurs de naguère,
Tous les maux qu'à soufferts notre famille entière
Des Prussiens subissant la loi.

Ne vas pas oublier les longs mois d'esclavage,
Les tracas, les affronts, l'humiliant servage,
Les jours de navrance et d'émoi ;
Pour les énumérer ouvre ici quelque page,
Les mots t'expliqueront mieux que ferait l'image,
Ils te diront : Rappelle-toi.

Inscris dans ton cerveau, grave dans ta mémoire,
Les méfaits allemands et redis-en l'histoire
A ceux qui n'ont pas comme moi,
Vu les crimes commis ! ce sera méritoire
D'étaler devant tous leur kulture illusoire,
Fais-le, mon fils, rappelle-toi.

Ils ont volé, pillé, démoli les machines,
Brisé les ateliers, jeté bas les usines,
Détruire est pour eux un exploit ;
C'est en invoquant Dieu que ces semeurs de ruines,
Lançaient sur nos maisons les obus et les mines,
Du blasphème, rappelle-toi.

Ils ont martyrisé les enfants et les femmes,
Ils les ont déportés, ces détresseurs sans âmes,
De leur kaiser c'était la loi,
Dans des hameaux déserts où leurs tudesques trames
Les livraient sans défenses aux visites infâmes,
De cette horreur, rappelle-toi.

Songe aussi que pour fuir les mangeurs de choucroute,
N'ayant pas quatorze ans tu dus te mettre en route,
Et t'éloigner de notre toit.

Plutôt que travailler pour eux, sans aucun doute,
J'ai mieux aimé te voir partir, coûte que coûte,
De cet exil, rappelle-toi.

Pense à ceux qui sont morts, à mon bien aimé frère,
A tes nombreux cousins, au frère de ta mère,
Leur exemple est de bon aloi,
Car ils ont bravement fait le devoir austère
Qui sauva le pays et nous fut salutaire,
De tous leurs noms, rappelle-toi.

Et souviens-toi, mon fils, qu'après cette tourmente
Où nous avons vaincu l'Allemagne insolente,
En faisant triompher le Droit,
Il te faut lui vouer une haine incessante,
Si jamais elle tend une main caressante,
Repousse-la ! Rappelle toi !

20 Octobre 1918

Les Prussiens sont entrés!

Après avoir vécu dans une cave obscure,
Deux longs jours et trois nuits, infernale torture,
Sous les obus tombant à travers la Cité,
Sifflant, brisant, brûlant et tuant sans pitié,
Je me suis, ce matin, risqué devant ma porte.

J'ai vu des Allemands, la nombreuse cohorte
Envahissant la rue et riant aux éclats,
Passer, musique en tête, en poussant des hurrahs!

C'en est donc fait, hélas! et notre grande ville,
Si fière du passé, notre orgueilleuse Lille
N'a pas pu résister au flot des ennemis.
Au joug du lourd teuton nous voilà donc soumis!

Les Prussiens sont entrés! Nous n'y pouvons rien faire,
Mais si notre martyre, au pays salulaire,
Ne put être épargné, subissons-en le sort,
O France, nous t'aimons, à la vie, à la mort!

13 Octobre 1914.

Lendemain de Bombardement !

*Au Camarade et Ami BOIVIN,
Commandant des Pompiers.*

Tout est en désarroi dans la ville envahie,
Les passants vont très vite et leur marche alourdie,
Montre à quiconque observe et tente de savoir,
L'effondrement total, le morne désespoir !
Cependant quelques-uns, en relevant la tête,
Me semblent protester contre cette tempête
Qui nous accable tous et fait, en vérité,
Les Lillois impuissants contre l'adversité.

C'est qu'aussi le désastre est inimaginable,
Le tir des Allemands, ce tir impitoyable
Que nous avons subi pendant trois jours entiers,
A détruit à jamais plusieurs de nos quartiers.
Du Théâtre à la Gare un sinistre incendie
Dévore les maisons sous un vent de folie ;
De la Gare à Faidherbe, hélas ! il n'est plus rien
Que des grands pans de murs noircis et sans soutien.
Plus loin le Boulevard, puis Saint-Sauveur lui-même
Ont souffert des obus dont le ravage extrême,
Atteint les pauvres gens qu'on ne sait où loger
Et qui sont là pleurant leur modeste foyer.

Les pompiers sont partout, en larges jets leurs lances
Arrosent toute flamme et malgré leurs vaillances,
Malgré ceux de Tourcoing, de Roubaix et de Croix.
Venus pour nous aider à porter notre croix

L'eau n'est pas suffisante... afin que l'on évite
Un suprême malheur, c'est à la dynamite
Qu'on fait sauter soudain la séparation,
Donnant au feu sa part, sans hésitation.

Sur les tas de débris, hâtivement, l'on cherche
A sauver quelque chose et lorsque la recherche
Amène un résultat, c'est un sanglot, un cri,
Qui le font remarquer... et l'on reprend le tri,
Luttant à qui mieux mieux contre toute espérance,
Ouvrant cave après cave et parfois, ô navrance,
On découvre les corps rigides, refroidis,
Des martyrs innocents de ces tourments maudits.

Et l'on s'en va plus loin, ce qui reste des rues
N'est qu'un amas sans nom de ferrailles tordues ;
Dans une âcre atmosphère on respire à grand mal,
A se croire un sujet de l'empire infernal.
Des flocons de papiers, poussière grise et blanche,
Tombent autour de nous ; parmi leur avalanche
Nous pouvons entrevoir, ironique lueur,
L'incomplet numéro d'un titre de valeur !

Dans tout l'emmêlement des fils des téléphones
Arrachés brusquement aux crochets des pylones,
On a peur et l'on marche hésitant, affolé,
On se sent pris, saisi, par eux enveloppé ;
Le sol est tapissé de gros morceaux de verre.
De lambris déchirés, de gravats où l'on erre,
Hébétés, ahuris, comme si des souleurs
Nous laissaient, sans pitié, regarder les douleurs
Des parents, des amis, qui dans cette géhenne
Redisent à chacun leur pitoyable antienne.

Ah! ce qu'on aperçoit au pied des sombres murs!
Des socles abattus, des bronzes jadis purs,
Et maintenant fondus comme dans un creuset,
Sans la forme artistique en ordonnant l'attrait;
Les cadres des tableaux, légués par les ancêtres,
Les chefs d'œuvre d'hier et ceux des anciens maîtres,
Tentures de grand prix, mobiliers précieux,
De nos logis la joie et le plaisir des yeux,
Faïences de Tournai, bibelots, porcelaines,
Ne sont plus qu'un monceau de choses incertaines,
Les livres, les écrits en cendres sont réduits,
Emportés par le vent de ces fatales nuits.

A chaque pas nouveau c'est nouvelle infortune!
Dans tous les coffres-forts a flambé la fortune
D'imprudents commerçants n'ayant pas bien agi,
En plaçant leur avoir dans l'acier qui rougit.
Tout est carbonisé, ce n'est plus que fumée
Et pour eux, à présent, la ruine est consommée.
Les malheureux se sont amèrement trompés,
Leur excuse, en tous cas, si fort qu'ils soient frappés,
C'est de n'avoir point cru, dans leur foi débonnaire,
Que l'assiégeant serait aussi... l'incendiaire
Et qu'ayant pris la ville, on verrait ses soldats
Mettre le feu partout, agir en scélérats!!!

Car le fait est certain, véridique et notoire,
Ici nous l'inscrivons au Livre de l'Histoire,
Et nous l'affirmerons en multiples serments.
S'il dit : ce n'est pas vrai!

..... Nous répondrons : *Tu mens!*

Réquisitions !

A M. François BARBAUT,
Président de la Société " Le Progrès "

Pendant cinq jours entiers, du matin jusqu'au soir,
Ces bandits ont tout pris ! O rage, ô désespoir,
Ils ne m'ont rien laissé, les magasins sont vides,
Ils ont tout emporté ces allemands avides.

Près de neuf mille cuirs sont passés en leurs mains,
Et l'officier riait.... ses soldats inhumains,
L'imitant lourdement, montraient leurs bayonnettes
A mes vieux ouvriers dont les travaux honnêtes
N'étaient point faits pour eux !....

Voir enlever ainsi

Le fruit de son labeur est un cruel souci !
Demander anxieux, dans cette conjoncture,
Qui réglera jamais l'importante facture ?
Car la somme est énorme et *six cent mille francs !*
Me seront réclamés par tous mes commettants.

Pour moi je ne crains rien, j'ai pleine confiance,
Je suis même certain que mes frères de France,
Solidaires en tout des pays occupés,
Ne voudront pas qu'ils soient le moins légèrement lésés,
Et qu'ils décideront, j'attends cette parole,
De dédommager ceux que l'on pille et qu'on vole.

22 Octobre 1914

La Parade

A M. MAYEUR,

Chef de Musique au 43^{me} de ligne.

Amical Souvenir.

Suivant les fifres, les tambours,
Une musique fait tapage,
Mettant le long de son parcours,
Tous les cabots lillois en rage :
Son chef, un petit pête-sec,
D'un automate a la mesure,
Et chez le dompteur Hagenbeck,
Il a servi, la chose est sure.

Sous les nombreux et rudes coups
D'une impitoyable mailloche,
La grosse caisse en accents fous
Accompagne l'orchestre boche,
Dont les cuivres à nos tympan,
Causent plus d'une déchirure,
Leurs éclats sont si pénétrants,
Qu'ils nous font subir la torture.

Derrière vient Saint-Nicolas,
Sa barbe blanche est vénérable,
Son cheval à très petits pas
Suit la musique infatigable,
Et la prestance du vieillard
Provoque chez tous un sourire,
De chevaucher il n'a plus l'art,
Ce n'est qu'un officier pour rire.

Un vieux bonhomme, un grand papa,
Qui nous parait fort débonnaire,
Mais n'allez pas croire cela,
Regardez plutôt sa colère ;
Il braille, il crie à travers tout,
Malmenant sa minime troupe,
Sa grosse voix s'entend partout.
Gare à qui tombe sous sa coupe.

Les landsturms aux vêtements gris,
En faisant le pas de parade,
Devant lui défilent soumis,
Habités à l'algarade ;
Alors en un galimatias
Incompréhensible et baroque,
Il commande à tous les soldats,
D'un organe lourd et qui choque.
Des mouvements, des conversions,
Des saluts, toute une mimique.
Qu'ils exécutent par sections,
Aux sons de l'affreuse musique ;
Puis ils s'en vont, de-ci, de-là,
Prendre leurs postes par la ville,
Et la parade que voilà,
Chaque midi se fait à Lille.

15 Novembre 1914

Au Théâtre de Lille !

Une tournée d'artistes des théâtres allemands a donné à Lille une représentation de « Minna von Barnhelm » de Lessing.

(LES JOURNAUX)

Pendant que gronde le canon,
Les allemands vont au théâtre
Ecouter la pièce en renom,
C'est plus attrayant que se battre
Et moins périlleux à coup sûr;
Mais c'est insulter à la peine,
Au malheur pénible et si dur
De l'habitant dans la géhenne.

L'occupant dit : ça m'est égal !
Il en rit fort, il s'en amuse,
N'ayant point souci, le brutal,
Des procédés dont il abuse.

Au programme ils ont affiché
« Minna » cette pièce surfaite
De Lessing, jadis éduqué
Par Voltaire ; l'auteur souhaite,
Se réclamant de la raison,
Voir pratiquer la tolérance !
Il fut à cette occasion,
Plus chauvin qu'on ne l'est en France.

En écoutant l'ancien major
Réclamer l'honneur et son grade,
Son épée et ses tresses d'or,
Que va penser le camarade
De l'impitoyable kaiser ?

Il se dira, la chose est claire,
Que si *de Teilheim* a souffert, ⁽¹⁾
Il souffre comme lui naguère,
Que ses officiers sont méchants,
Qu'ils le traitent sans conscience,
Qu'ils se croient toujours importants
Dans leur inique intolérance,
Et que si tout s'arrange bien
Lorsque finit la comédie,
Lui se voit battu comme un chien
Que l'on maltraite et qu'on châtie ! ⁽²⁾

Novembre 1914

(1) *De Teilheim*, Officier prussien chassé de l'armée, principal personnage de la comédie de Lessing « *Minna von Barnhelm* ».

(2) Fréquemment on a vu à Lille des officiers allemands gifler et cravacher des soldats.

Les cloches ont sonné !

Le 17 Décembre, après un long silence, le son des cloches s'est de nouveau fait entendre à Lille.

Le Gouvernement avait donné l'ordre de célébrer la grande victoire remportée par les troupes allemandes sur la principale armée russe qui est maintenant en pleine retraite.

(BULLETIN DE LILLE, N° 11).

Dig, din, don, dig, din, don, pour nous quelle surprise,
Et pourquoi réveiller les bronzes endormis ?
Nos âmes vont pleurer, ô cruelle méprise,
Les cloches ont sonné mais... pour nos ennemis !

Avec l'aide de Dieu, victoire décisive,
Proclame le Kaiser ! La Russie est *capout*,
Raille un soldat prussien, parabole excessive.
L'Anglais, s'exprimant mieux, nous dirait *knock-out* ⁽¹⁾.

Ne nous alarmons pas, laissons leur cette gloire,
Elle passera vite et nous verrons le jour
Où la guerre pour eux ne sera que déboire,
Les cloches sonneront, ce sera notre tour.

De célébrer aussi la superbe endurance
De nos hardis poilus, dont l'altière chanson
Dira victorieuse aux vieux clochers de France,
Tintez gais carillons, dig, din, don, dig, din, don.

17 Décembre 1914.

(1) Prononcez *knock-aoute*.

La fête de Guillaume II

Pour fêter l'empereur ils ont, pleins d'allégresse,
Mis la verte guirlande aux pieds de la Déesse, ⁽¹⁾
Etalé des tapis, sorti tous leurs drapeaux,
Entonné mille chants, vidé force tonneaux,
Célébré du kaiser la contestable gloire
Et, de quelques combats, l'incertaine victoire !

Devant le grand Faïdherbe ils ont fait défiler
Leur landsturm au pas lourd en tâchant d'oublier
Les revers allemands subis à Pont-Noyelle,
Puis ensuite à Bapaume.. ô mémoire infidèle !

La notre est bien meilleure et nous conserverons
Ce souvenir amer ; toujours nous garderons
Au fond de notre cœur l'offense à la Patrie.
Lorsque nous n'aurons plus notre bouche meurtrie
Par le baillon prussien, quand nous dirons enfin
Le mal qu'ils nous ont fait, tout ce que le destin
Nous avait réservé, nous nous plaindrons, ô France,
En exigeant de toi : Chatiment et Vengeance !

27 Janvier 1915.

(1) *Déesse*. — C'est ainsi que les lillois appellent la statue érigée par décret de la Convention pour affirmer que Lille a bien mérité de la Patrie en 1792.

Punis !

Pour avoir manifesté leurs sympathies aux prisonniers français que l'on faisait défiler dans les rues de Lille, le gouverneur von Graevenitz a puni les habitants comme suit :

1° Une amende de 500.000 francs.

2° Dix otages devront chaque soir et alternativement, du 6 au 20 Mars 1915, passer la nuit à la citadelle.

3° Du 6 au 20 Mars tous les habitants sans exception devront être rentrés à six heures du soir et ne pourront sortir avant sept heures du matin.

(BULLETIN DE LILLE, N° 34)

Tous les Lillois iront coucher avec les poules,
Même beaucoup plus tôt ! moyen fort ingénieux
Dont on use, à Berlin, pour corriger les foules
Et mater les civils turbulents et factieux.
Vas-y donc, gouverneur, fais ton croquemitaine.
Punis les citoyens de leurs bruyants excès.
Tu ne changeras rien, la chose est bien certaine,
A leur affection pour les soldats français.

Puise dans notre bourse et contrains les otages
A passer chaque nuit dans un sombre cachot.
Tu pourras te vanter de ces beaux avantages,
Quand tu retourneras dans ta Prusse bientôt.

Nous, de notre côté nous avons le sourire,
Et quand tu nous diras gravement : C'est assez !
De ton sot arrêté, nous ne ferons que rire,
Fiers d'avoir salué nos bons soldats français.

Ils ont fait leur devoir et nous faisons le nôtre
En leur serrant la main, en mettant chapeau bas ;
Ta rage est notre joie et tu peux, vil apôtre,
Nous brimer sans recours ; tu ne comprendras pas
Ce que nous éprouvons dans le cœur et dans l'âme,
Cette fraternité que tu ne connaissais,
Qui jaillit brusquement, comme fait une flamme,
Quand nous apercevons les beaux soldats français.

Frappe fort, Graevenitz, sévis tout à ton aise,
Enferme l'habitant au fond de sa maison,
Il attendra, vois-tu, que ton humeur s'apaise
Et, pour s'en consoler, fera quelque chanson
Dont les couplets railleurs éviteront des larmes
A tous ceux qui sauront tes furieux accès,
Et qui se moqueront de toi, de tes gendarmes,
Quand ils verront encor nos fiers soldats français.

7 Mars 1915.

A Lille... en France !

SIMPLES RÉFLEXIONS D'UN VIEUX LILLOIS

M. le Maire de Lille informe ses concitoyens qui désireraient être renvoyés en France (sic) qu'ils peuvent se faire inscrire à la mairie.

(BULLETIN DE LILLE N° 40).

A l'architecte D. GHESQUIER,

Vice-Président des « Amis de Lille ».

Aurais-je la berlue ! en croirai-je mes yeux ?
J'étais persuadé de n'être pas né boche,
Voici qu'un *Bulletin* me rend tout soucieux,
Me met martel en tête, me creuse la caboche ;
Mes parents m'auraient-ils joué le vilain tour
De me mal indiquer le lieu de ma naissance ?
Sur les bords de la Deûle ai-je pas vu le jour ?
La Deûle passe à Lille et Lille est bien... en France !

Or pourquoi cette feuille invitant les Lillois
Voulant évacuer, tient-elle ce langage ?
Notre ville est toujours et tout comme autrefois,
Dans la Flandre française et sur le noir rivage
De la Deûle odorante et salie à loisir,
Par tous les riverains, usiniers d'importance ;
Et cependant tous ceux qui pourront en partir,
Abandonneront Lille et s'en iront... en France !

Lille est toujours Française en dépit du destin !
Pour bien m'en assurer j'admire la Déesse, ⁽¹⁾
Je vois le maire André, Faidherbe et Testelin,
Plus fiers, plus courageux dans l'amère détresse ;
En me souvenant d'eux, de tout ce qu'ils ont fait,
Je garde au fond du cœur la suprême espérance,
De l'occupation je supporte le faix,
Mais, je le dis bien haut, je suis à Lille... en France !

Je n'irai pas m'inscrire ! en demeurant ici
J'aurai peut-être faim, je pâtirai sans doute,
Mais, j'y suis décidé ; je n'ai plus qu'un souci,
C'est celui d'achever bientôt la morne route,
Celle, au bout de laquelle, on finit comme on est,
Et qui terminera pour moi toute souffrance ;
Je m'en irai dormir au Sud ou bien à l'Est, ⁽²⁾
Je ne veux pas mourir ailleurs qu'à Lille... en France !

5 Avril 1915.

(1) *Déesse*. C'est ainsi que les lillois appellent la statue érigée par décret de la Convention pour affirmer que Lille a bien mérité de la Patrie en 1792.

(2) *Sud et Est*. Noms des deux cimetières de Lille.

Une bombe à Saint-Maur !

Depuis que la sixième armée
Se trouve chez nous, sur le front
Qui va de Lille à la Sensée,
Le Madeleinois se morfond
De voir installés, mine fière,
Près de Saint Maur, au Boulevard,
Le prince Ruprecht de Bavière
Et son état-major vantard,
Qui papillonne et se pavane
Dans les villas aux beaux fauteuils,
Qui fait l'important et ricane
En se targuant de sots orgueils.

Ils ont réservé le passage
Du pavé, devant les maisons,
Des policiers au dur langage,
Font éloigner les piétons,
Qui s'en écartent au plus vite,
En se disant : « Que veulent-ils ? »
C'est donc là que le Prince habite,
Qu'on y voit tous ces alguazils ?

Or ce matin, de très bonne heure,
Avant que Phoëbus fut levé,
Je rêvais — ce n'était qu'un leurre, —
Que Ruprecht était enlevé

Par un énorme dirigeable,
Un Zeppelin qui nous faisait
La surprise très agréable,
De l'emmener en son palais ;
Son état-major et ses troupes,
Pliant, suant, sous le harnois,
Par les chemins partaient, en groupes,
Vers les villages bavarois.

Tout à coup, un bruit formidable
M'éveille et me fait sursauter,
Je croyais entrevoir le diable,
Mais j'entends un moteur ronfler ;
Aussitôt j'ouvre la fenêtre
Et je vois, là-bas, dans les cieux,
Un aéroplane apparaître,
Puis disparaître, loin des yeux.

L'aviateur, comme une trombe,
Était venu pour essayer
De détruire, par une bombe,
L'organisme de l'étranger ;
L'ensemble des plans, l'aiguillage,
Tous les projets faits contre nous ;
Il échoua
. Ce fut dommage,
Mais il fallait voir le courroux,
Et la rage ainsi que la frousse
Des allemands fort ahuris,
De cette importune secousse
Qui les arrachait à leurs lits.

En caleçon, même en chemise,
Ils descendaient les escaliers,
Braillant pis qu'une femme grise
Se cognant à tous les papiers.
Les gradés et les ordonnances
Faisaient piteux effet, ma foi,
Et négligeaient leurs élégances
Dans leur trouble et leur désarroi !

Or le projectile, en sa courbe,
De dix mètres manqua son but ;
Le sort a voulu qu'il s'embourbe
En un ruisseau, tel un rebut.
Par un guignon, la malechance
A protégé nos ennemis,
Mais nos cœurs gardent l'esperance
De les voir battus et soumis,
Dans un avenir long ou proche,
Peu vous importe, car il faut
Les vaincre sans peur ni reproche,
Tout le reste bien peu nous chaut !

9 Mai 1915.

Les officiers cambrioleurs !

Le 5 Juillet 1915, des officiers allemands se sont présentés à l'Hôtel de Ville en exigeant une somme de 375.000 francs, destinée à payer la confection des sacs à sable pour garnir leurs tranchées.

M. Wellhoff, receveur municipal, ayant refusé de payer fut arrêté, conduit chez le gouverneur, interrogé par le capitaine Von Aertzen, officier d'état-major général, puis emmené à la Citadelle où on l'emprisonna après lui avoir pris ses clefs.

Ramené le lendemain matin à la Recette, il fut sommé à nouveau, mais inutilement, de verser la somme requise. Alors, en présence du Maire, d'un adjoint et de quelques fonctionnaires des finances, les allemands s'attaquèrent aux coffres-forts au moyen d'un chalumeau à gaz oxydrique.

Devant ce commencement d'exécution les autorités décidèrent de céder à la violence et de faire usage des clefs pour éviter l'endommagement des locaux.

La somme ci-dessus fut emportée par les deux officiers, le capitaine Schwiering, aide de camp du gouverneur et le lieutenant en premier, Marcinkowsky, de la police militaire, après signature d'un procès-verbal constatant la violence faite.

A Monsieur Bernard WELLHOFF
Receveur municipal.

Au voleur ! au voleur ! voici venir la bande
De Guillaume le conquérant,
Que vont-ils prendre ençor, chacun se le demande,
Que veut le monstre dévorant ?
Ah ! ce n'est pas beaucoup, c'est une bagatelle,
Près de quatre cent mille francs,
Pour payer un travail que le Lillois rebelle
A refusé ... mais ces brigands

L'ont fait faire chez eux ! L'un présente la note,
On la repousse avec horreur,
On lui répond : jamais ! Or, l'officier despote,
Avec un geste de sabreur,
Clame aussitôt : je veux ! et j'exige ! et j'ordonne,
D'ouvrir votre caisse illico,
Sans quoi je vous arrête et je vous emprisonne,
Je n'admets aucun distinguo !

Le receveur persiste et, sans peur, lui tient tête,
Il brouille la combinaison,
Prétend garder les clefs et, d'une façon nette,
Lui dit : Ce serait trahison
Qu'obéir à votre ordre et céder aux menaces,
Je ne connais que mon devoir,
Je ne crains point, Monsieur, d'encourir vos disgrâces,
Elles ne sauraient m'émouvoir.

Lors il fut emmené jusqu'à la Citadelle,
Et tenu jusqu'au lendemain,
Après fouille complète on prit — chose formelle —
Toutes ses clefs ! Or ce butin
Ne pouvait leur servir, c'était un corps sans âme,
Et le fonctionnaire riait,
Seul il savait le mot, le magique Sésame,
Que pour entrer il leur fallait.

Les Prussiens demeurant penauds devant la porte,
Force leur fut de libérer
Le vaillant receveur... vainement on l'exhorte.
Mais lui ne veut se parjurer,

« Je ne céderai pas, faites-moi violence,
Car je n'admets pas votre loi,
Seule la loi française existe en l'occurrence,
Il n'en est pas d'autre pour moi.

Ils durent s'incliner devant cette réponse,
Mais ces valeureux officiers,
Employèrent soudain — ici je les dénonce —

Des procédés outranciers,
A leur appel on vit une équipe cynique
Porter tout un matériel,
Ainsi qu'un chalumeau dont le gaz oxydrique
Allait, cet acte est criminel,

Découper, taillader de son ardente flamme,
L'armature des coffres-forts
Et faire une besogne aussi vile qu'infâme,
Pour s'attribuer nos trésors.

Quand ce fut commencé, quand s'éleva la plainte
De l'acier rongé par le feu,

Le Maire dit : Assez, cédonz à la contrainte,
Les dégats passeraient l'enjeu !

Et l'on ouvrit le coffre où se trouvait la somme
Dont s'emparèrent les voleurs,

Fiers de leur action... Depuis chacun les nomme :
Les officiers cambrioleurs !

7 Juillet 1915.

Nouvelle punition !

Proclamation

Des habitants de Lille et des communes voisines ont commis de graves infractions aux proclamations en logeant chez eux pendant longtemps des membres de l'armée ennemie ! etc., etc.

27 Juillet 1915.

LE GOUVERNEUR.

Nous sommes tous punis, la Madeleine aussi,
Pour avoir hébergé des membres de l'armée
La proclamation nous annonçant ceci
Dit : jusqu'à nouvel ordre !

O la peine insensée !

N'aurait-il pas fallu que les ayant soustraits
Aux fusils allemands, à vos balles malsaines,
Nous en aller livrer quelques soldats français ?
Nous ne l'avons pas fait !

Dénoncer à vos haines

Ceux qui pour nous défendre avaient tant combattu,
Serait agir en lâche et se montrer indigne,
Nous les avons cachés et, si vous l'avez su,
Nous châtierons celui dont la tare est insigne ;
Car nous saurons un jour nous procurer son nom,
Nous le flagellerons sans pitié, sans faiblesse,
Nous le dénommerons traître ! judas ! félon !
Nous lui mettrons au cou la corde vengeresse !

29 Juillet 1915.

Carte d'identité !

FANTAISIE

A partir du 1^{er} Septembre 1915 tous les hommes sans exception, de 15 à 55 ans inclus, qui habitent le Gouvernement de Lille seront tenus de porter toujours une carte d'identité, munie de leur photographie, qu'ils devront présenter à toute réquisition.

Cette carte sera délivrée par la Mairie.

(BULLETIN DE LILLE, N° 76)

I

Me voilà donc carté !
Si fort drôle est la chose,
N'allez pas à côté,
En rechercher la cause ;
J'ai passé mes quinze ans,
Ça se voit au visage,
Pourtant les allemands
Veulent savoir mon âge.

II

Si cela suffisait
Je rirais de l'histoire,
Mais j'ai dû, sur portrait,
Fournir aussi ma poire
Pour que l'autorité,
Dans son outrecuidance,
En me voyant carté,
Proclame sa puissance.

III

Ce n'est guère amusant,
De montrer sa binette,
Au soldat menaçant
Criant, le malhonnête,
« Carte d'identité ! »
Comme s'il allait prendre
Le malheureux carté
Qui ne peut se défendre.

IV

Un autre dit : « Papirs »
D'un ton plein d'arrogance ;
Tout comme les tapirs
Il manque d'élégance,
Mais, ô suavité
A nulle autre pareille,
Un malicieux carté
Faisant la sourde oreille,

V

Fouille son vêtement,
Inspecte chaque poche,
En tire gravement
Un vieux papier très moche ;
Et le boche vexé
Dit alors, ineffable,
« Ausweiss ! hitendidé » !
Au carté, plaisant diable,

VI

Qui tend en souriant
Et la mine joyeuse,
Au gendarme allemand
La carte précieuse ;
Puis il s'en va, pressé,
Disant au militaire :
« C'est vrai, je suis carté »
Grosse malheur la guerre !

3 Septembre 1915.

Fusillés !

JUSTICE MILITAIRE ALLEMANDE

Les personnes mentionnées ci-après, condamnées par le tribunal de guerre à la peine de mort, ont été fusillées ce jour à la Citadelle.

1° le marchand de vins en gros **Camille JACQUET** ;

2° le sous-lieutenant **Ernest DECONYNCK** ;

3° le commerçant **Georges MAERTENS** ;

4° l'ouvrier **Silvère VERHULST**.

Ils ont été condamnés :

a) *pour avoir caché l'aviateur anglais descendu près de Lille, le 11 Mars 1915 et l'avoir aidé ensuite à s'éloigner de Lille de façon qu'il a pu rejoindre l'armée ennemi.*

b) *pour avoir donné aide et assistance aux soldats français qui, après avoir abandonné leur uniforme, ont séjourné dans Lille et les environs. Les coupables ont également favorisé la fuite à l'étranger de ces soldats qui, d'après la proclamation du Général commandant d'armée du 7 Janvier 1915, doivent être considérés comme espions.*

Le présent jugement est porté à la connaissance du public pour qu'il lui serve d'avertissement.

Lille, le 22 Septembre 1915.

LE GOUVERNEUR.

Une morne douleur plane sur notre ville,
On a la rage au cœur, on pleure, on se morfond,
On voudrait se venger.... il faut rester tranquille,
Dans l'âme refouler la haine jusqu'au fond.

Ils les ont fusillés, ces patriotes braves
Qui s'étaient consacrés à la noble action,
De cacher nos soldats refusant d'être esclaves,
De les aider surtout, pour que la Nation
Puisse sur leur concours compter un jour ou l'autre,
Leur donnant le couvert avec le vêtement,
S'empressant autour d'eux comme eût fait un apôtre,
Leur prodiguant les soins, les munissant d'argent.

Pour achever le tout, pour couronner leur œuvre,
Ils les ont fait passer dans le neutre pays,
D'où ces soldats ont pu, par nocturne manœuvre,
Joindre leurs régiments, reprendre leurs fusils.

Voilà quel est leur crime ! Il est impardonnable
Ont dit les allemands : Ce sont des espions ! !
Leur sentence fut prompte autant qu'inexorable
C'est pour cela, Martyrs, que nous magnifions
Aujourd'hui votre mort, héritage héroïque
Légué comme un exemple à nos jeunes enfants,
En mourant pour la France et pour la République,
Ces citoyens obscurs se sont révélés grands,

Nous inscrirons vos noms au Temple de mémoire,
Deconynck et Verhulst, Maertens et Jacquet,
Quand nous célébrerons la triomphale gloire
De ceux qui sont tombés sous le cruel arrêt
De l'ennemi féroce en sa rage impuissante,
Lorsque, chassé chez lui, nous l'aurons abattu,
Quand pour nous cessera la terrible tourmente,
Quand tous les alliés l'auront enfin vaincu !

22 Septembre 1915.

A Léon Trulin !

Justice militaire allemande

L'étudiant Léon TRULIN, belge, né le 2 Juin 1899, a été fusillé ce matin à la Citadelle.

Il a été condamné par le Tribunal de guerre à la peine de mort, pour trahison de guerre par l'espionnage.

Le présent jugement est porté à la connaissance du public pour qu'il lui serve d'avertissement.

Lille, le 8 Novembre 1915.

LE GOUVERNEUR.

Copié sur le carnet de Léon TRULIN

Je suis accusé :

- 1^o Espionnage militaire ;
- 2^o Recrutement de 5 membres ;
- 3^o Etre reconnu possesseur de :
 - a) Un portefeuille contenant les rapports de 5 membres du 20 au 27 Septembre 1915.
 - b) 33 photos de tranchées.
 - c) 4 plans

}	Aviation ;
	Dépôts de munitions (2) ;
	Tranchées.
- 4^o Tentative de passage à la frontière hollandaise ;
- 5^o Séjour en Angleterre.

Arrêté le 3 Octobre 1915, à Putten, frontière hollandaise.
Conduit à la prison des Béguines à Anvers, le 4 Octobre soir.

Sorti le 12 Octobre pour entrer le 12 Octobre soir à la Cita-
delle de Lille.

Fusillé le 8 Novembre 1915, à six heures françaises, matin.

Léon TRULIN.

Conseil de guerre

Vendredi 5 Novembre 1915

Le juge accusateur a demandé
pour :

1^o Léon Trulin, Marcel Gotti,
Raymond Derain, condamnation
à mort et pertes des droits civils
à perpétuité.

2^o Lucien Deswalf, Marcel
Lemaire, André Hermann, 15
ans de prison, 5 ans de perte
des droits civiques.

3^o Marcel Denecque, acquitte-
ment.

Dimanche 7 Novembre 1915

Le conseil condamne :

1^o Léon Trulin, 18 ans, peine
de mort sans recours en grâce.

2^o Raymond Derain, 18 ans,
Marcel Gotti, 15 ans,
travaux forcés à perpétuité.

3^o Lucien Deswalf, 18 ans,
Marcel Lemaire, 17 ans,
André Hermann, 17 ans,
15 ans de travaux forcés.

4^o Marcel Denecque est acquitté.

En chantant les couplets de notre Marseillaise,
De Bara, Viala, célébrant les exploits,
On est enthousiaste et notre hymne français,
De l'héroïsme altier fait connaître les lois.

Il faudra maintenant, ô frères de Belgique,
A votre Brabançonne, au si mâle refrain,
Ajouter une strophe à la vertu civique,
Glorifiant le nom de l'étudiant Trulin.

Ce qu'a fait ce jeune homme est une chose digne,
D'être montrée à tous, un exemple fameux
Du courage moral, de la valeur insigne,
Que prisaient autrefois nos pères, nos aïeux.

Or donc, quand éclata cette guerre insensée
Où l'Allemagne osant renier son serment,
Viola le sol belge et s'en vint assoiffée,
Occuper tout le Nord ; contraignant l'habitant
A lui payer rançon, à subir sa puissance ;
On vit, en maints endroits, surgir des jeunes gens,
Trop jeunes pour se battre et dont l'adolescence
S'utilisa surtout pour les renseignements.
Trulin était du nombre ! Il traversa les lignes,
Portant aux officiers de précieux documents,
Il le fit plusieurs fois et parmi les plus dignes
Il se fit remarquer... Il avait dix-sept ans !

Puis ayant décidé de hardis camarades
A l'aider en sa tâche, à faire comme lui,
Sous prétexte de jeux, de longues promenades
Alertes ils partaient au front, pendant la nuit,
Pour savoir où campaient les troupes ennemies,
Pour relever les plans des fortifications,

Des champs d'aviation prendre photographies,
S'enquérir des dépôts emplis de munitions,
Trulin faisait du tout un dossier fort utile,
Il passait la frontière et portait aux Français
Le fruit de son enquête, oh ! combien difficile,
Et pendant quelques mois il n'eut que des succès.

Un jour il fut suivi ! soupçonnait-on sa trame ?
On dit qu'aux allemands quelqu'un le dénonça,
Mais saura-t-on jamais le secret de ce drame ?
On les arrêta tous ! on les emprisonna !

Trulin agit en chef ! son aveu fut très crâne,
J'ai fait cela tout seul, ne punissez que moi ;
Mais en l'interrompant le policier ricane,
Lui dit : Ce n'est pas vrai, je n'ajoute pas foi
A votre gros mensonge et je vais vous confondre !
Alors il lui prouva, toutes pièces en mains,
Qu'il savait, qu'il pouvait l'empêcher de répondre
Puisque la trahison rendait ses efforts vains.

Pour lui, si généreux, ce fut une surprise,
Il n'avait pas compté sur un tel coup du sort,
Il ne s'attendait pas à semblable trahison !
Le soir... un jugement le condamnait à mort !

L'un d'eux avait tout dit... ce fut un misérable,
Il manqua de courage, au juge il s'est soumis ;
Il devait résister, il en fut incapable,
L'infâme ! le judas ! il vendit ses amis !

Trulin le huit Novembre est tombé comme un brave
Et face à l'ennemi. Ce fut un vrai soldat,
Il mourut souriant, sans bandeau, sans entrave,
S'il est d'autres héros, saluons celui-là !



J'ai lu, non sans pleurer, ô la lecture amère,
Les mots écrits par lui pendant la longue nuit,
Sur son carnet modeste... et la lettre à sa mère,
Lettre qu'il acheva lorsque dans son réduit,
Dans le triste cachot le piquet vint le prendre
Pour le conduire au mur !

. *Mère, pardonnez-moi,*
Dit-il, *prenez courage ô vous toujours si tendre,*
Adieu frères et sœurs et n'ayez point d'émoi,
Marchez la tête haute !

. *Ayant pour la Belgique*
Accompli mon devoir, je n'ai pas de regrets,
Je pardonne à Denecque, écoutez ma supplique
Et faites comme moi, ma Mère, pardonnez !

Aux allemands aussi, malgré que leur sentence
Soit très dure pour moi, j'accorde le pardon.
Je meurs pour la Patrie, adieu, j'ai confiance !
De tout ce que j'avais, Parents, je vous fais don.

Ah ! le vaillant garçon ! Comme elle est émouvante
Cette page si simple où, faisant ses adieux,
Il ne songe qu'aux siens, négligeant l'épouvante
Qui bientôt, pour toujours, lui fermera les yeux !

Repose en paix, Trulin, ton âme est noble et fière,
Un jour nous le dirons à la Postérité,
Nous graverons ton nom sur l'immuable pierre,
Nous te ferons entrer dans l'Immortalité !

10 Novembre 1915.

Président de la Marseillaise !

A Monsieur Louis DELEPOULLE,
Président de « l'Œuvre des Charitables »

*pour les blessés, mutilés et orphelins de la
guerre, victime d'une dénonciation aussi
lâche qu'anonyme, qui lui valut deux per-
quisitions et un interrogatoire par la police
militaire allemande, les 16 et 18 Novembre
1915.*

Vous avez, mon cher Président,
Subi du fait d'un misérable,
Un bien fâcheux désagrément
Puisque vous n'étiez point coupable
Était-ce crime ou trahison ?
Nul ne le sait, car la synthèse
De l'affaire avait pour raison :
Président de la Marseillaise !

C'est un beau titre, évidemment,
Qui convient à votre nature,
S'il est quelque peu claironnant,
Vous le méritez je l'assure ;
Tout en vous est sincérité,
Votre âme est une âme française,
Vibrant d'amour, de charité,
Président de la Marseillaise.

De la sainte Fraternité
Vous êtes un ami fidèle
Et vous voulez la Liberté,
N'estimant rien au dessus d'elle ;
Vous consacrez votre labeur
Aux sinistrés que rien n'apaise,
Vous leur prodiguez votre cœur,
Président de la Marseillaise.

Si cela déplaît à certains
N'ayez souci de leurs menaces,
Leurs agissements sont mesquins
Devant vos efforts si tenaces.
Vos collègues et vos amis
Craignaient pour vous quelque malaise,
De vous voir libre ils sont ravis,
Président de la Marseillaise.

Qu'importent donc les vains tracas
De la police militaire,
Ne chantons plus et parlons bas,
Attendons la fin de la guerre ;
En silence gardons l'espoir
D'acclamer bientôt à notre aise,
Celui qui fut, sans le savoir,
Président de la Marseillaise.

20 Novembre 1915.

Deutsches Theater !

Le nouveau théâtre de Lille commencé par les Français un peu avant la guerre, a été achevé par le gouvernement allemand.

Plusieurs tournées artistiques ont déjà donné des représentations allemandes sur la nouvelle scène.

(LES JOURNAUX)

*A Monsieur DEVILLERS,
Directeur du Théâtre de Lille.*

Au dessus d'Apollon, s'éveillant dans la nue,
On lit depuis hier ces deux mots outrageants
Las ! *Deutsches Theater* !... Le perron et la rue
S'éclairent des rayons jetés étincelants
Par les lettres de feu sur la blanche façade
Du monument lillois encore inachevé.

Les Prussiens ont osé l'insolente bravade
D'ouvrir à leurs guerriers le temple consacré
Par nos concitoyens à l'Art, à la Musique,
A l'ancien répertoire admirable et sacré,
A l'opéra moderne, au grand drame lyrique !
Ce temple n'était pas encore inauguré.....
Il était presque prêt ; du sol à la toiture
Les ouvriers pressaient le travail en tous sens,
On devait en Octobre en faire l'ouverture,
Par un gala splendide où viendraient mille gens.

Il fallut tout cesser, la guerre survenue
Interrompit soudain l'ardeur de ces projets,
Notre attente fiévreuse hélas ! était déçue,
Le spectacle pour nous avait d'autres sujets.

Par leur bombardement, chance extraordinaire,
Il ne fut pas touché ; ce fut un sort heureux,
Mais nous ne songions pas qu'ils écriraient au Maire
Et qu'ils exigeraient, ces bandits odieux,
D'achever les travaux dans un délai minime !
On leur répondit : Non ! mais malgré le refus,
Ils n'en tinrent pas compte et le puissantissime
Et rude gouverneur, ne décolérant plus,
Fit venir de Berlin des praticiens agiles
Qui mirent aussitôt salle et scène en état,
Pour que les officiers d'allures peu faciles
Trônent dans les fauteuils en brillant apparat.

Dans le grand escalier tout orné de verdure,
Ils montent pleins de morgue et de face raideur ;
Puis ils vont s'incliner devant la portraiture
Mise dans le foyer, du féroce empereur,
Placée impudemment sous les noms de Racine
Et de Victor Hugo, donnant, en vérité,
Au monarque orgueilleux une piteuse mise
Sous *cet excès d'honneur et cette indignité* ! (1)
D'être un nouveau Néron le sinistre Guillaume
A toute l'apparence, on l'assure, on le dit,
Il est maudit partout, au palais, sous le chaume,
Il voulait être grand... *il est petit, petit* ! (2)

(1) *Britannicus*, tragédie de Racine (1669).

(2) *Les Châtiments*, chanson (septembre 1853).

O Maîtres pardonnez ces deux réminiscences,
J'ai vu *Britannicus*, j'ai lu *les Châtiments* ;
Devant l'impiété de leurs vaines offenses,
Devant les procédés de ces Germains déments,
J'ai senti le frisson qui révolte notre âme,
J'ai commis le souhait de voir un avion
Jeter sur l'édifice une tragique flamme,
Et donner au forfait la juste sanction
Qui le devrait punir !
. Mais c'était un blasphème,
Ce monument est notre à jamais, je le sais,
Nous verrons nos soldats les en chasser quand même,
Car il sera toujours un Théâtre Français !

30 Décembre 1915.

Explosion !

*Dans la nuit du 10 au 11 Janvier 1916,
à 3 heures 1/2 du matin, une explosion
terrible a fait trembler le sol de la Ville de
Lille et même de la région.*

Un dépôt de munitions sautait....

(BULLETIN DE LILLE N° 126).

Calme je reposais, j'oubliais les ennuis
Sous le charme d'un songe envoyé par Morphée ;
Les vains espoirs des jours, les noirs soucis des nuits,
S'effaçaient lentement au seuil de cette année,
Je voyais s'accomplir le rêve désiré
Par tous ceux qu'assombrit l'interminable guerre,
Et l'ange de la Paix m'avait si bien bercé,
Que j'étais très heureux d'être sur cette terre !

Lorsque soudainement un formidable choc
Me surprend, me saisit, m'enlève et me renverse,
Mon cœur, en haletant, rapide fait tic, toc,
Puis un bruit effrayant succède et bouleverse,
Cheminée et fenêtre, ébranle les tableaux
Met sous dessus dessous mille petites choses,
Fait tomber le réveil, brise les bibelots.

Autour de moi l'on crie, on veut savoir les causes
De tout ce tintamarre et l'on entend les gens
Accourir aussitôt, court vêtus, à leur porte ;
Dans la nuit très obscure ils sont, fantômes blancs,
Comme des revenants que la bourrasque emporte.

- C'est encore une bombe ! — Oh ! non, c'est bien plus fort !
— Pour moi, c'est les Anglais, glapit une voix haute !
— Mon Dieu, protégez-nous, sauvez-nous de la mort,
Murmure, en se signant, une vieille dévote !
— C'est la gare à coup sûr et j'en fais le pari,
Proclame le voisin (du quartier c'est l'oracle)
Ça vient de Saint-Sauveur et je l'ai bien senti,
Voulez-vous mon avis, c'est peut-être un miracle !
On a tout fait sauter, les prussiens sont fichus,
Ils vont devoir partir et ce n'est pas dommage !
— Si c'était vrai, Monsieur, qu'on ne les verrait plus,
Fait la voisine émue, on reprendrait courage !

Mais tout s'étant calmé l'on regagne son lit,
En attendant le jour qui donnera, peut-être,
La raison du vacarmé et chaque voisin dit :
— Bonsoir, à tout à l'heure ! et clôt porte ou fenêtre.

C'était un cataclysme et cela dépassait
L'imagination fertile en épouvante ;
Par une explosion tout un quartier sautait,
Disparaissait, sombrait dans l'horreur émouvante
D'une déflagration de poudre en magasin,
Détruisant à jamais les immenses usines,
Tuant les habitants, victimes du destin,
Accumulant hélas ! les misères, les ruines !

Lorsque vers l'Orient a paru le soleil,
Vite je suis allé porte de Valenciennes,
Là, sinistre tableau, spectacle sans pareil,
J'ai vu des murs branlants sans chassis, sans persiennes,
Des ateliers croulés ; en place des maisons,
Des trous, d'énormes trous ne formant que des tombes !

Dans le tragique amas des démolitions
Tout un peuple angoissé fouille ces catacombes ;
Les pompiers, les soldats prodiguent leur concours,
On recherche les corps mais à chaque trouvaille
On perçoit les sanglots, les appels au secours,
Des parents, des amis, Oh ! personne ne raille
Devant cette douleur qui, lamentablement,
Sans repos, sans arrêt, à chaque instant s'exhale,
C'est plus terrible encor que le bombardement,
La mort se fait entendre en un suprême râle.

O Guerre, horrible Guerre à quoi bon tout cela,
Pourquoi frapper ainsi dans ton insouciance,
La femme, le vieillard et l'enfant que voilà ?
Ils ne se battaient pas !

Cependant ta vengeance
En s'exerçant ici nous révolte le cœur ;
Les hommes sont au front, combattre est leur affaire,
Nous traiter de la sorte est par trop de malheur,
Epargne nous enfin !

O Guerre, horrible Guerre !

11 Janvier 1916.

Tous Cartés !

A partir du 1^{er} Mars 1916 tous les habitants du territoire du Gouvernement de Lille, âgés de 14 ans et plus, sans distinction de sexe, sont tenus de porter toujours sur eux une carte d'identité munie de leur photographie, qu'ils devront présenter à toute réquisition.

Toute infraction sera punie d'une amende pouvant atteindre 10.000 marks et de prison allant jusqu'à 3 ans.

LE GOUVERNEUR

Tout le monde est carté ! N'allons pas en sourire
 Et ne transgressons pas l'ordre supérieur,
 Nous en serions punis, il pourrait nous en cuire
 Inclignons-nous devant l'édit du Gouverneur.

Dame ! il ne se sert pas du dos de la cuillère,
 Il nous menace tous ; en cas d'infraction,
 Dix mille marks pour lui c'est peine très légère
 En plus nous subirons aussi de la prison !

Allons nous faire inscrire, amis, c'est sérieux,
 Disons à Graevenitz, en attendant qu'il parte,
 Nous supportons ton joug, les jeunes et les vieux,
 Tu n'auras pas d'argent, tu peux nous mettre en carte !

5 Février 1916

La taxe sur les chiens !

Tout possesseur d'un chien devra payer le 1^{er} Avril 1916, une taxe à la Commandanture.

Les propriétaires ne désirant pas soumettre leurs chiens à l'impôt sont obligés ou de les remettre à l'abattoir ou de les tuer avant le 14 Mars.

(BULLETIN DE LILLE, N° 140)

Auprès de mon bureau, dans le triste abattoir
Interdit aux Lillois faisant la boucherie,
Un allemand brutal se moquait l'autre soir
D'une affiche nouvelle
. Il brandissait sa scie
Et montrant un cabot, maigre à faire pitié,
Il rugissait : Capout ! en son rude langage
L'infortuné toutou, qu'il avait pourchassé,
Tremblottait, pauvre bête, au vu de cette rage.

Aujourd'hui c'est bien pis ! Voici tout un troupeau
De chiens très remuants, liés, tenus en laisse,
Que l'on amène ici ; c'est un tableau nouveau ;
Or tous ces animaux respirent la détresse.

Il faudra les tuer... ou bien payer l'impôt,
A dit le gouverneur!
. Le carlin, le caniche,
L'épagneul, le basset, le fox-terrier tantôt
Ont à jamais quitté la maison et la niche.
Ils s'en vont achever, sans mal et sans douleur,
Leur séjour ici-bas et c'est à la fourrière
Qu'on les asphyxiera! Sur eux versons un pleur,
Elle a sonné trop tôt leur minute dernière!

Nous les aimions pourtant ces joyeux compagnons,
Ces fidèles amis, remuants ou placides,
Qui gardaient nos foyers contre les agressions,
Dont les yeux caressants étaient toujours humides.
Nous avons, malgré nous, dû nous en séparer,
Mais nos fils qui, là-bas, ne cessent de combattre,
Nous disent : aux prussiens il ne faut pas payer!
Pardon, mon bon Médor, si je te fais abattre.

13 Mars 1916

La consignation des vins !

Toutes les provisions de vins, vins moussoux, liqueurs, spiritueux, etc., etc., existant à Lille, sont consignées. Les déclarants devront tenir les quantités consignées prêtes à l'enlèvement.

(BULLETIN DE LILLE. N° 148)

Les vins sont consignés ! Certes depuis vingt mois
Que perdue la guerre il est inconcevable
Qu'il en existe encore et pourtant les Lillois
Avaient, en général, une cave durable,
Où tous les crus de France aux bouquets généreux,
Fournissaient aux gourmets les jours de haute gresse,
En de nombreux flacons variés et poudreux
Des nectars sans pareils qu'on buvait en liesse.

Déjà Roubaix, Tourcoing, ont été saccagés ;
Leurs rouges et leurs blancs sont aux mains des barbares,
Ils ont tout enlevé, bourgognes, bordelais,
De Touraine et d'Anjou les produits les plus rares ;
Ils les trouvent meilleurs que tous leurs vins du Rhin,
Mais ils veulent surtout le pétillant champagne,
Qui mousse dans la coupe et chante le refrain
De l'empire fondé jadis par Charlemagne ;
De la France en un mot, de notre beau pays
Qu'ils avaient cru vaincu, mais qui sait se défendre,
Qui chassera bientôt ces allemands maudits
De la terre occupée et qu'on leur va reprendre

Buvez donc à votre aise, ingurgitez lourdauds
Nos Médocs veloutés, nos Vouvrays et nos Graves,
Pour les apprécier, faites-vous donc plus hauts,
Tachez de ressembler aux antiques Burgraves !
Mais vous ne le pouvez, vous êtes trop petits.
Nos vins ne seront point pour vous cette ambroisie
Qui rendait immortels, d'après les vieux récits,
Ceux qui les savaient boire en l'honneur de la vie !

Vous c'est tout le contraire et vous rêvez de mort,
Vous ne voulez qu'abattre, incendier, détruire ;
Vous n'avez pour seul but et pour unique essor
Que dévaster toujours !

. Ce qu'on peut en déduire,
C'est que vous n'avez pas ce qui nous rend joyeux.
Le doux jus du raisin qui sonne la vaillance.
Rouge de notre sang, bleu de l'azur des cieux,
Blanc comme notre honneur le vin de notre France !

15 Avril 1916

Incendie de l'Hôtel de Ville!

Un grand malheur vient de frapper la Ville de Lille déjà si éprouvée. Le 23 Avril, vers neuf heures vingt-cinq du soir, un incendie s'est déclaré dans les bâtiments de l'Hôtel-de-Ville; en un instant l'immeuble presque entier a été la proie des flammes.

(BULLETIN DE LILLE, N° 152)

A la Société « Les Amis de Lille »

O Lille je te plains ! aggravant ton martyre,
Voici qu'un nouveau coup de la fatalité,
Coup cruel entre tous hélas ! on peut le dire,
Te prive du foyer si cher à la Cité

Nous pleurons aujourd'hui le bel Hôtel de Ville,
Palais qu'avaient construit les seigneurs de Rihour,
Où l'on voyait groupés et la face tranquille,
Les maires de jadis, près de l'ancienne tour
Menant à la chapelle et formant une enclave.

Il ne reste plus rien que des murs calcinés,
Seule on a pu sauver la salle du Conclave,
Mais combien de trésors sont détruits, sont brûlés ?
Notre bibliothèque et ses milliers de livres,
Les précieux manuscrits en cendres sont détruits,
Ils se sont répandus dans l'air comme des givres,
Et leur fine poussière a volé dans les nuits.

Nous avons tout subi ! les horreurs de la guerre,
Le siège et la terreur d'un long bombardement,
Le lycée incendié, le tremblement de terre,
Que fit l'explosion dans son déchirement ;
Nous souffrons maintenant la nouvelle torture,
Des Lillois opprimés la commune Maison
Surprise par le feu, douleur encor plus dure,
N'existe plus pour nous ! Le calvaire est sans nom !

Ne nous affectons pas, ne perdons point courage,
Unissons nos efforts, sans cesse travaillons,
Opposons au destin un confiant visage,
L'Hôtel de Ville, Amis, nous le rebâtirons,
Plus vaste et plus superbe en sa magnificence
Que celui qui sombra dans ce grand incendie ;
Quand nous le montrerons à notre descendance,
Nous dirons fièrement : « Le Travail c'est la Vie » !

25 Avril 1916

Évacuations !

LILLE - ROUBAIX - TOURCOING

Proclamation

L'attitude de l'Angleterre rend de plus en plus difficile le ravitaillement de la population.

Pour atténuer la misère l'autorité allemande a demandé récemment des volontaires pour aller travailler à la campagne. Cette offre n'a pas eu le succès attendu. En conséquence des habitants seront évacués par ordre et transportés à la campagne.

Par cette mesure l'occasion leur sera donnée de mieux pourvoir à leur subsistance.

Chaque évacué peut emporter avec lui 30 kilos de bagages (ustensiles de ménage, vêtements, etc.) qu'on fera bien de préparer dès maintenant.

J'ordonne donc : *Personne ne peut jusqu'à nouvel ordre changer de domicile ; personne ne peut non plus s'absenter de son domicile légal déclaré de 9 heures du soir à 6 heures du matin.*

Comme il s'agit d'une mesure irrévocable il est de l'intérêt de la population même de rester calme et obéissante.

Lille, avril 1916.

LE GÉNÉRAL COMMANDANT.

Sous un prétexte faux, mensonger, fallacieux,
Le brutal occupant nous brime et nous pourchasse,
Il veut évacuer vers de rustiques lieux
Vingt mille citoyens qu'il contraint et menace,
En leur disant : j'ordonne, allons obéissez,
Soyez calmes devant l'arrêt irrévocable,
Prenez vos vêtements, c'est la faute aux Anglais.
Il faut vous en aller !
. On n'est pas plus aimable !

Ces gens ont proclamé que jamais aux civils
Ils ne faisaient la guerre et voilà leur parole !
Ils mentent donc toujours, leurs écrits sont subtils,
Et de la fourberie ils ne sont que symbole.

Pour accomplir cet acte insultant, odieux,
Les monstres ont choisi la semaine de Pâques.
Celle qui ramenait les jours délicieux
Du printemps, du soleil !
. Sous leurs dures matraques
Il a fallu laisser violer nos maisons,
Emmener nos garçons, nos filles malheureuses ;
Pour faire cet exploit leurs nombreux bataillons
Au coin des carrefours dressaient des mitrailleuses.

Pour donner aux soldats le courage qu'il faut,
(Car il en faut vraiment pour conquérir la gloire
Et cueillir des lauriers sans risques pour sa peau)
La musique jouait un joyeux répertoire ;
Pendant que sanglotaient les amis, les parents,
Résonnaient les flons-flons d'une vieille opérette,
Cela nous dépeint bien l'âme des allemands,
Rire et faire pleurer c'est pour eux amusette.

Parmi tous ces soldats, parmi leurs officiers,
Pas un n'a protesté contre cette besogne ;
Ils n'en ont pas rougi ! Ces hideux policiers
Valent-ils un soufflet ?
. La putride charogne
Vaut plus, à mon avis, que tout ce régiment.
Voici son numéro, c'est le *soixante-quatre* !
Il faut sur son drapeau mettre dès ce moment :
« *J'enchaîne les enfants, les femmes, pour les battre* ».

A Roubaix ce fut pis, comme à Tourcoing d'ailleurs,
La garde impériale a fait cette chiourme,
Les jeunes hobereaux, les insolents seigneurs
De l'empire germain vinrent jeter leur gourme,
Non pas en se heurtant aux vaillants ennemis,
Mais en prenant aussi des enfants et des femmes ;
Leurs uniformes neufs n'ont pas été ternis
Par le sang des combats ! O les êtres infâmes !

Notre Garde française étant à Waterloo,
Puisqu'il ne faut jamais qu'un souvenir se perde,
Lorsque survint Blücher ne répondit qu'un mot !

.....
A toi, garde allemande, aujourd'hui je dis : merde ! ⁽¹⁾
Seul ce terme convient à ta célébrité ;
Par la vile action tu t'es rendue indigne
Et, quoi que nous réserve encor l'adversité,
Je te dénonce au monde et te marque du signe
Qu'on mettait autrefois sur l'épaule ou le bras,
Flétrissant pour toujours le bandit méprisable.

.....
O garde du kaiser, tu t'es mise si bas,
Que ton drapeau souillé t'appelle : Misérable !

30 Avril 1916.

(1) C'est le mot le plus bref et peut-être le plus significatif de la langue française ! Ce monosyllabe décrié est plus qu'une brutalité expressive. Il contient véritablement, sous un petit volume, si j'ose dire, une philosophie complète. Toutes les langues humaines possèdent ainsi un petit mot synthétique. Les Russes disent : *Nilchevo*. Il faut avouer que notre *nilchevo* est un pen raide ; mais qu'il est bien français. »

Aux fils de fer !

Pour empêcher le trafic des marchandises entre la Belgique et la France occupée, les allemands avaient tendu, le long de la frontière, une barrière formée de gros pieux et de fils de fer barbelés. Malgré cela les fonceurs passaient quand même en achetant la complicité des sentinelles.

A l'ami Emile SÆTENS

Avec l'illusion de rompre l'esclavage
Qui depuis tant de mois nous retient enfermés,
Nous avons aujourd'hui fait, en groupe, un voyage
Jusqu'au Petit-Paris ! cela nous a charmés,
Nous avons voulu voir la haute palissade,
Qu'entre France et Belgique, ont mise récemment
Nos puissants ennemis. Là, notre promenade,
Ayant atteint son but, à pris fin forcément,
Contre les fils de fer barbelés qu'il faut craindre.
Car on arrête tout, passants, provisions ;
L'ordonnance est formelle, il ne faut pas l'enfreindre,
Où nous serons punis de rudes sanctions.

Les sentiers sont fermés ; c'est par la grande route,
Qu'il faut vous présenter si vous voulez passer,
Mais à la sentinelle on doit, coûte que coûte,
Verser un mark ou deux, c'est à prendre ou laisser ;
Elle tourne le dos quand elle a pris l'offrande,
Vous marchez doucement, puis vous hâtez le pas
Vers le prochain logis, où la belge marchande,
Vous vendra beurre et œufs, jambons et chocolats,
A des prix excessifs que tout le monde accepte :

Puisque pour se nourrir, en ville il n'est plus rien,
Molière nous l'a dit, jadis, dans un précepte.
" *Il faut manger pour vivre* " et chacun s'en souvient.

Ayant donc entrevu ce curieux manège,
Nous sommes revenus ensuite à Wattrelos,
Où l'un de nous avait, étonnant privilège,
Obtenu qu'un repas soit mis sur les fourneaux ;
Le menu fut champêtre, agréable et modeste,
Une omelette monstre, un gros lapin rôti,
Des frites à foison, c'est peut-être indigeste,
Mais nous étions pourvus d'un si grand appétit,
Que tout fut absorbé de façon très rapide,
En prenant le café, nous avons écouté
La plantureuse hôtesse, au verbe peu timide,
Parler d'un maniqueraque admirable et vanté ;
Notre bon président qui le voulait connaître,
N'a su, nous étions là, l'apercevoir, hélas !
Il aurait bien tenté, s'il eût été le maître,
D'essayer ce beau jeu..... l'autre ne voulut pas !

Ayant réglé l'écot, acquis quelques cigares,
Nous sommes repartis vers notre « Romarin »,
Nous avons regagné très lentement nos lars,
En formulant un vœu, comme fait le marin ;
C'est de pouvoir bientôt renverser la barrière
Mise, inopinément, entre les deux pays,
Et voir la France dire à la Belgique altière,
Fraternisons en paix et vivons sans soucis !

15 Mai 1916

La déclaration des cuivres !

Ordonnance

Tous les articles de ménage ou d'installation composés entièrement ou principalement de cuivre, nickel, étain ou d'alliages de ces métaux, notamment le laiton, bronze, laiton rouge, maillechort ou alpaka, sont consignés et seront saisis prochainement.

Les objets consignés doivent être déclarés par le propriétaire ou son remplaçant. Les feuilles de déclaration sont à se procurer aux commissariats de police à partir du 23 août.

(BULLETIN DE LILLE n° 186)

A Monsieur l'abbé J.-B. LECLERCQ,

Hommage d'un Français (1)

Ils vont nous rendre fous avec leurs ordonnances,
Chaque jour qui se lève apporte arrêt nouveau,
Leurs proclamations, semblables aux semences,
Tombent à pleines mains sur le lillois terreau.

Ce matin ils ont donc apposé cette affiche
Qui nous enjoint à tous d'aller leur déclarer
Le cuivre et les métaux que, pauvre comme riche,
Nous possédons chez nous ! Il ne faut rien cacher,
Ou cinq ans de prison plus une forte amende
Puniront qui voudrait vendre, ou se dessaisir,
Des objets recherchés par l'armée allemande,
Quiconque le ferait pourrait s'en repentir.

(1) Le doyen de l'église Saint-Christophe à Tourcoing, Jean-Baptiste Leclercq, a déclaré le dimanche 13 août 1916, à l'office divin, que les habitants n'étaient pas obligés de suivre l'ordre des autorités allemandes, concernant la déclaration et la remise du cuivre.

Pour ce fait il a été condamné par jugement du conseil de guerre à 10 ans de réclusion et transporté en Allemagne pour y purger sa peine. (Bulletin de Lille n° 188).

Allons-nous obéir ou, relevant la tête,
Décider qu'à cet ordre il nous faut résister ?
Ils abusent de nous et le droit de conquête
N'implique pas le droit de nous violenter,
De vouloir que par nous, en leur livrant le cuivre,
Ils puissent s'en servir pour tuer nos enfants !
Si nous faisons cela, si nous devons survivre
A cette lourde honte... ils seraient triomphants.

Nous ne leur donnerons jamais les batteries
Egayant la cuisine en multiples reflets,
Nous supprimerons tout, jusqu'aux dinanderies,
Ces vases rebondis aux contours si replets.
Nos bronzes tant aimés, souvenirs de famille,
Chefs d'œuvre où revivaient les traits des disparus,
Les petits bibelots à la forme gentille,
Nous les cachérons bien dans des recoins perdus.

Ils ne trouveront rien et nous saurons nous taire ;
La déclaration qu'ils exigent de nous,
Nous la refuserons, nous n'irons pas la faire,
Nous en avons assez des voleurs, des filous !
Nous aimons nos enfants, la France notre mère,
Nous soumettre serait ici nous parjurer,
A notre cher Pays causer douleur amère,
Faire mourir nos fils en armant l'étranger.
Vouloir nous y contraindre est le suprême outrage,
Emprisonnez-nous tous, mais sachez toutefois,
Que vous ne pourrez pas briser notre courage,
Que nous sommes Français ! que nous sommes Lillois !

16 Août 1916.

Une dette !

*Pour mon fils
et son camarade Georges LEFÉE*

Des enfants s'amusaient, profitant des vacances
Et d'un beau jour d'été rayonnant de soleil ;
Ils couraient par les champs, y faisaient maintes danses,
Apportant, dans leurs jeux, un entrain sans pareil,
Soudain un allemand surgit parmi les gerbes,
Interpelle et fait fuir les turbulents gamins,
Seul, un d'eux est resté ; devant les mots acerbes
Du soldat ennemi poursuivant des bambins,
Il proteste et s'écrie, osant lui tenir tête,
« Nous ne faisons pas mal, nous jouons entre nous ! »
Mais le grand escogriffe, en prenant un air bête,
Lui dit : « Je ne veux pas que vous fassiez les fous !
» Viens donc ici petit. » Alors l'enfant s'approche
Et bientôt, près de lui, le regarde en riant ;
Le prussien brutal aussitôt lui décoche
Dans son postérieur un coup de pied cinglant !
Puis ayant accompli cette immense prouesse
Il s'éloigne très fier, pendant que l'innocent
Surpris de l'action, tout en frottant sa fesse,
Sent ses yeux se mouiller et part en gémissant.
L'enfant — c'était le mien — se souviendra j'espère
De ce cadeau germain, il ne l'oubliera point ;
Lorsqu'il sera plus grand, s'il écoute son père,
Il rendra coup pour coup et, s'il doit aller loin,
Il saura bien trouver les fils de l'Allemagne,
Et se dédommager sur la peau du premier
Qu'il pourra rencontrer dans la plaine, en montagne,
C'est une dette sainte, il voudra la payer.

25 Août 1916

Dévastation !

A Monsieur Louis DELEPOULLE,

Auteur d'un projet de reconstruction de Lille.

LE « BRUXELLOIS » DU 31 AOUT 1916 PUBLIE CECI :

ALLEMAGNE.— LA NOMINATION DE VON HINDENBURG. — *La nomination de von Hindenburg à la tête de l'état-major général est accueillie avec plaisir et confiance par la nation allemande, dont les sentiments sont indissolublement liés au nom d'Hindenburg. « C'est, dit le « Berliner Tageblatt », un grand pas en avant, susceptible d'une grave portée pour nos ennemis. Les motifs de la décision de notre Empereur découlent de la situation générale et de la nécessité d'unifier l'emploi de toute notre grande armée aux anciens et aux nouveaux fronts; on est assuré en même temps que l'Allemagne et ses alliés se savent d'accord avec le désir de l'Empereur de persister dans les sacrifices pourvu que nous obtenions la victoire finale et que, de tous côtés, nos drapeaux flottent triomphalement sur la dévastation.*

On n'est jamais, dit-on, trahi que par les siens,
Or, depuis ma plus tendre enfance,
Je m'en suis aperçu... voici que les prussiens,
Soit en Belgique, soit en France,
Par leur vilain journal, *Bruzellos* pernicieux,
Eprouvent la mésaventure
En publiant hier un propos odieux,
Bête et méchant comme une injure.

Voici le fait en quelques mots... von Hindenbour,
Etant grand généralissime
Depuis deux ou trois jours, ses amis tour à tour,
L'ont surnommé l'Illustrissime !!
L'impudent « *Berliner Tageblatt* », emballé,
Dit que *la victoire finale*
Viendra quand *leur drapeau flottera déployé*
Dans une gloire *triumphale*
Sur la dévastation du monde anéanti
Sur les ruines et les décombres,
Quand tout sera brisé, quand tout sera fini.
Quand seules régneront les ombres !!!

Et la grande Allemagne aboutit à cela,
C'est là son programme et son rêve,
Dévaster, ravager, comme fit Attila,
Par elle il faut que tout s'achève.

Elle y croit et se dit un instrument de Dieu,
Son Empereur est un surhomme,
Qui veut tout régenter, l'eau, la terre et le feu.
C'est un nouveau Jean Chrysostome.

Rien ne doit subsister que son drapeau de deuil,
Et pour bien marquer son passage,
Seul un grand tumulus servira de cercueil,
A ceux qu'elle eut en vasselage.

Si l'heure n'était pas aux larmes, aux douleurs,
De rire nous éclaterions,
De voir, dans leurs journaux, ces fous, ces bateleurs.
Faire ces proclamations ;

Et nous n'aurions pas tort, car c'est être insensé
Que déraisonner de la sorte,
Et pour oser l'écrire après l'avoir pensé,
C'est que l'intelligence est morte.

Mais il viendra bientôt l'instant où nous rirons,
Jour de la justice immanente,
Patientons encore quelque peu, nous verrons
Sombrier leur faconde démente.

Nous les verrons vaincus faire leur soumission
Dans une sinistre grimace,
Au milieu des débris de leur dévastation,
Nous supplier, demander grâce.

Puis nous rebâtirons nos villes, nos maisons,
Nous reconstruirons nos usines,
Nous ferons de la vie avec les horizons
Qu'ils auront transformés en ruines.

Nous prouverons alors à ces Teutons maudits
Que la France est toujours la France,
Et que tous les Français qu'ils croyaient si petits,
Ont au cœur plus d'une vaillance.

Nous saurons dédaigner les propos des pillards,
Leurs vantardises, leurs sornettes,
Nous leurs réclamerons en tout quelques milliards
Pour remplacer les bayonnettes
Que nos soldats auront mises dans leur bedon
Et pour compenser notre peine,
Nous exigerons d'eux qu'ils fassent l'abandon
De l'Alsace et de la Lorraine.

Qu'il vienne donc le jour de la libération,
Que notre drapeau tricolore
Flotte victorieux sur la reconstruction !
Que nous puissions crier encore,
Envers et contre tous, vive notre pays.
Vive notre France immortelle,
La Patrie a brisé le joug des ennemis.
De l'épreuve elle sort plus belle !

1er Septembre 1916

Obus anglais !

Des tirs anglais, sans importance militaire ont provoqué le 4 Octobre entre 8 heures 1/4 et 9 heures du soir des dégats considérables dans les quartiers de la ville et inquiète la population.

BULLETIN DE LILLE 8 OCTOBRE 1916.

*A l'ami CLAYTON,
Sympathique fils d'Albion*

A l'hôtel de l'Europe un grand état major
Se trouvait assemblé, dit la rumeur publique,
De nombreux officiers aux épaulettes d'or,
D'un prince général la suite magnifique,
Pour un repas d'adieux allaient se réunir,
Lorsqu'un obus survient interrompant la fête,
Un autre lui succède et chacun de courir
S'abriter au sous-sol, en fuyant la tempête
Des durs éclatements, semant partout l'effroi.

Du chevet de la Treille à la rue Esquermoise
Les boulets tombent dru ; l'habitant reste coi
Devant cette avalanche imprévue et sournoise ;
Elle ne fut pas longue, une heure tout au plus,
Mais elle fit du bruit, surtout rue d'Angleterre,
Où certain entresol, percé par un obus,
Fut éventré, détruit et brisé comme verre.

Le lendemain matin on put apercevoir
Tous les dégats causés par cette canonnade,
Plus d'un dit son avis.
. En voulant trop savoir
On arrive souvent à quelque gasconnade,
Tel fut ici le cas ; beaucoup ont prétendu
Que seuls les allemands avaient tiré sur Lille,
Ils l'affirmaient bien haut comme s'ils l'avaient vu !

Où serait l'intérêt ? Quel serait leur mobile ?
Faire naître en nos cœurs le mépris des Anglais !
C'est là pauvre raison et prendre cette peine
Serait perdre son temps et traiter les Français
En bonasses vraiment ! Je n'ai point cette haine
Et ne l'aurai jamais... Or si nos alliés
Ont lancé l'autre soir leurs vingt cinq projectiles,
C'est qu'ils avaient un but et des desseins liés :
N'attribuons donc pas en propos imbéciles
Ce geste de combat à l'allemand vantard,
Ce serait lui donner, ma foi, trop d'importance.
Pourquoi cela fut fait nous le saurons plus tard,
En attendant gardons en nos cœurs l'espérance
De les voir arriver au plus tôt parmi nous
Ceux qui délivreront notre région meurtrie,
Qui chasseront chez eux en frappant mille coups,
Tous les envahisseurs souillant notre Patrie.

10 Octobre 1916.

Les Chevaliers du Speculum ! ⁽¹⁾

Onze cents femmes et jeune filles, évacuées depuis six mois dans les Ardennes, sont rentrées à Lille le 10 Octobre 1916.

Toutes elles furent traitées en prostituées et soumises à des visites ignominieuses !

Décidément, comme le disait M. MAURICE D..., les allemands ne sont plus des soldats et l'on peut, avec raison, les appeler : « Les chevaliers du speculum ».

Elles sont de retour, écoutez leur langage,
Leurs douloureux récits nous font frémir de rage,
Contre ces allemands sans honte et sans pudeur.
Ils ne savent donc pas ce que c'est qu'une sœur !
Ils ne respectent rien ; les enfants et les mères,
Pour eux sont vil troupeau ! de leurs mains téméraires
Ils ont tout profané..... Tous ils sont « *ad unum* » ⁽²⁾
Des chevaliers du speculum.

Ils s'amusaient, là-bas, aux villages de l'Aisne,
Comme au pays boisé qu'on dénomme l'Ardenne,
A traiter chaque femme en malade !... souvent
Ils ont, pour satisfaire un instinct indécent,
Fait passer la visite et leur geste sadique ^(a)
S'y complaisait toujours, le fait est véridique ;
Nous vous en punirons, ô « *Monstrum horrendum* » ⁽³⁾
O chevaliers du speculum !

(a) Dans la *Revue Scandinave*, M. Konrad Simonsen a publié une étude sur l'âme allemande et la conclut ainsi : « Dans le domaine des sens, l'Allemand ne connaît que la basse sensualité. Il sait que son geste est grossier et parlant il hait l'esprit et la beauté ».

Pour contenter ainsi cette folie étrange,
Pour calmer le prurit qui partout les démange,
Ils invoquent l'hygiène et la santé des leurs !!!
Insultant lâchement les épouses, les sœurs,
Des Lillois combattant à la Somme, en Champagne,
Eux ont d'autres façons de se battre en campagne,
Ils font comme « *Epicuri de grege porcum* » (4)

Ces chevaliers du speculum.

Craignant les coups de feu, maniant la canule,
Préférant observer l'endroit où git l'ovule,
Ils mettent tant de zèle à remplir leur devoir
Qu'on les y voit plongés du matin jusqu'au soir.
Ils n'ont aucun dégoût, pas même des menstrues,
Ces officiers teutons contemplant des verrues,
A qui Margerin (*) dit : « *Dominus vobiscum* » (5)

Pieux chevaliers du speculum.

L'avis de ce curé c'est que c'est pénitence
Pour l'électeur français, pour son indifférence
A voter pour l'Eglise ! Il n'a qu'un seul souci,
Dire à son Dieu d'amour : « *Fiat donc et Merci* » !
Quelque jour, à la Treille, on pourra voir ce prêtre,
Vicaire général, à deux genoux se mettre,
Chantant : « *Sit nomen Domini benedictum* » (6)

Aux chevaliers du speculum.

O soldats valeureux, luttant pour la Patrie,
Quand vous retrouverez la famille meurtrie,
Quand vous aurez chassé ces vils envahisseurs,
Quand vous saurez cela !
. Vos cris et vos clameurs

(*) Vicaire général, recteur de l'Université catholique de Lille.

Couvriront la prière insensée et malsaine,
Du prêtre inconscient, méchant semeur de haine,
Qui, devant ces horreurs, entonne un « *Te Deum* » (7)
Aux chevaliers du speculum.

Mais nous nous vengerons, jeunes filles et mères,
De ces bourreaux hideux, déments et sanguinaires ;
Nous dirons leurs méfaits, clouant aux piloris
La culture et l'esprit des Germaines aguerris,
Non, quoi qu'en dise encore ce Recteur malhabite,
Jamais Dieu n'a voulu — ce serait imbécile —
Châtier les Français par le « *Jus privatum* » (8)
Des chevaliers du speculum.

Bientôt viendra le jour où nous dirons au monde,
Ce qu'ont fait les bandits de cette race immonde :
De tous côtés viendront des amis, des vengeurs,
Et nous pourrons alors, mères, épouses, sœurs,
Montrer au genre humain, dans un fracas terrible,
Tout ce qu'un allemand sait commettre d'horrible :
Nous les punirons tous : « *Consensus omnium* » (9)
Ces chevaliers du speculum.

13 Octobre 1916.

Facit indignatio versum (10)

Lexique :

1. *Speculum* : Instrument dont se sert le médecin pour élargir certaines cavités du corps et en faciliter l'examen.
2. *Ad unum* : Jusqu'au dernier.
3. *Monstrum horrendum* : Monstres horribles.
4. *Epicuri de grege porcum* : Pourceaux du troupeau d'Epicure.
5. *Dominus vobiscum* : Le Seigneur soit avec nous.
6. *Sit nomen Domini benedictum* : Que le nom du Seigneur soit loué !
7. *Te Deum* : Cantique d'action de grâces de l'Eglise catholique.
8. *Jus privatum* : Droit privé.
9. *Consensus omnium* : Du consentement universel.
10. *Facit indignation-versum* : L'indignation fait jaillir le vers.

Au cimetière de Roubaix !

Le 1^{er} Novembre 1916 le lieutenant-colonel Hoffmann, commandant l'étape de Roubaix, a inauguré un monument aux soldats allemands inhumés dans le cimetière de la ville. L'adjoint au maire Thérin et l'abbé Bataille, doyen de Notre-Dame, se sont associés à la cérémonie. (La GAZETTE DES ARDENNES en a donné le compte-rendu le 6 janvier 1917).

Dans le grand cimetière où reposent les miens,
Je suis allé tantôt, selon l'antique usage
Et la fidélité des vieux roubaisiens,
Aux tombes des parents faire un pèlerinage.

Au hasard du parcours mes yeux ont rencontré
Une croix colossale où le Dieu d'Allemagne
Exhibe la maigreur d'un corps crucifié ;
Les bras démesurés de ce tranche-montagne
Semblent vouloir saisir et comme envelopper,
Dans un geste prenant la ville toute entière,
Cette ruche féconde où l'habile ouvrier
Peignait, tissait, teignait la laineuse matière.

Des clous, heureusement, ont arrêté les mains
De Celui qui voulait faire cette manœuvre ;
Ses soldats nous ont pris d'assez riches butins,
Il était importun de compléter leur œuvre
En joignant, par surcroît, la Cité du labeur
Aux vols, aux exactions, aux cyniques détresses,
Des guerriers d'outre-Rhin, des pillards sans pudeur ;
Leur Dieu restera là, rappelant leurs prouesses !

Quand venait la Toussaint, lorsque j'étais enfant,
Je me souviens toujours que dans la nécropole,
Devant Jésus en croix j'allais pieusement
Et tête découverte, admettant le symbole
D'un Dieu consolateur de toutes les douleurs,
D'un Être de bonté, d'amour et d'espérance,
Secourable envers tous, apaisant tous les pleurs,
Et vers qui s'exhalaient le deuil et la souffrance.

Il n'en est plus ainsi !

Je ne puis, maintenant
Qu'un autre Christ est là, continuer à croire
Que Jésus au Français ou bien à l'Allemand,
Peut donner même espoir.

Ce serait dérisoire !
Ce serait monstrueux ! Je n'admettrai jamais
Cette dualité qui me révolte l'âme
Et qui consacrerait les ignobles méfaits
Du Teuton que je hais, car c'est un monstre infâme !

Le commandant Hoffmann a dit aux citoyens
De garder cette croix, cette sublime image !!!

Mais en disant ces mots il pensait à ses chiens ⁽¹⁾
Mordant sauvagement le peuple en esclavage,
Je n'ai jamais compris ce féroce germain,
Mais ce qui m'a causé plus qu'une amère peine
C'est d'apprendre aujourd'hui, qu'en lui serrant la main,
L'adjoit Henri Thérin n'en eut pas quelque gêne !

Il pouvait saluer, ne pas aller plus loin,
S'abstenir de ce geste, enfin faire comprendre
Au bourreau sans pitié qu'il n'était nul besoin
De cette comédie !

Il devait s'en défendre,

Mais il ne l'a pas fait, je crois qu'il eut grand tort,
Comme eut tort le doyen de Notre-Dame, un prêtre
Jadis très combatif, qui parla de la mort,
De l'éternel repos qu'elle donne à tout être ;
L'abbé Bataille aussi pouvait se dispenser
D'aller bénir ce Christ, de dire une prière
Pour les soldats prussiens.

Il pouvait prétexter

Que Jésus était là, que la croix tutélaire
Abitait tous les morts endormis dans la paix,
Qu'il était superflu, qu'il était inutile
D'ajouter une croix à celle des Français !

En acceptant ce rôle, il ne fut pas habile,
Il a permis de dire aux gens malicieux,
Que le Dieu d'Allemagne et que le Dieu de France
Ne sont pas même objet, qu'il est donc plusieurs Dieux,
Et que ce qu'il enseigne est digne d'incroyance !

(1) Les gendarmes de la commandanture allemande de Roubaix étaient accompagnés de chiens, véritables molosses, qu'ils lançaient sur les habitants. Beaucoup de mes concitoyens furent cruellement mordus.

Ravitailleurs !

Aux exploiters des malheureux occupés !

Le pain noir est mauvais et d'aspect misérable ;
C'est un pesant mastic insipide et gluant,
On hésite à le prendre en se mettant à table,
Tant ce bloc sans valeur est inappétissant.

Quand pourrons-nous manger le petit pain si tendre,
Le pain de fine fleur, blanc, léger, délicat,
Manne délicieuse et qu'on ne peut plus vendre
Qu'au riche millionnaire ou bien au scélérat
Qui nous exploite tant lorsqu'il nous ravitaille,
En prélevant, d'abord, un bénéfice tel,
Que bientôt il croira, ce fourbe qui nous raille,
Etre, au bord du Pactole, un seigneur immortel.

Tout est inabordable à nos faibles ressources,
Si nous avons besoin aujourd'hui d'acheter
Lait, beurre, viande ou sucre, ah ! pour nos maigres bourses,
Les prix sont excessifs, il faut y renoncer.

Ce mal est inhérent au fléau de la guerre ;
Qu'ils séjournent à Lille ou qu'ils viennent d'ailleurs,
Ils insultent vraiment à la sainte misère
Du peuple qui maudit tous les ravitailleurs.

Ils trônent en tous lieux, y font mille grimaces,
Comme des parvenus étalant leur argent,
Ils parlent à voix haute et sur leurs laides faces,
Sont inscrits la bêtise et l'abrutissement
Que l'alcool et le vin ingurgités sans cesse,
Laissent apercevoir.

Ils sont saouls, ils sont fous,
Ils sont intoxiqués par la noce et l'ivresse,
Ces souverains du jour nous éclaboussent tous,
Car leurs goussets sont pleins ; dans leurs multiples poches
Leurs carnets sont gonflés de marks et de billets !
Ne vous avisez pas d'exprimer des reproches
Ils vous diront... la ferme !

Aussi soyez discrets,
Jugeant comme il convient, leur malpropre besogne,
N'allez point vous commettre avec ces ripailleurs,
Cyniques exploiters, trafiquants sans vergogne ;
Amis, éloignez-vous, des vils ravitailleurs !

15 Novembre 1916.

La déportation des otages

La " Kultur " en action.

Les violations du droit des gens commises par nos ennemis ne se comptent plus et il n'est presque pas de jour où nous n'ayons à signaler un acte odieux à la charge des Boches.

Aujourd'hui nous apprenons que, sur l'ordre du gouvernement impérial, deux cents de nos malheureux compatriotes des départements envahis ont été emprisonnés dans des camps de représailles.

Il eût certainement manqué quelque chose à la gloire de Guillaume si le lot des déportés n'avait compté que des hommes comme MM. Delory, député, Guichard, bâtonnier de l'ordre des Avocats de Lille; Dassonville, président de la Cour d'Appel de Douai, etc. Mais Guillaume prend soin de sa gloire et, pour qu'elle fut complète, il a compris des femmes dans la liste de proscription et d'emprisonnement.

Enregistrons cette nouvelle manifestation de la Kultur; elle chargera d'autant le compte — déjà long — à régler.

L'Homme enchaîné, 13 NOVEMBRE 1916.

A Monsieur Gustave DELORY,
Député du Nord, ancien Maire de Lille.

Deux cents notables sont partis ⁽¹⁾

Pour Holzminden, en Allemagne,

Les occupants les ont choisis

Comme en jouant à qui perd gagne;

Ils ont pris des négociants
Des banquiers et des notaires,
Un député, des fabricants,
Des curés et des fonctionnaires,

Des industriels, des docteurs,
Un professeur de médecine,
Des avocats, des directeurs,
Des propriétaires d'usine ;
Quelques femmes sans leurs maris.
Sans leurs enfants. sans leurs familles.,
De ce crime ils seront punis ;
Puis ils ont joint deux jeunes filles
Au convoi déjà si nombreux,
Qu'ils emmènent loin des dieux lares ;
Et qui s'en va très courageux,
A la surprise des Barbares.

Devant ce martyr nouveau
Nous frémissons de tous notre être,
Mais nous ne sommes qu'un troupeau.
Que menace un insolent maître ;
Dans notre for intérieur
Nous nous rions de ses brimades,
Nous conservons au fond du cœur
L'espoir que nos bons camarades,
Les soldats Français, les Anglais,
Ceux d'Italie et de Belgique,
Nous vengeront de ces méfaits
Dans quelques mois
. Rêve magique.

Que nous entrevoyons là-bas
Aux bords du Rhin, grâce à Nivelles
Qui repoussera pas à pas
Les Prussiens à l'âme cruelle.
Nous reprendrons aux allemands
Nos concitoyens, ces otages,
Alors nous serons triomphants,
Nous effacerons les outrages,
Et quand ils rentreront chez nous,
Comme ils en gardent l'espérance,
De fleurs nous les couvrirons tous,
Ils auront souffert pour la France !

25 Novembre 1916

(1) Le départ eut lieu le 1^{er} Novembre 1916.

La Gazette des Ardennes a publié les listes des 200 déportés quelques jours après et dans son numéro 300 quelques commentaires des journaux français. (21 Novembre 1916).

Réponse à l'offre de Paix !

On lit dans « Le Bruxellois » du 13 Décembre 1916.

Proclamation à l'armée.

SOLDATS,

Animés du sentiment de la Victoire que vous avez conquise par votre vaillance, Moi et les Souverains des fidèles États alliés, avons fait une offre de paix à l'ennemi. Que le but qui s'y rattache soit atteint par là est chose encore incertaine. Vous devez continuer, avec l'aide de Dieu, à tenir tête à l'ennemi et à le battre.

Grand quartier général, 12 Décembre 1916.

GUILLAUME, I. R.

L'empereur, ce matin, fait une offre de paix,

Et, de tous ses soldats glorifiant les faits,

Chante leur victoire incertaine ;

Avec l'aide de Dieu, leur dit-il, mes amis,

Tenez tête toujours, battez les ennemis,

Croyez-en ma foi souveraine.

En lisant cet exploit de l'orgueilleux Kaiser,

J'ai songé qu'à la Somme, à Verdun, à l'Yser,

En Alsace comme en Serbie,

Nous avons refoulé les guerriers allemands,

Et qu'en tenant ainsi des propos triomphants,

Guillaume est atteint de folie.

Où donc est sa victoire ! et n'est-il pas dément
De se prétendre encor vainqueur et conquérant,
D'oser même nous faire l'offre
D'un rameau d'olivier ! que tous nous repoussons,
Prisonniers, malgré nous, cependant nous savons
Sur la Marne ce qu'à fait Joffre.

Et c'est pourquoi luttant jusqu'au suprême jour
Nous crions à nos fils, attendant leur retour,
N'acceptez jamais la requête
De l'empereur maudit qui nous a fait souffrir
Un martyr indicible et qui nous fait subir
La torture la plus complète.

Nous voulons voir punir le bandit, le soudard,
Le médecin sadique et l'officier pillard,
Tous les voleurs de nos richesses,
Dont la morgue s'affirme en termes odieux,
Qui nous disent : « J'ordonne » et jurent leurs grands dieux,
Qu'ils ont accompli des prouesses !

Souscrire à cette paix ce serait déroger,
Nier ce qu'enseigna le prédicant Janvier, ⁽¹⁾
Dans un sermon inoubliable,
Quiconque le ferait serait, ô deshonneur !
Aussi traître que lâche et prévaricateur,
Nul parmi nous n'en est capable.

(1) Extrait d'un sermon du père JANVIER fait à Paris, en Septembre 1914 :

« Si nous cherchions la paix avant d'avoir mis notre postérité à l'abri du cauchemar dont, depuis
« quarante quatre ans nous avons tant souffert, notre postérité-nous maudirait comme des lâches,
« comme des traîtres, comme des prévaricateurs ! »

Certes les allemands sont dans notre pays,
Et de cette douleur nous connaissons le prix,
Mais, après tout que nous importe !
Nous ne traiterons pas, nous ne ferons la paix,
Qu'au moment enfin proche où les soldats français
Les auront tous mis à la porte.

Car, sache-le Guillaume, ils ne comprendraient pas
Nos vaillants combattants avançant pas à pas,
Dont nul au front ne se repose,
Que la France immortelle, admettant tes méfaits,
S'abaisse devant toi !
. Sache aussi que la paix
Jamais ne s'offre. mais s'impose !

13 Décembre 1916.

République Française !

— On a apposé, ce matin, sur les murs de Lille une affiche officielle concernant la vente de l'alcool et signée du préfet du Nord.

Elle commence par ces mots : RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

A Monsieur le Préfet : ANJUBAULT.

L'afficheur, ce matin, collait un papier blanc
Sur les murs de la ville et, spectacle étonnant
 Qui nous a fait tressaillir d'aise,
Sur ce papier n'était aucun terme allemand,
Tout en haut figuraient, très ostensiblement,
 Les mots : République française !

Depuis plus de deux ans nous ne les avons vus !
Seuls, gouverneur, kaiser, par nous étaient connus,
 Nous étions sujets de l'empire ;
En rongant notre frein, subissant notre sort,
Nous pensions à la faim, nous songions à la mort,
 Au bombardement, au martyre !

Voici qu'une lueur illumine les cieux,
Eclaire d'un rayon notre front soucieux,
 Ravive notre foi civique !
Nous existons toujours, calmons donc notre émoi ;
L'affiche le dit bien : Nous n'avons qu'une loi,
 C'est celle de la République.

Et c'est au lendemain de l'offre de la paix
Que nous lisons ces mots en langage français,
 Qui nous emplissent d'espérance ;
Car nous venons d'apprendre aussi, par les journaux,
Que le gouvernement, en montrant nos drapeaux,
 Dit au Pays ! dit à la France !

Ah ! ne croyez qu'en vous, faites attention,
Souvenez-vous toujours que la Convention
 Qui devait succomber meurtrie,
A vaincu les plus forts !
 Comme elle nous ferons,
Frères, serrons les rangs, et tous nous sauverons
 La République ! la Patrie !

16 Décembre 1916.

La Paix que nous voulons !

Sur quatre mots donnés

résumant la réponse à faire à l'offre de Guillaume.

De tout ce qu'ils ont pris nous voulons le **paiement**,

De ce qu'ils ont détruit, le **rétablissement**,

Pour l'argent dépensé, complète **indemnité**,

Pour notre sang l'Alsace et.... la **sécurité** !

23 Décembre 1916.

Quatrains

et

Piécettes

pour commenter des dessins humoristiques

illustrant des calendriers de 1917 et des programmes de concerts,

vendus au profit de l'œuvre du

Comité de secours aux prisonniers nécessiteux.

Décembre 1916

Ce que l'on voit à Lille !

Le dessin représente une cave où se trouvent : un casier à bouteilles inoccupé, une bouteille vide, une bouteille brisée, un tonneau vide, un sac de riz, une cage à chien à laquelle pend une chaîne et un collier ouvert, une caisse grillagée ayant contenu du lard d'Amérique ; le grillage laisse apercevoir un lapin grignotant du riz, Une mèche allumée trempant dans un verre de saindoux éclairer le tout.

Une lampe au saindoux éclairer un casier vide,
Les flacons sont brisés, les tonneaux renversés ;
Médor est abattu, pauvre toutou placide,
Compagnon des enfants dans les beaux jours passés.
Le riz nous nourrit tous, l'homme comme la bête,
Le lapin s'en régale et c'est de Chicago
Que la caisse est venue, afin qu'une logette
Puisse abriter celui qu'on mangera bientôt !

Un autre dessin représente un étalage composé d'un lièvre (occasion 45 fr. 95), d'un saucisson (3 fr. le quart), d'un jambon (43 fr. le kilo) d'une terrine de galantine (39 fr.), d'une bouteille de champagne (27 fr. 50) d'un paquet de chocolat (40 fr. le kilo), d'un fromage (13 fr. 35 le kilo), d'une motte de beurre (24 fr. 35 le kilo) d'un petit panier d'œufs (1 fr. 45 la pièce).

Soit lièvre ou galantine, œufs frais ou bien fromage,
Jambon tendre et rosé, saucisson, chocolat,
Beurre délicieux, vin mousseux, c'est dommage,
De tout payer si cher ! et cependant cela
Se trouve en notre ville et peut, la chose est claire,
S'acheter, chaque jour, dans plus d'un magasin.
C'est vrai, dit le Lillois, mais seul un millionnaire
Peut se réconforter d'un semblable festin !!

Devant les prix réduits de ce bel étalage,
Un Lillois, ce matin, disait innocemment,
Je vais prendre demain, vingt sous sur mon chômage
Et me faire servir un gros assortiment !

Sur les bords de la Deûle !

Le dessin représente les rives de la Deûle, où contrairement à ce qui existait avant la guerre, l'eau coule claire et limpide. — Des pêcheurs y prennent du poisson !!! Dans le ciel un ballon captif allemand et des aëros français et anglais entourés des flocons des obus explosés.

Sous l'énorme saucisse et sous les aëros,
Sous les éclatements ébranlant la nature,
Les pêcheurs ébahis négligent ces échos,
Car dans la Deûle claire enfin ils font friture !

Pendant que le canon murmure,
Placide et calme par nature,
Dans la Deûle limpide et pure
Le pêcheur prend une friture !

La Deûle jadis, chose sûre,
N'était qu'une noire teinture,
Maintenant elle est claire et pure,
Et le pêcheur y prend friture !

Lillois que faisais-tu, dis-moi, pendant la guerre,
A quoi t'occupais-tu, quelle était ta passion ?
— Je mangeais bien du riz, peu de pommes de terre,
Je pêchais dans la Deûle et prenais du poisson !!!

Sortie du Comité d'Alimentation !

Deux dessins représentant l'un: une lilloise en cheveux, l'autre un vieil employé de commerce, sortant du local de distribution du C. A. N. F. Près de la porte une affiche indiquant les aliments distribués et leur valeur.

Ces personnes sont chargées de deux grands sacs ; elles ont aux pieds des bottines du Comité.

UNE DAME

J'ai longtemps fait la queue et pour avoir ceci,
Madame, j'ai payé juste deux francs quarante ;
J'ai du sucre et du lard, du saindoux et du riz,
De la céréaline et... ce qui me contente,
Oh ! ce n'est pas beaucoup, pour cinq sous de café,
Enfin c'est toujours ça ! Vive le Comité !

Autrefois je portais un coquet réticule,
A présent j'ai deux sacs de forme ridicule,
Malgré leurs dimensions ils sont, en vérité,
Trop petits pour loger le pain du Comité !

Dans ces sacs ne sont pas les chapeaux de jadis,
On n'y met que du pain, du saindoux et du riz !
Si ma démarche est lourde et souvent incertaine,
Regardez ma chaussure... elle est américaine !

UN MONSIEUR

Triste, songeur et solitaire,
Je vais, en portant mes paquets,
Retourner chez la ménagère
Et lui dire : c'en est assez !
Je ne veux plus faire une course
Un homme n'est pas fait pour ça ;
Mercredi, c'est le jour de Bourse,
Quand est-ce qu'on travaillera ?

Dans tous mes vêtements j'ai l'air d'un empoté,
Car, malgré le saindoux, j'ai vu fondre ma graisse,
Si mon pas est trop lourd et si je fais pitié,
C'est que de Chicago vient ma chaussure, Altesse !

Si vous saviez, Monsieur, ce que j'ai dans ce sac,
Vous ne me croiriez pas, je vous ferais envie
Mais ne cherchez pas tant... c'est tout un bric à brac,
D'aliments bon marché qui nous sauvent la vie.

Papier-monnaie !

Les dessins représentent les billets et les sous émis par les communes pendant la guerre.

L'or, en effet, n'est que vaine chimère.
Dit la chanson ! Ce chiffon de papier,
L'a remplacé pendant toute la guerre,
Chez l'épicier comme chez le drapier.

Papiers soyeux de la Banque de France,
Beaux louis d'or emplissant nos goussets,
Vous vous trouvez, ma foi sans élégance,
Par ces chiffons hélas ! tous remplacés.

Le papier souffre tout disait un journaliste,
L'imprimé pour beaucoup n'a pas grande valeur,
Mais devant celui-ci je deviens formaliste ;
Ne le dérobez pas ou je crie : Au voleur !

Sous de carton se voient en abondance
Mais, par exemple, ils sont vite froissés ;
Les sous de zinc auraient ma préférence
Quoique moins beaux que les nickels percés.

Les menus du restaurant de guerre !

Plusieurs dessins représentant des hommes-sandwiches promenant les menus du restaurant de guerre.

Ces menus comportent tous le riz, la céréaline, les harengs, le saindoux, la mayonnaise Pigeat, le lard d'Amérique, la torréaline, le pain K. K. et l'eau potable.

Sont rayés comme épuisés les poissons, le navarin aux pommes, les œufs, le fromage, les vins, le café et les liqueurs.

Au maître-queux PIGEAT, Cuisinier émérite !

De l'étrange menu qu'on voit sur cette affiche,
Lille, depuis deux ans a dû se contenter,
Les œufs sont disparus nous dit l'homme-sandwiché,
Le riz, le pain K. K. pourront les remplacer.

Manger est très facile et l'on peut satisfaire
Tous les goûts des Lillois mais si noir est le pain,
En revanche ils boiront de l'eau potable et claire
Pour mieux apprécier le lard américain.

Commencez le repas par la céréaline,
Plus un rôti de lard aux boulettes de riz,
En guise de café de la torréaline,
Quand vous aurez fini vous direz : C'est exquis !

Je fais depuis deux ans des repas très cossus,
Amérique et Japon, Norwège, Hollande et Grèce,
Et l'Espagne et la Suisse ordonnent les menus,
Et pourtant je maigris !
. Où donc passe ma graisse !

Au lieu de savourer les homards et les soles,
Et de se régaler d'un exquis navarin,
On prend du riz, du lard, on en fait des rissoles,
Et pour les digérer point n'est besoin de vin !

En voyant cette affiche un loustic a crié :
« Mince on va s'les caler, ce qu'on va fair' bonn' chère !
A peine est-ce fini que tout est digéré !
Recommençons, dit-il, après tout.... c'est la guerre !!

Potage Macédoine, haricots Soissonnaise,
Harengs salés suivis d'un bon plat de poireaux,
Assaisonnez le tout d'un peu de mayonnaise,
Que Pigeat, maître-queux, découpe en fins morceaux ;
Pour entremets servez de la céréaline,
Comme il n'est plus de vin ne servez que de l'eau ;
Pour terminer donnez de la torréaline,
Seuls les grincheux diront : J'aimerais mieux du veau !

Quelle heure est-il !

Pendant l'année 1916, il y eut en été trois heures différentes à Lille, l'heure ancienne, l'heure française et l'heure allemande.

Les horloges publiques et celles des cafés et magasins devaient marquer l'heure officielle allemande, mais à la Nouvelle Bourse le mécanisme fut rétif et refusa de marcher chaque fois que les allemands voulurent le faire fonctionner.

Le « Bulletin de Lille » n° 15 du 3 Janvier 1915 annonça que, pendant toute la durée de l'occupation, les aiguilles marqueraient six heures et demie !

Les dessins représentent divers sujets où des horloges et des montres marquent des heures différentes :

L'heure exacte, Monsieur, ma foi je suis perplexe,
Et ne saurais répondre à l'interrogation :
Au Grand'Garde d'une heure on avance et... ça vexé,
L'horloge de la Bourse a tranché la question !

Voyez l'heure officielle aux horloges publiques,
Et vous saurez résoudre, ami, la question.
Mais à la Préfecture on ne voit que des briques !
La Bourse attend la fin de l'occupation !!

Mon chronomètre qui jamais ne se déränge
Indique *onze heures* juste et pourtant c'est étrange,
Voici qu'il est *midi* dans les bureaux français !
A l'horloge publique encore *une heure* après !!
Pourrais tu m'expliquer ce surprenant mystère !
— Trois mots me suffiront, cher ami
. C'est la guerre !

Lille-Cinéma !

A dater du 15 Janvier 1917 et dès la tombée du jour, tout éclairage des maisons situées sur le territoire de Lille doit être masqué par des étoffes de couleur sombre.

Le Gouverneur.

BULLETINS DE LILLE, n^{os} 225 et 226.

A l'ami Ernest BONTE.

Pour nous distraire un peu dans votre adversité
Le Gouverneur a fait une affiche nouvelle.

Il nous fait assavoir, de par son arrêté,
Qu'il faut atténuer la lumière si belle
Par un tissu foncé, bleu, marron, vert ou noir,
Masquer chaque rayon, le cacher à la vue
Du Lillois, bon enfant, qui regagne le soir
Sa lointaine maison en flânant par la rue ;
Il faut faire cela dès la chute du jour !

Chacun a dû, de suite, obtempérer à l'ordre,
Mais plus d'un commerçant a joué le bon tour
De clore sa boutique afin que nul désordre,
Que nul trouble ou délit ne survienne par lui ;
Aussi dans maints quartier quand vient le crépuscule,
Quand la blonde Phébé nous annonce la nuit,
Lille n'est qu'un désert, personne n'y circule !
L'allemand effaré se cogne au réverbère,
Il marche en tatonnant, il se heurte au trottoir,
Y trébuche et rugit... en vain il s'exaspère,
Sa kulture ne peut trouver moyen d'y voir.

On ne pouvait pourtant tout fermer à la fois,
Et dans un beau café que fréquentent les boches,
Il a fallu cacher, tout en restant narquois,
Des rais trop lumineux les voyantes approches,
On a dissimulé les immenses vitraux,
Où l'électricité se jouait mirifique,
Sous les plis épaissis de très vastes rideaux,
Dont la sombre couleur a cet effet magique
De faire croire aux gens qu'en un grand cinéma
Belle-View est changé !

C'est encore un miracle
Au compte de la guerre ; on en reste baba
Et l'on entre en disant : Allons voir ce spectacle !

Mystère et déception ! On ne lève jamais
La toile du théâtre et l'on n'a pour programme
Que parler des canons, des combats, des Anglais,
De l'éternelle attente. . . . et c'est là tout le drame !

Quand viendra donc le jour qui nous ramènera
Les plaisirs de jadis, les douces causeries,
Et, faisant la clarté dans Lille-Cinéma,
Nous débarrassera des lourdes draperies ?

20 Janvier 1917.

Au Pont Napoléon

*Les allemands ont effacé, à coups de pic
les noms de Valmy, Austerlitz, Aboukir,
Wagram, Iéna, Rivoli, Ratisbonne et Ma-
rengo, gravés sur les socles de soutènement
du Pont Napoléon. (1)*

*A Monsieur Lucien LEMAIRE,
Secrétaire Général de la Commission historique du Nord.*

En passant, ce matin, le long de l'Esplanade,
Où la Deûle limpide attire les regards
Des Lillois étonnés, faisant la promenade,
Pour calmer leurs cerveaux qu'oppriment les hasards,
Les multiples tourments de l'éternelle guerre,
J'ai vu, de mes yeux vu, vous ne le croirez pas,
Ce que les allemands, dans leur grande colère,
Au Pont Napoléon, firent avec fracas !

Ils ont donc effacé les pages de l'Histoire,
En employant le pic, ils ont rayé les mots
Qui leur rappelaient trop qu'autrefois la Victoire
A guidé nos drapeaux ! Ils supposent, les sots,
Qu'il suffit d'enlever sur les socles de pierre
Les défaites d'antan pour qu'elles ne soient plus !
Le lourd entendement de ces buveurs de bière
Est vraiment imbécile, ignorant et perclus.

(1) C'est la seconde fois que cette injure historique se produit. La première eut lieu par ordre supérieur, pendant la Restauration en 1814, pour remercier les armées étrangères de nous avoir ramené le Roi et battu Napoléon. Les noms des victoires de la Grande-Armée furent rétablis en 1830, au lendemain de la fuite de Charles X, Royalistes français et pangermanistes prussiens ont eu la même pensée à cent ans de distance!!!

Lorsque nous étions seuls, quand les soldats de France
Avaient pour ennemis les Turcs, les Autrichiens,
Les Russes, les Anglais, l'Italie et l'engeance
De Frédéric Guillaume avec tous ses Prussiens,
Nous les avons battus ! Nous nous en faisons gloire !
Nous avons commencé l'an premier à *Valmy*,
On ne peut contester ce triomphe notoire,
Ils l'annulent pourtant, effacent *Rivoli*,
Aboukir, *Austerlitz*. *Iéna*, *Ratisbonne*,
Wagram, porte de Vienne, et même *Marengo* ;
Eylau resta gravé, cet oubli se pardonne,
Il se comprendrait mieux si c'était Waterloo !

Qui leur a commandé ce surprenant ouvrage !
Nul n'oserait le dire et leurs rudes guerriers
En contentant ainsi leur méprisable rage,
Ont marqué leur passage en souillant nos lauriers,
Mais les sphinx reposant au pied de chaque socle,
Semblent dire aux Lillois, d'un air mystérieux,
Ce qu'enseigna jadis le poète Sophocle,
Alors qu'il célébraït en termes précieux,
L'humaine volonté ! l'action souveraine !
Inspirons-nous de lui, moquons nous des accès
Du barbare en folie et de l'insulte vaine
Qu'il fait si bêtement aux souvenirs français ;
Son geste fut stupide et prouve l'impuissance,
Nous en rirons toujours, nous clamerons bien haut,
Du vandale germain l'inutile insolence
Mettant toute l'Histoire ici sous le boisseau !

18 Mars 1917.

L'enlèvement des cuivres !

Suite à la proclamation du 16 Juillet 1916, concernant la consignation d'articles de ménage et d'installation fabriqués, de certains métaux, j'ordonne :

La police militaire est chargée d'enlever les objets consignés des maisons situées à Lille. Toutes les places, placards, etc., doivent être ouverts.

Toute infraction ou tentative sera punie de la confiscation, d'une amende pouvant atteindre 10.000 marks et de prison jusqu'à 5 ans.

Lille, 8 Mars 1917. LE GOUVERNEUR.

*A mon collègue et ami
Monsieur Jules CHOQUEEL*

L'équipe des déménageurs
Vient de commencer sa besogne :
Indifférents, ou bien rageurs,
Il faut, dès qu'à la porte on cogne,
Leur ouvrir et, très poliment,
Les conduire dans chaque place
Et leur remettre incontinent,
Sans faire la moindre grimace,
Tous les cuivres et les métaux
Que l'on possède en son logis.
Pour qu'ils les brisent en morceaux,
Et les refondent, les bandits !

Il leur faut tout ! les bibelots,
Les bougeoirs, les cadres, les lampes,
Les casseroles et les brocs,
Les boules surmontant les rampes ;
Objets mesquins ou précieux,
Les chefs-d'œuvre, les bronzes rares,
Tout leur convient, le neuf, le vieux,
Les poids lourds et les minces barres ;
Les garnitures des rideaux,
Les brillantes plaques des portes.
Les pots, les vases, les anneaux,
Mille choses de toutes sortes.

Et nous assistons, impuissants,
A ce retour de l'ancien âge,
Quand les hordes des conquérants
Mettaient chaque ville au pillage ;
Ceux-ci font de même, à présent,
Mettent la main sur nos richesses,
Nous ruinent délibérément,
S'énorgueillissent des prouesses
Qui les devraient amener tous
Devant un juge inexorable
Condamnant voleurs et filous
Par un arrêt impitoyable,
Et les forçant, bon gré, malgré,
A restituer, les infâmes,
Le bien qu'ils nous ont dérobé,
Suivant leurs us et leurs programmes.

Qu'en font-ils ? des obus, des balles,
Afin de tuer nos soldats !.....

O France, entends-tu pas nos râles ?
Fais déguerpir ces scélérats
Qui nous abrègent l'existence,
Nous font subir mille tourments ;
De torturer ils ont la science.
Viens au secours de tes enfants !
Ne laisse pas notre espérance,
Chasse du pays ces pandours,
Bouffis de morgue et d'arrogance,
Et que nous maudirons toujours.

Ecoute donc, chère Patrie,
Le cri farouche de nos cœurs,
L'appel de la Cité meurtrie,
Exhalant toutes ses rancœurs !
Apporte-nous la délivrance,
Dépêche-toi ! viens vite ! accours !
Pour que, sous le drapeau de France,
Nous achevions, en paix, nos jours.

26 Mars 1917.

Au Musée de Lille

A l'ami Frédéric LÉVY.

Sous prétexte de mettre au loin, en sûreté,
Nos très artistiques richesses,
Les boches sont venus, pleins de célérité,
Entasser dans d'énormes caisses,
Ce dont nous étions fiers, les dessins, les tableaux,
Les chefs-d'œuvres de la peinture,
Signés de noms fameux, anciens comme nouveaux,
Cette colossale imposture
Est-ce un crime de plus à leur vilain actif.
Mais nous gardons notre confiance
En un Droit éternel, immanent, positif
Qui fera revenir en France,
Ce qu'ils nous ont volé ! S'il faut jusqu'à Berlin
Nous en aller pour le quérir,
Nous n'hésiterons pas et passerons le Rhin
Sans nous hâter et sans courir,
Nous le jurons ici, que ce soit tôt ou tard,
Nous irons chez eux le reprendre,
Nous, tiendrons ce serment fait sur l'autel de l'Art,
Nos trésors, ils devront les rendre !

20 Avril 1917

Communiqués !

Nos troupes se sont retirées sur d'autres positions.

Les combats se déroulent suivant nos intentions

(Communiqués officiels allemands.)

*A Monsieur Henri DEWAECRE,
de La Madeleine,*

Colporteur infatigable des bonnes nouvelles.

Tous les après-midi, lorsque cinq heures sonnent,
On voit près du Grand'Garde une foule de gens
Arriver brusquement... au loin les canons tonnent,
Mais ce n'est point cela qui leur trouble les sens.
Ils attendent qu'on ait apposé cette affiche
Qui résume la guerre en de courts libellés,
D'autre chose chacun assurément se fiche,
Et tout l'esprit se tend vers les communiqués !

On les lit prestement et l'on s'en va de même,
On ne parle à personne, on se tient toujours coi,
Mais depuis quelques jours notre joie est extrême,
Les nôtres sont vainqueurs au front, voilà pourquoi
Chaque visage est gai, de rire il s'illumine,
Le silence français est vraiment éloquent,
Si l'allemand survient on regarde sa mine,
On sourit de son air hargneux et provocant.

Notre armée avançant sur la Somme et sur l'Aisne,
A poussé l'ennemi tout près de Saint-Quentin,
Elle tient le contact ; oh ! ce n'est pas sans peine
Mais elle a l'avantage avec un gros butin ;
Des hommes, des canons, toute une énorme prise,
Témoignent qu'on a dû livrer de durs combats,
Sur la carte l'on peut, agréable surprise,
Marquer d'un nouveau trait le bond de nos soldats.

Pourtant si l'on croyait ce que dit cette affiche,
Nous n'aurions obtenu qu'un minuscule gain ;
L'adversaire est parti pour nous faire une niche,
Il nous a concédé quelque vague terrain,
Mais c'est, à son actif, une belle victoire,
Il a brisé nos plans, déjoué nos projets,
Il en est convaincu, il le veut faire accroire,
Et le Kaiser l'affirme à ses nombreux sujets !

Il prétend qu'en cédant devant le plus grand nombre,
Il en a triomphé, c'est un fait merveilleux ;
Il a lâché la proie en même temps que l'ombre.
Il en est satisfait, il en est orgueilleux !

.....
C'est du grand Hindenburg la grande stratégie,
Puisqu'en se retirant sur d'autres positions,
Ce n'est pas reculer.... admirez son génie,
Il est battu mais c'est.... suivant ses intentions.

26 Avril 1917.

Les P. P. P.

Un certain nombre d'hommes de 30 à 40 ans sont restés dans leurs foyers à l'arrivée des allemands, alors que pendant quelques mois il était très facile de rejoindre les lignes françaises en passant par la Belgique et la Hollande.

L'un d'eux, auquel on reprochait sa conduite, osa même répondre : « C'est beau de mourir pour la Patrie mais vivre pour elle est encore bien mieux. »

A Roubaix on désigne ces capons sous le nom de P. P. P. !

Dans un café me trouvant ce matin
J'ai rencontré Pierre, mon camarade,
Dont j'aime fort l'esprit vif et mutin
Attaquant tout, non sans quelque bravade ;
Il me montra des hommes de trente ans
Qui conversaient dans un angle, à voix basse,
Puis il me dit : tu vois ces jeunes gens
Qui font là-bas une laide grimace,
Regarde-les ! c'est ceux-là que Roubaix
A baptisés les P. P. P..... symbole
De ces trois mots insultants et si vrais.
Pas pu partir ! n'est-ce pas que c'est drôle ?
Et que cela les cingle justement
Ces beaux messieurs qui parlaient de revanche,
Et qui jouaient jadis, impudemment,
Au patriote, au soldat, le dimanche.

Ils auraient su, s'ils l'avaient bien voulu,
En temps utile aller vers la Hollande,
Pour s'excuser ils disent qu'ils n'ont pu...
Ne les crois pas ! Ils sont toute uue bande
Qui le prétend mais comme on les connaît,
Que chacun sait ce que vaut leur vaillance,
On se le dit..... et cela leur déplait ;
Les P. P. P. dans leur outrecuidance
Nous ont prouvé qu'ils aimaient avant tout
Leurs abatis et leur précieuse vie,
Et qu'il valait bien mieux vivre surtout
Que s'en aller mourir pour la Patrie !

Or quand je songe à tous les disparus,
A mes amis, mes parents, à mon frère,
Ces braves gens qui ne reviendront plus
Mon être entier tressaille de colère,
Et je voudrais ne jamais les revoir
Ces P. P. P. méritant l'anathème
D'avoir ainsi méconnu leur devoir,
Car leur présence ici n'est qu'un blasphème.
Ils n'ont point su rejoindre le Drapeau,
Et quand la France en danger les appelle,
Ces chérubins ne songeant qu'à leur peau,
Craignent le boche et vont, sous sa tutelle
Et sous sa botte, affirmer qu'ils sont là.
Suprême honte et vile flétrissure
Les P. P. P. sont cartés et cela
Depuis trois ans que la lutte perdure.

Le dur regard du landsturm allemand
Va les flétrir dans leur conduite lâche

Ce vieux soldat aux cheveux blanchissant
Vient les narguer en remplissant sa tâche ;
Il les rudoie et prodigue les coups
A ces couards dont il a doublé l'âge
Il les maltraite ainsi que des filous
Il les bouscule et même il les outrage ;
Au milieu d'eux il passe en maugréant,
Car ses enfants à lui sont à la guerre,
C'est pour cela qu'il frappe en regardant
Les P. P. P. s'incliner jusqu'à terre.

Le châtiment pour eux est commencé,
Mais il faudra qu'il soit plus grand encore
Quand les combats auront enfin cessé,
Nous saurons bien faire qu'on élabore
Un règlement, un article de loi
Qui punira sévèrement, je gage,
La veulerie et le... je ne sais quoi !
Des P. P. P., ces pleutres sans courage.

23 Mai 1917.

L'humanité des Barbares!

Le Maire de Lille a adressé le 17 Juin 1917, au gouverneur, une protestation contre le transport près du front anglais de ses concitoyens enlevés la semaine précédente. Il y a parmi eux beaucoup d'hommes de 55 à 60 ans et beaucoup d'enfants de 14 à 17 ans. (On les oblige à des travaux de guerre et quelques uns d'entre eux ont déjà été tués ou blessés).

Au cours de la semaine on a vu circuler
Cinq mille évacués, s'en allant vers la gare,
Chargés d'un lourd fardeau qui semble exténuer
Ces forçats innocents, victimes du barbare !
Des hommes d'un grand âge, aux cheveux gris et blancs,
Des petits arrachés au foyer tutélaire,
Atteignant, tout au plus, quatorze à dix-sept ans;
Et c'est ainsi que dure et perdure la guerre.

Ils furent envoyés à Dourges, Don-Sainghin,
Hénin, Courrière, Ecourt, travailler aux tranchées,
Aux moyens de transport, à ce fatal destin
De construire pour eux de longues voies ferrées ;
Tout cela près du front, sous les graves dangers
Des obus meurtriers, des bombes et des balles
Que nos soldats à nous, contre les étrangers
Doivent pour les chasser, envoyer par rafales.

Le Maire a protesté contre ce procédé !
Sa lettre est énergique et montre sans ambage
Toute la perfidie et l'inhumanité
De l'ennemi cruel réduisant au servage
Des êtres épuisés, des malingres enfants,
Les contraignant hélas ! à remuer la terre,
Leur faisant accomplir, contre nos combattants,
Les pénibles travaux qu'exige cette guerre.

Nous nous exaspérons en voyant ces efforts
Pour lutter contre nous, même en faisant usage
Des pères et des fils de tous ceux qui sont morts
Pour défendre la France et, dans un esclavage
Insultant, odieux, par d'ignobles moyens,
Par la faim, la prison et jusqu'à la torture,
Obligéant, astreignant les faibles citoyens
Aux labeurs infâmants !

C'est une lâche injure
Dont nous nous vengerons ; nous aurons notre tour
Quand nos petits soldats de race plébéienne
Nous auront délivrés — il viendra bien ce jour ! —
Du joug seigneurial de la botte prussienne.

19 Juin 1917.

Les saints évacués !

Des chariots ont amené, ce matin, aux bureaux de l'Évêché, rue Négrier, les statues qui ornaient l'église de Wambrechies — (26.6.17).

Du brave Négrier, je passais dans la rue,
Lorsque je vis soudain, entrant à l'Évêché,
Un cortège de saints!... Avais-je la berlue ?
Je vous jure que non... Mon regard étonné
Contemplait Saint-Louis, Jeanne d'Arc la Pucelle,
Antoine de Padoue et le vieux curé d'Ars,
Saint Roch avec son chien et la Vierge éternelle,
Protégeant, de ses bras, Jésus, le divin gars.

Des hommes attristés, aux mines réfléchies,
Avec attention les menaient pas à pas,
Chez l'évêque de Lille et c'est de Wambrechies
Qu'ils arrivaient tout droit en fuyant le fracas
Des bombes, des obus, infernale mitraille,
Ravageant le pays, chassant les habitants,
Hélas! ni plus, ni moins qu'une vile racaille.

.
Ce spectacle égayait les Prussiens conquérants!

Leur rire méprisable avivait la colère
D'un lillois irrité qui, serrant les deux poings,
Aurait, s'il l'avait pu, d'un geste volontaire,
Assommé, sans pitié, ces bandits
. Néanmoins

En voyant cet outrage, inutile arrogance,
Ce roi, cette héroïne exilés du lieu saint,
De l'église où la foi ranime l'espérance
De ceux qui peuvent croire en attendant demain ;
Malgré ce bric-à-brac du quartier Saint-Sulpice,
Où tout art est absent, malgré ces coloris
Qui font papilloter et sont un vrai supplice
Pour mes yeux révoltés de ces tons ahuris ;
J'ai maudit l'Allemagne et sa maudite guerre,
J'ai commis le souhait de les voir tous tués,
Ces germains exécrés que la lutte exaspère
Et qui blaguent ainsi les saints évacués !

27 Juin 1917.

Ils nous haïront !

« Depuis trente mois je jouis de la dédaigneuse hospitalité des Lillois....

» La haine des habitants pour tout ce qui est allemand n'a pas diminué pendant ces deux années et demie..... Le Maudit ! Le sale boche ! est resté et reste l'ennemi mortel.....

» Nous savons qu'à peine nous aurons tourné le dos à la France, les Français entonneront en chœur, leurs contes de nourrice sur les Huns allemands.... Ils nous haïront !!! »

EXTRAITS DU « LILLER KRIEGSZEITUNG ».
N^o 109 du 22 Juin 1917.

C'est la fierté de ceux qu'on a mis à ta chaîne
De n'avoir désormais d'autre abri que la haine !
(VICTOR HUGO.)

La haine est sainte ! La haine soulage, la haine fait justice, la haine grandit.

(EMILE ZOLA.)

Donc l'impudent aveu d'un soldat allemand
Écrit dans un journal paraissant en la ville ;
L'oblige à reconnaître, avec étonnement,
Que le boche exécré ne pourrait vivre à Lille ;
Il en cherche la cause et ne la comprend pas,
C'est impossible à lui d'expliquer ce mystère,
Il a tort, à coup sûr, de donner ce tracas
A sa pauvre cervelle, où tout n'est que matière !

De phrases et de mots il voudrait, c'est certain,
Nous faire croire tous à sa haute kulture,
A sa grande bonté, qu'il affirme, en germain,
Être la vérité ! C'est mensonge, imposture !

Lui propre et charitable ? O Lillois tu sais bien
Ce qu'il a fait chez nous, tu sais comme il est sale,
Inhumain et méchant, ce voleur très chrétien
Se réclamant de Dieu dans sa morgue infernale !

Créant une légende au moyen d'un journal
Qu'il fait recopier partout en Allemagne,
Il dit de nous beaucoup, énormément de mal ;
Nous nous en moquons tous car, depuis Charlemagne,
Nous savons ce que vaut l'habitant d'outre-Rhin ;
Nous pouvons l'estimer à sa valeur exacte
Et, quels que soient pour nous les arrêts du destin,
Ce n'est pas avec lui que nous ferons un pacte.

Il est fourbe et menteur, impudent, vaniteux,
Quand le hasard a fait qu'il peut agir en maître ;
Il est humble, soumis, flatteur et cauteleux
Quand il se sent perdu !

Nous allons voir cet être
S'agenouiller bientôt et demander merci
De ce qu'il a commis, de ses affreux ravages,
Des crimes, des forfaits accomplis sans souci,
Nous lui dirons alors : « Répare les dommages ! ».

Hâte-toi car sinon il va pleuvoir des coups
Sur ta face hideuse et ta vile carcasse !
Le bandit deviendra comme un mouton très doux ;
Il devra supporter tous les frais de la casse
S'il croit, qu'ayant payé, nous l'aimerons peut-être,
Il peut se détromper..... les Français ne sauront
Avoir pitié de lui ni le laisser paraître,
Les Lillois torturés, **toujours, le haïront !**

1^{er} Juillet 1917.

La Brussélite !

BALLADE FANTAISISTE

Le 6 Juillet 1917, après une conférence de M. Boulin, inspecteur du travail, aux Amis de Lille, M. le docteur Surmont, président, a fait allusion, en le remerciant, au pessimisme de certains lillois qui croient à la difficulté, voire à l'impossibilité de reconstituer l'industrie textile après la guerre ; il a qualifié cette indisposition du joli nom de « Brussélite », conséquence directe d'une lecture trop crédule du « Bruzellois », et de ses articles déprimants.

A Monsieur le Docteur SURMONT.

Ce matin vous avez, docteur,
Prétendu, l'air un peu railleur,
Qu'une récente maladie,
Dont nul de nous n'avait envie,
Etreint, d'un marasme constant,
Des victimes de l'Allemand ;
C'est dans le cerveau qu'elle gîte,
On l'appelle « la Brussélite » !

Il paraît, suprême douleur,
Que cet inattendu malheur,
Dans notre Cité tant meurtrie
Fait, qu'en notre vieille industrie,
Certains n'ont plus foi, nonobstant,
Le passé si fier, si brillant ;
Cette fièvre est bien insolite,
On l'appelle « la Brussélite » !

Elle détraque plus d'un cœur
Et frappe d'émoi, de stupeur ;
C'est là... dangereuse folie !
Or voyant cela, moi, je nie
A quiconque est atteint pourtant
Le droit d'être ainsi décevant !
Cette nouvelle méningite,
On l'appelle « la Brussélite » !

ENVOI :

O papyrophage navrant
Ton mal est trop déconcertant,
Il faut t'en guérir au plus vite,
On l'appelle « la Brussélite » !

6 Juillet 1917.

Toujours les Cuivres !

Les objets d'éclairage, chauffe-bains et garnitures de tuyaux seront saisis.

On a commencé le lundi 13 août 1917 par le café "Belle-Vue"; on enlève aussi les cloches des églises et l'on a pris vendredi les tuyaux des orgues à La Madeleine-les-Lille.

*A Monsieur et Madame DEPREUX, de La Madeleine,
qui surent dérober leurs cuivres et leurs bronzes
aux multiples perquisitions.*

Respectueux hommage.

Pour la troisième fois la misérable bande
Des impudents cambrioleurs,
Viole nos maisons et fait, à l'allemande,
Office de cambrioleurs.

Après nous avoir pris les brocs, les casseroles,
Les vases et les bibelots,
Ils s'étaient emparé, ces voleurs et ces drôles,
Des poignées de nos pianos.

Il leur faut, maintenant, achevant leur ravage,
Les tuyaux et les chauffe-bains,
Les barres supportant autrefois l'étalage
Des boutiques, des magasins.

La guerre qui perdure a vidé les vitrines
Où nos yeux contemplaient, charmés,
Les objets délicats, les ors, les figurines,
Dans leurs clairs rayons enfermés.
Ils veulent l'armature et le bronze et le cuivre
Du lustre léger ou pesant;
De ce pillage en règle on dirait que s'enivre
L'équipe qui va procédant
A cet enlèvement arbitraire et sauvage:
Pour faire cet acte odieux
Elle brise, en riant, piétine et saccage
Son lourd butin d'un air joyeux.

Une autre a travaillé dans nos vieilles églises,
Les cloches aussi vont partir
Chez Krupp, fondeur d'Essen, d'où, cruelles surprises,
Bientôt elles vont revenir;
Elles ne seront plus que canons monstrueux,
Ces pacifiques messagères,
Qui lançaient dans les airs les accents radieux
Des mélodieuses prières.

Et ce n'est pas assez! leurs insolentes morgues
Ont jugé qu'il fallait encor
Ajouter aux larcins les tuyaux de nos orgues;
Cela manquait à leur décor.
Dans le temple béni où s'exhale leur peine,
Les croyants espérant toujours,
Ont vu le trou béant fait à La Madeleine,
Par ces vandales, ces pandours.

Or, je les regardais ce matin, sur la Place,
Sortir du superbe café,

Que Bonte avait construit avec sa belle audace
Et qu'il avait édifié
En bons matériaux résistants et solides,
Assemblés en tons précieux,
Où les cuivres brillaient en éclats si limpides
Qu'ils reflétaient tout l'or des cieux.

Des officiers passaient... ils faisaient une pause
Devant cette dévastation !
S'ils raisonnaient pourtant, ils diraient que leur cause,
S'ils avaient quelque réflexion,
Est perdue à jamais, que la grande Allemagne,
Réduite à ces petits moyens,
Va tomber, va sombrer et que cette campagne,
Va les faire moins que des riens.
Car si, depuis trois ans, les Français tiennent tête,
Et résistent à leur assaut,
Ils sauront bien encor, l'évidence est complète,
Lutter tout le temps qu'il le faut,
Pour les réduire tous, incroyable famine,
A n'avoir plus de munitions ;
Ils auront vainement voulu semer la ruine,
Au sein de nos populations,
L'heure viendra pour eux de déposer les armes
Et de quitter ces beaux pays
Qu'ils auront tant pillés et torturés d'alarmes,
Occupés... mais non pas conquis.

De leurs spoliations, de leurs vols, de leurs crimes,
Ils subiront les contre-coups,
Ils devront travailler pour toutes leurs victimes
Et se traîner à deux genoux

Devant ceux qu'à présent ils contiennent peut-être,
Sans les avoir vaincus jamais,
Et qui, dans quelque temps, sauront bien les soumettre
Faire réparer leurs méfaits.

Le germain si lourdaud dans sa sottise puissance,
Ne sait entendre la raison ;
Il se croit invincible, il invoque la science,
Au Seigneur fait une oraison,
Car il compte sur Dieu pour gagner la bataille,
Ses yeux obscurcis ne voient point
Que l'Univers entier se révolte et tressaille,
Se lève et lui montre le poing.

Ce que font les Prussiens est donc abominable,
Si leurs soldats ne savent pas
Où les mène la caste orgueilleuse, exécrable,
De leurs officiers scélérats,
Ceux-ci n'ignorent pas leur défaite certaine,
Elle vient à pas lents et sûrs,
La horde se défend mais sa fin est prochaine,
La faux va couper les blés murs.

13 Août 1917.

Une bombe au Rectorat !

Dans la nuit du 13 au 14 Août 1917, des aviateurs ont jeté des bombes sur Lille.

Deux sont tombées au Sud sur un patronage et fait deux victimes, trois dans la cour du Lycée Faidherbe, une sur le rectorat.

A Monsieur et Madame Georges LYON.

Depuis une semaine il nous vient chaque nuit
Les tumultueuses visites
De maints aviateurs, imitant le grand bruit
Que feraient des aérolithes.

Leurs bombes, en tombant, causent mille tracas,
Démolissent, font des victimes :
Cette guerre est fertile en sinistres fracas,
Et ses épouvantables dimes,
Sont hélas ! par surcroît, le lourd et vain tribut
Que nous impose la mégère !

Car nos hardis soldats, parfois manquant leur but,
Aggravent trop notre misère !

L'autre soir à Roubaix, trois blessés et dix morts...
L'aventure est bien malheureuse,
Nulle ville ne peut envier ces records,
De maladresse valeureuse ;

Nous avons, cette nuit, entendu l'ouragan,
Passer sur la cité meurtrie.

Deux Lillois sont tués, c'est pénible et rageant :
Certes nous l'aimons, ô Patrie,

Mais expirer ainsi, sans savoir, sans pouvoir
Diminuer notre adversaire,
Est plus qu'un crève-cœur et contre le vouloir
De notre ville toute entière.

Oui nous te donnerions, sans tergiversation,
Pour aider à la délivrance,
Notre corps et notre âme et, sans hésitation,
Lutterions pour sauver la France ;
Mais trépasser dans l'ombre et sans utilité
C'est prolonger le maléfice,
C'est ajouter encore à notre adversité
Un illusoire sacrifice.

Sur le petit hôtel qu'on nommait d'Avelin
Au temps du comte de Brigode,
Une bombe est tombée.... or, voyez le destin,
Ce logis était si commode,
Qu'on l'avait affecté, non sans quelque appareil,
Au Maître de notre jeunesse ;
Il était devenu l'hôtel du Rectorat
L'habitable de la Sagesse !

En l'an mil huit cent quinze et pendant une nuit,
Craignant une aigle impériale
Vint s'y réfugier le roi Louis dix-huit,
Fuyant l'ingrate capitale.

Plus tard il fut loué par le Cercle du Nord
Il connut des heures prospères,
Commerçants et bourgeois, favorisés du sort,
S'y reposaient de leurs affaires.

Maintenant c'est fini ! Par un hasard cruel,
Il vient d'achever sa carrière,
Les murs sont disloqués, du sol on voit le ciel,
Le choc a disjoint chaque pierre.

C'est l'abomination de la désolation
Clamerait la sainte Écriture,
C'est un massacre impie, une profanation,
Qui fait protester, je le jure.

Tous les doux souvenirs, les tableaux précieux
Les miniatures si mièvres,
Les rideaux, les tapis, meubles récents ou vieux,
Les vases de Chine ou de Sèvres,
Tout est pulvérisé, déchiré, ravagé,
Et de ce qui charmait la vue.
Il ne reste plus rien qu'un amas saccagé
De débris qu'on jette à la rue.

Vous ne méritez pas, Monsieur, que ce malheur
Frappe ainsi l'esprit charitable
Qui, dans ces temps affreux, avait, avec grand cœur
Ouvert de façon si louable,
Les salons de l'hôtel aux œuvres de secours
Où votre généreuse épouse,
Affirmait son amour des pauvres sans recours
Contre la fortune jalouse.

Pourtant dans l'amertume et dans le dur tourment
Qui vous frappe et vous bouleverse,
Il est un réconfort et c'est assurément
De voir qu'en chaque phrase perce,

Un mot de sympathie, une pensée, un rien,
Qui vous fait comme une caresse,
Qui vous panse le cœur et vous fait tant de bien,
Au milieu de cette détresse.

Je peux vous l'assurer, chacun le dit ce mot,
C'est la meilleure récompense
Du devoir accompli.... Souhaitons que bientôt
Au gai pays de sapience,
Vous puissiez retrouver vos livres, vos travaux,
Avec le calme nécessaire .
A l'étude des faits, à des écrits nouveaux,
A votre fécond ministère.

Puis vous vivrez heureux, loin du bruit des canons,
De l'insupportable mitraille ;
Vous pourrez reposer au doux son des chansons
De la jeunesse qui travaille.
Ah ! qu'il vienne ce jour que nous attendons tous
Et qu'il libère notre France,
Du martyre indicible et qui nous rendrait fous,
Si nous n'avions cette espérance !

14 Août 1917.

Les Esclaves !

On prétend que les autorités allemandes recrutent de force des habitants de la France occupée et les emploient à des travaux militaires. Ces assertions sont de grossiers mensonges.

Le recrutement de la population au travail a lieu en raison d'inscriptions volontaires ! Les principes d'après lesquels les autorités allemandes procèdent ont été communiqués au Saint-Père. Un emploi des habitants dans la ligne de feu n'a pas eu lieu et l'on n'exige d'eux aucune espèce de service les obligeant à des entreprises de guerre contre leur Patrie.

(GAZETTE DE COLOGNE N° 801 - 23 AOUT 1917)

Que ton oui soit oui et que ton non soit non ! (Evangile)

A Monsieur PORCHEZ, de La Madeleine

Respectueux hommage.

O menteurs impudents ! ô tortureurs cyniques

Au vicaire de Jésus-Christ

Vous osez donc nier ces choses si publiques,

Vous prétendez dans un écrit,

Que ceux que vous prenez, que nos enfants, nos pères,

Condamnés aux travaux forcés,

Seraient venus à vous, libres et volontaires,

Sans avoir été menacés !

C'est pire qu'un mensonge et qu'une calomnie,

Que dire et soutenir cela,

Lorsque chacun ici vous exécère et vous crie :

Soyez maudits fils d'Attila !

Comme au temps des Romains vous n'usez que d'astreinte,
Sous peine de mort, de prison,
Vous vous moquez du Droit... la légitime plainte
Pour vous n'est que vaine oraison.
Car nous voyons passer, nombreux, chaque semaine,
Ceux que vous obligez ainsi
A périr de douleur, d'amertume et de haine,
Tous ceux qui n'ont plus qu'un souci :
Vous voir punis bientôt de l'odieux esclavage
Qu'ils subissent en attendant
De pouvoir se venger de l'insolent outrage
D'un militarisme arrogant.

Vous avez, à leurs bras, mis une rouge loque
Un large brassard infâmant,
Et sur leurs couvre-chefs, étiquette baroque,
Un petit disque de fer blanc.
Les vieux aux cheveux gris, ouvriers respectables,
Les petits, tout petits garçons,
Vous les avez tous pris, les estimant capables
D'aller décharger vos wagons,
De faire des abris pour votre soldatesque,
De transporter vos lourds obus,
De creuser notre sol où la race tudesque
Se livre aux multiples abus
Que depuis tant de mois Hindenburg lui commande
Et qui ne serviront, hélas !
Qu'à retarder encor la défaite allemande,
Qu'à faire durer les combats.

Mais ceux que vous avez contraints à ce servage,
S'ils serrent les poings maintenant,

S'ils font, en maugréant, cet infernal ouvrage,
Se dresseront un jour, pourtant :

Ils diront au Saint-Père, aux alliés, aux neutres,
Voilà comme ils nous ont traités

Ces bourreaux d'outre-Rhin, ces bandits et ces pleutres,
Toutes leurs contre-vérités

Seront mises au jour et, par toute la terre.

Ils dénonceront leurs rigueurs,

Sur leurs agissements ils feront la lumière,

Ils flagelleront les menteurs !

27 Août 1917.

Vieille ferraille !

Depuis quelques jours les allemands, avec des ouvriers civils qu'ils ont réquisitionnés, enlèvent des maisons détruites par le bombardement tous les fers de construction.

Au maître ferronnier Louis TELLIER.

Le lugubre tableau de la ville martyre
Victime du bombardement,
Devenait familier aux passants ; on peut dire
Que malgré le déchirement
Que causait le spectacle incessant et pénible
Des décombres, des pans de murs,
De ces tas de débris, de la ruine indicible
Qui nous frappa de coups si durs,
Chacun s'habitua à voir cette navrance,
On n'y prêtait plus d'attention,
Le coup d'œil n'avait plus qu'une vague importance,
Il perdait toute suggestion.

Mais voici qu'à présent tout ce chaos s'anime
Des soldats et des ouvriers,
Font le tri des vieux fers que la rouille envenime,
Et rougit de tons singuliers.
Sur de longs camions ils chargent, ils entassent,
Les poutrelles, les croisillons,
Les portes, les tuyaux qui gisent et s'encrassent
Et semblent d'informes moignons.

Tout cela va servir à prolonger la guerre,
Car ces débris sont destinés
A bien consolider les abris que, sous terre,
Les allemands ont installés.

Il nous le faut subir, souffrir cette douleur
De voir tous ces matériaux,
Ces ouvrages de l'art, enseignes de splendeur
Que le maître avait faits si beaux,
Où les coups redoublés de son marteau docile
Avait, en superbes dessins,
Su dompter le métal ; où son esprit agile
Concevait d'habiles desseins,
Les faisait palpiter dans la matière inerte,
Y créait vie et mouvement,
Faisait jaillir la fleur éclore et découverte
Et naturelle assurément.

C'est un gros crève-cœur qu'on ajoute à tant d'autres,
De songer qu'avec ces débris,
Nos ennemis s'en vont, ces impudents apôtres
Tuer nos frères et nos fils
Et qu'ils vont employer cette vieille ferraille
Pour exterminer nos enfants ;
Que, cachés dans leurs trous, parmi cette mitraille
Ils seront encor plus puissants.

Mais qu'importe, après tout, nous n'y pouvons rien faire,
Puisqu'il faut subir cette loi,
Maîtrisons notre verbe et faisons le se taire
Au Pays gardons notre foi.

Car nous t'aimons, ô France ! et malgré l'arrogance
Et la morgue de l'occupant,
Tu sauras bien, un jour, punir son insolence,
Nous délivrer de ce tyran.

25 Septembre 1917.

Les matelas

Toute laine servant à bourrer les matelas, traversins et coussins est saisie et doit être fournie à l'autorité allemande, sous peine d'un emprisonnement pouvant aller jusqu'à deux ans de prison et d'une amende de 200 à 10.000 marks.

8 Octobre 1917.

LE GOUVERNEUR.

Sur les murs, ce matin, une nouvelle affiche
A cinglé les Lillois d'un coup inattendu
Si plus d'un fait le brave et prétend qu'il s'en fiche,
Au tréfonds de son être il souffre, il est rendu !

Il leur faut maintenant livrer toute la laine
Qui gonflait, sur les lits, les moelleux matelas
Où la nuit, écartant les soucis et la peine,
Nous pouvions de la guerre oublier les tracas.

Et c'est lorsque l'hiver est presque à notre porte,
Qu'ils font cet acte odieux et forcent l'habitant
A donner aux soldats, à l'affreuse cohorte,
Le coucher de la femme et du petit enfant !

Pour ainsi procéder il faut être féroce,
C'est agir en bandit inexorable et fort ;
Si c'est là votre guerre, eh ! bien, elle est atroce,
Et nous vous maudissons !

C'est vouloir notre mort.

Que nous priver hélas ! quand viennent les temps rudes,
Du repos calme et doux, à nos corps bienfaisant ;
C'est jeter parmi nous terreurs, inquiétudes
Mais nous ne mourrons pas !

Encore, en souriant.

Nous nous laisserons faire et bientôt notre haine
Sur vous retombera, Prussiens aborrrhés ;
Pillez donc à votre aise, emportez notre laine,
Le Destin quelque jour vous dira : Réparez !

9 Octobre 1917.

Les laissez-passer !

A partir du 25 Octobre 1917, la circulation des habitants, libre jusqu'ici dans le rayon des trois villes, Lille, Roubaix, Tourcoing, sera limitée et l'on ne pourra plus circuler sans laissez-passer.

Les commandants des 4^e et 6^e armées.

Déjà, depuis longtemps, planait cette menace,
Mais les bien informés ! nous disaient, souriants,
Jamais les allemands n'oseront cette audace
Ils n'isoleront pas cinq cent mille habitants.

Pourtant c'est chose faite et personne ne passe
Sans le long papier vert, le *dignus intrare*,
Qu'au prix d'un demi-mark, en faisant la grimace,
En payant l'on obtient d'un commandant zélé.

Quelle est donc la raison motivant la mesure ?
Nul ne peut préciser ce point déconcertant ;
Si c'est l'espionnage il faut, je vous l'assure,
Pour l'empêcher vraiment un moyen plus probant.

Non ce n'est point cela, c'est pour briser la fraude,
Qui se pratique ici de toutes les façons ;
Si les chats échaudés toujours craignent l'eau chaude,
Les soldats trafiqueurs, par leurs malversations

Ont fait, en abusant, déborder cette coupe
Où les ravitailleurs puisaient à qui mieux mieux ;
Car ils dérobaient tout aux dépens de la troupe,
Pour le vendre aux civils attendant anxieux.

Cette manne étrangère, excessivement chère
Que les riches pouvaient acheter sans répit,
Mettant la poule au pot et faisant grasse chère
Lorsque le pauvre bougre a sans cesse appétit !

A ce honteux commerce enfin on met entrave,
On lui crie : halte-là ! c'en est trop, c'est assez !
Et voilà la raison compréhensible et grave
Qui force à demander le vert laissez-passer.

Le malheur, voyez-vous, c'est que dans chaque ville,
On avait des parents, des frères, des amis,
On ne peut plus les voir, il faut rester tranquille,
Et ne plus voyager sans avoir un permis.

C'est aggraver toujours notre grande misère,
C'est abuser encor du faible citoyen,
Qui, paisible pourtant, est prisonnier de guerre,
Au gîte on le retient ni plus ni moins qu'un chien !

28 Octobre 1917.

Au cimetière de Lille !

Dimanche matin a eu lieu au cimetière du Sud la remise à la Ville du monument élevé par l'autorité allemande en l'honneur des soldats morts.

(Bulletin de Lille n° 310 - 1^{er} Novembre 1917)

Pour honorer leurs morts les Boches ont voulu
Bâtir un monument dans notre cimetière ;
En voici le sujet par le sculpteur conçu
Et taillé dans un bloc de précieuse pierre :

Sur un cheval fougueux s'élançant dans la nue,
La jeune Walkyrie enlève un trépassé
Et sur son front lauré la déesse inconnue
Dépose un long baiser fraternel et glacé ;
D'un geste symbolique elle montre la gloire
Qui rayonne là-haut dans le grand Walhalla,
Où ceux qui sont tombés sont appelés pour boire
L'hydromel enchanteur que promet l'au-delà
Aux héros succombant pour la mère-Patrie !

L'idée était parfaite et l'artiste aurait pu
Tirer meilleur effet de cette allégorie ;
Jeter un léger voile aussi sur l'homme nu,
Mais l'ensemble a grand air et fait que l'on médite
Sur l'inutilité des luttes, des combats.
N'aurait-il que cela ce serait un mérite,
Ce monument est bien, ne le contestons pas !

Bien mieux assurément qu'en la ville voisine,
Où le Christ est piteux et fléchit sous le faix
D'un poids lourd invisible et que nul n'imagine,
Dans le Campo-Santo que possède Roubaix.

*
* *

Pour remettre aux Lillois le triste mausolée,
Des discours éloquents y furent prononcés,
Et tous les orateurs en superbe envolée
Ont célébré les morts et leurs actes passés.
Après le général a parlé notre Maire,
Il a dit aux soldats de reposer en paix,
Nul ne viendra troubler leur sommeil et la terre
Est douce aux Allemands, aux Anglais, aux Français !
Mais il s'est bien gardé d'engager sa parole
De conserver toujours ici ce monument ;
C'est aux gouvernements qu'appartiendra ce rôle,
Quand la guerre aura vu l'ultime dénouement
C'est ce qu'il fallait dire et devant ce langage
Chacun dut s'incliner, admettre la raison
Réservant l'avenir ; c'était agir en sage
Et cela valait mieux que la péroraison
Du commandant Hoffmann se comportant en maître,
Et de l'adjoint Thérin qui lui serra la main ; ⁽¹⁾
Si leurs mots étaient vains, fallait-il donc promettre
Sans savoir aujourd'hui ce que sera demain ?

2 Novembre 1917.

(1) Voir « Au cimetière de Roubaix » page 74

Ce ne sont pas des barbares !

L'autorité allemande demande des ouvriers volontaires à partir de 14 ans. Salaire 4 fr. à 9 francs par jour. En outre il sera alloué une prime immédiate de 25 francs et pendant les mois de Novembre, Décembre et Janvier, il sera lié gratuitement à la femme et aux enfants de 30 à 60 kilos de charbon.

(Bulletin de Lille, 22 Novembre 1917, n° 316)

*A Monsieur le docteur CALMETTE,
Directeur de l'Institut Pasteur*

L'hiver étant tueur de pauvres gens,
Les allemands dans leur haute culture,
Leur disent donc : vous manquez de bon sens
Et nous allons, par ces temps de froidure,
Gratuitement vous donner du charbon !
Si vos enfants, vos parents, votre femme,
Claquent des dents, voici le joyeux don
Que nous faisons, quoique l'on nous diffame,
Nous sommes bons, nous voulons votre bien,
Nous désirons épargner les catharres
A l'ouvrier, au foyer plébéien ;
Qui donc a dit que nous sommes barbares ?
Les scélérats ! ils se prétendent bons,
Mais ils ont beau se poser en apôtres,
Ils ne seront que fourbes et fripons,
Qu'ils content donc leurs mensonges aux autres !
Quand ils octroient, à titre gracieux,
Quelque cadeau, cherchez leur bénéfice ?
Vous trouverez comme ils sont odieux,
Car leur offrande est toujours maléfice.

C'est du travail qu'il faut à ces bandits,
Mais ce n'est pas le labeur qui féconde,
Ce qu'il leur faut, c'est ce qu'on vit jadis,
Quand les Romains étaient maîtres du monde
Et qu'ils faisaient esclaves les vaincus.

Ils font de même, exploitent la misère,
Le froid glaçant les enfants demi-nus,
L'horrible faim, les sanglots de la mère !
Venez à nous, disent-ils, aux Lillois,
Pour de l'argent trahissez la Patrie,
Ou bien crevez..... nous vous laissons le choix,
Agir ainsi n'est-ce pas barbarie ?

Ils n'ont trouvé que très-peu d'ouvriers,
Malgré l'attrait de leur offre impudente,
Et leur exploit, digne des négriers,
N'eut qu'un succès de valeur apparente.
Les travailleurs qui méritent ce nom
Avec mépris ont repoussé ces arrhes,
Aux allemands ils ont répondu : Non !
Nous refusons de vous aider, barbares !

25 Novembre 1917.

N.-B. — A la même époque la feuille allemande « Le Bruxellois » publiait l'annonce suivante :

Le Bureau Industriel allemand à Bruxelles, rue Marie-Thérèse, 64 et boulevard Jamar, 39, embauche toujours tout ouvrier de métier ou sans métier. Les ouvriers qui contractent un engagement bénéficient de :

UNE PRIME PERSONNELLE DE 50 FRANCS

que l'ouvrier reçoit lors de la signature du contrat avant son départ.

Sa famille touchera encore un premier secours de famille, payable une seule fois, en espèces, un ou deux jours après le départ de l'ouvrier, pour subvenir aux besoins de sa famille jusqu'à ce que celui-ci sera en état d'envoyer de l'argent de son gain. Le montant de ce secours dépend de la durée du contrat de travail et s'élève à : Pour un engagement de 4 mois : 6 mois 8 mois

1. Pour l'homme étant parti	Fr.	20	40	50
2. Pour sa femme		10	20	30
3. Pour chaque enfant		5	10	10

Un secours de famille à différentes reprises, payable mensuellement, servant à affronter la pénurie actuelle. On donnera chaque mois pendant le séjour de l'ouvrier à l'étranger, à ses membres de famille restant en Belgique :

1. Pour la femme : fr. 10 par mois (en espèces ou en vivres).
2. Pour chaque enfant en dessous de 14 ans : fr. 5 par mois.
3. Pour les mois d'été, du charbon d'une valeur de fr. 7.50 par mois.
4. Pour les mois d'hiver, du charbon ou la somme de fr. 17.50 par mois.

Encore punis

La danse des millions !

La ville de Lille ayant refusé de payer la contribution de guerre dont elle vient d'être imposée (22 millions) tous les habitants doivent rester chez eux de 4 heures de l'après-midi à 8 heures du matin (heure allemande).
6 Décembre 1917. LE GOUVERNEUR.

*A Monsieur Paul DELPORTE,
Directeur des Services financiers.*

Après un court repos recommence la danse
Entraînant notre ville en de fous tourbillons ;
Jamais, au temps jadis, les comptes de la Hanse
N'ont, aux envahisseurs, payé tant de millions !
Aussi notre Mateur a fait une réplique
Au gouverneur féroce il a dit, dignement,
Qu'il en exigeait trop, que cet impôt inique
Etait un lourd tribut, qu'il abusait vraiment !

Il valait mieux payer puisque c'est inutile
De protester encore et le Maire eut grand tort,
Ont dit certains Lillois ; c'eut été plus facile
Et puisqu'il faut verser, autant faire le mort
Que nous faire brimer par cette sale race !

D'autres — en plus grand nombre — ont approuvé, ma foi,
Le geste de refus qui n'était point grimace,
Car il prouvait à tous qu'en subissant la loi
D'un sinistre occupant, nous estimions énorme
Et plus qu'exagéré son vouloir de pandour.
Je suis de cet avis, je dis que pour la forme
Il fallait résister et crier, au grand jour :
Vous êtes des bandits, l'Allemagne en regorge,
Mais nous ne cesserons de le clamer bien haut ;
Nous payons donc, bourreaux, le couteau sur la gorge,
Frappez à notre caisse, allez, donnez l'assaut ;
Vous êtes les plus forts, maintenant ! à votre aise
Prenez l'or et l'argent, pillez à qui mieux mieux,
Vous aurez nos trésors mais notre âme française
Toujours vous maudira, Prussiens odieux !

8 Décembre 1917.

Les perceurs de murailles

BALLADE

*A mon collègue et ami M. MARTIN,
Membre du Comité de ravitaillement de La Madeleine
victime de perquisitions réitérées*

On foule sous ses pieds le scrupule aux abois,
En somme, on dévalise un peuple au coin d'un bois,
On détrousse, on dépouille, ou grinche, on raffe, on pille.
Peut-être est-il plus beau d'avoir pris la Bastille !

VICTOR HUGO.

Tous les jours on voit, par la ville,
Des équipes de soldats gris,
Qui s'en vont, l'allure servile,
Bouleverser chaque logis.
Ils sont rudes et malappris,
Portent des outils, des cisailles,
Et font mille charivaris ;
Ce sont les perceurs de murailles.

Violant chaque domicile,
Palais moderne ou vieux taudis,
Chacun veut se montrer habile,
Prend le marteau, le tourne-vis,
Le pic ébrêcheur et précis,
Dans l'espoir de quelques trouvailles
Jaillissant soudain du gâchis ;
Ce sont les perceurs de murailles.

Ils sondent tout d'un air fébrile,
Les plafonds en mince torchis,
Les murs et les meubles de style,
Les parterres et les taillis ;
Et du faite jusqu'au parvis
Dans la cave, dans les futailles,
Dans les placards, sous les tapis ;
Ce sont les perceurs de murailles.

ENVOI

Guillaume, empereur de bandits,
Donne croix de fer et médailles,
A tes cambrioleurs maudits ;
Ce sont les perceurs de murailles !

22 Décembre 1917.

Coquilles de Noël

l' n'y a peut-être point dins Lille,
Même logé au guernier,
Un infant qui n' trouv' point s' coquille
In d'zous de s'n oriller !

A. DESROUSSEAU X

Si cinquante-trois ans m'ont déjà couronné,
Et me font traîner la cheville,
Pour la première fois depuis que je suis né,
Je n'ai point mangé de coquille,
Et, quoi qu'ait prétendu notre bon Desrousseaux,
Nos enfants n'eurent pas la joie
De trouver, ce matin, dans leurs lits, leurs berceaux,
Ce que Jésus chez nous octroie
Aux grands comme aux petits, aux sages, aux méchants,
Pour commémorer sa naissance,
La coquille dorée aux parfums alléchants
Dont on avait l'accoutumance.

Il en est cependant chez certain patissier,
Mais le prix est inabordable,
Dix-huit francs le kilo ! ni le pauvre ouvrier,
Ni l'employé, ni le notable,
N'ont pu les acheter, chacun dut s'en priver
Et laisser ces folles dépenses
Aux seuls ravitailleurs qui vont s'en régaler
En dédaignant nos indigences.

C'est donc à l'allemand que nous devons cela !
En formulant notre reproche
Nous pouvons répéter : « C'est au fils d'Attila
A l'ennemi perfide, au boche,
Qui, dans son impuissance à contraindre à la Paix,
Dans notre beau pays s'obstine,
A nous brimer encore, à vivre désormais
Comme s'il y prenait racine ! »

C'est à lui que revient, malgré qu'il dise non,
Toute l'implacable rigueur
D'un régime de faim, de froid et d'abandon,
Qui provoque notre langueur ;
Il coule tout en mer, les conserves, le blé,
Il torpilla plus d'un navire
Que la grande Amérique au pays occupé
Envoyait pour que l'on n'expire.

Par lui tout disparaît, le sucre, le charbon,
Le pain, la viande, la lumière,
Et devant ce désastre on devient furibond,
Le cerveau bout et s'exaspère
Et l'on maudit le ciel, la terre et les puissants,
On profère maint anathème
Contre les vils auteurs de ces maux incessants,
De ce perpétuel carême !

25 Décembre 1917.

Encore des otages !

Représailles nécessaires

Strasbourg 6 Janvier : Le « généralquartiermeister » fait savoir que les Français retiennent en France, contrairement au droit des gens, un certain nombre d'Alsaciens-Lorrains emmenés en captivité et qu'en conséquence les autorités allemandes se voient obligées de recourir aux représailles suivantes :

A partir du 6 Janvier : 600 notables français seront emmenés en Russie et, dans quelques jours, 400 Françaises appartenant à la classe considérée seront dirigées vers le camp de Holzminden.

(Gazette des Ardennes, 10 Janvier 1918)

A mon cousin : Cyrille PROUVOST, de Croix ;

A mes amis : Louis DELEPOULLE et Alcibiade LEROY, de La Madeleine ;

A mon ancien professeur : Ildefonse GAUTIER, de Roubaix ; emmenés en captivité le 6 Janvier.

Aux dames françaises déportées le 12 Janvier.

Ainsi les allemands dans leur outrecuidance,

Nous ont proposé ce marché,

De chasser de chez nous, de renvoyer de France,

De livrer au bourreau fâché,

Les Alsaciens-Lorrains qui, loin de la bataille,

Attendent en notre pays

Que le leur redevienne, ô rêve qui tressaille,

Ce qu'il était au temps jadis !

Devant notre refus, devant notre attitude
Et notre ferme volonté,
Ils s'arrogent le droit de mettre en servitude,
O l'infernale lâcheté !
Des citoyens en vue et des femmes notables,
Ils s'en vont les emprisonner ;
Ils agissent encor en bandits exécrables !
Ils en sont fiers et font sonner
Le mot grandiloquent et faux de représailles !
Je jure qu'ils en ont menti,
Comme ils mentent toujours ces êtres sans entrailles,
Mais leur crime sera puni !

Ah ! la belle prouesse ! ils emmènent des femmes
Ils arrachent a leurs enfants
Des mères de famille et ces soldats infâmes,
Se croyant de preux conquérants,
Se targuant en tous lieux d'une haute culture,
Prouvent qu'ils n'ont en leurs cerveaux,
Que des instincts de brute immonde qui torture ;
Et qu'ils salissent leurs drapeaux
En éloignant ainsi vers la froide Russie
Six cents otages malheureux,
Puis au camp d'Holzmiden, ô féroce ineptie
De leurs sentiments ténébreux,
Quatre cents femmes, las ! Et voilà bien leur guerre,
C'est ainsi que ces combattants,
Torturent les Français, aggravent leur misère,
A tous propos, à tous instants !

Mais devant leur méchante et sinistre jactance,
En saluant ceux qui s'en vont,

Nous avons tous poussé ce cri : « Vive la France ! »
A bientôt, nous nous reverrons !
Et nous nous vengerons des Prussiens implacables
Nous leur rendrons les mille coups,
Qu'ils nous ont prodigués ces guerriers méprisables ;
Nous les verrons à nos genoux
Se traîner, implorant notre pitié sereine,
Et ce jour là nous leur dirons :
Nous n'avons pour vous tous que mépris et que haine !
A notre tour nous frapperons,
Non pas en maltraitant vos femmes et vos mères,
Ni vos filles, cela jamais !
Mais nous vous botterons dans vos vilains derrières,
Ainsi feront tous les Français !

12 Janvier 1918.

L'indésirable Préfet !

A Monsieur le Préfet ANJUBAULT.

Par ordre du gouverneur le Préfet du Nord et sa famille seront déportés dans un village belge.

La mesure a été exécutée le 14 janvier 1918.

Pour avoir protesté contre la barbarie
D'un inacceptable décret
Les allemands chassent du sol de la Patrie,
Le très énergique Préfet
Qui refusa, dit-on, d'obtempérer à l'ordre
De livrer à leurs argousins,
Les enfants assistés... et donna le contre-ordre
De garder tous les orphelins,
De ne pas les contraindre à l'odieux esclavage
De travailler pour l'ennemi,
Ces pupilles, dit-il sont sous mon patronage !
C'est pour cela qu'ils l'ont banni.

Nul ne doit résister, tout doit obéissance
Au despotique gouverneur,
Et lutter avec lui n'est que vaine impuissance,
Pourquoi faire le raisonneur ?

J'ordonne ! je le veux ! inclinez-vous de suite,
Qu'on soit militaire ou civil,
Ou bien j'entreprendrai quelque rude poursuite,
J'irai même jusqu'à l'exil ;
L'amende et la prison, c'est bon pour le vulgaire,
Mais si l'on résiste plus haut,
Je frapperai plus fort, après tout c'est la guerre !
Que veut le sieur Anjubault ?
Et devant la réponse immédiate et fière
Que lui rédigea le Préfet,
Il agita très fort sa pesante rapière
Et commit ce nouveau forfait,
D'éloigner de son poste un digne fonctionnaire
Qui s'acquittait de sa mission,
En dénonçant l'abus, le féroce arbitraire
De cette infernale oppression.
Aussi pour expier cette audace, ce crime,
Il lui faut, avec tous les siens,
S'en aller en Belgique et subir le régime
Des inexorables prussiens,
Qui se vengent ainsi, la manœuvre est infâme,
Sur les petits, sur les enfants,
Et même sur l'épouse, hélas ! sur une femme,
Des mots courageux et vaillants,
Dont il les a cinglés de superbe manière,
En leur disant, en vérité,
Qu'ils outragent le Droit et, démençe guerrière,
Qu'ils violent la Liberté !

20 Janvier 1918

La Fête du Kaiser !

Guillaume II est bon, généreux, simple, éminemment juste, sensible aux infortunes privées, plus sensible encore aux misères collectives. Sous la sévérité de la physionomie, sous l'extérieur parfois grave ou préoccupé qui convient au chef de la plus grande armée du monde, se cache une grande bonté.

Au milieu de cette guerre et de son épouvantable cortège de deuils, l'Empereur éprouve une souffrance morale qui lui tenaille le cœur.

Il est pénétré de cette idée qu'il n'existe ici-bas qu'un bonheur : le Devoir, qu'une consolation : le Travail. Empereur de la Paix, il considère ce vocable comme son plus beau titre de gloire ; une lâche et perfide coalition l'a forcé à l'abdiquer et à tirer l'épée !

(Gazette des Ardennes, 27 Janvier 1918).

Voici quatre ans déjà qu'ils fêtent le Kaiser

Et qu'ils célèbrent leur Guillaume,

Leur empereur vêtu de gris, casqué de fer,

En entonnant cantique ou psaume.

O certes ce n'est plus le terrible hurra

Qu'ils rugissaient devant Faidherbe, (1)

Ni le farouche " *Gloria victoria* ",

Refrain triomphal et superbe,

Qu'ils braillent à présent. Leurs exagérations,

Leur morgue ainsi que leur jactance,

N-i-ni, c'est fini !... plus d'illuminations !

Nous connaissons leur impuissance

(1) Voir la fête de Guillaume II, page 20.

A vaincre les Français, à nous accabler tous
Sous leurs obus et leurs mitrailles.

Paris est loin, bien loin! Nul d'eux au rendez-vous!

N'a pu, malgré tant de batailles,

Etre exact et pourtant l'ordre était d'obéir,

De prendre notre capitale!

Ils l'ont bien essayé mais pour y réussir,

Pour satisfaire le vandale,

Ils avaient négligé notre foi, notre ardeur,

Notre unanime résistance.

Joffre alors leur a dit, non sans quelque grandeur,

Teutons, tenez-vous à distance,

Nous nous souvenons trop de l'an soixante-dix!

Et de la Marne jusqu'à l'Oise!

Il a fait déguerpir, *pedibus cum jambis*,

Troupe prussienne et bavaroise.

Leur coup étant raté, ces descendants des Huns

Disent, excusant leur déboire,

Qu'ils furent attaqués! leurs propos opportuns

Veulent dénaturer l'histoire,

Et n'ayant pu finir leur forfait odieux,

Ils clament à travers le monde,

Qu'on leur a cherché noise! ils jurent leurs grands dieux

Qu'ils sont innocents! Leur faconde

A leurré tant de gens qu'ils croient, en vérité,

Les tromper encore et quand même,

Mais cette fois c'est trop et l'incrédulité

Renversera tout leur système.

Guillaume deux est bon, sensible et généreux,

Eminemment simple mais juste;

Allégeant l'infortune il plaint les malheureux

De l'Allemagne il est l'Auguste!

*Sous sa sévérité, cachant un noble cœur,
Il sent la souffrance morale
Et son œil attendri verse parfois un pleur
Sur la misère générale !*

C'est ainsi qu'on écrit la légende ici-bas !
Et qu'on voudrait vous faire accroire
Qu'au royaume de Prusse il n'est point de judas,
Et qu'on n'y songe, c'est notoire,
*Qu'au Travail fécondant, à l'éternelle Paix
Au Progrès comme à la Justice,
A la Science, au Devoir* et qu'on n'y vit jamais
De la guerre le moindre indice !

En lisant ce matin cet article impudent,
D'un mensonger folliculaire,
Qui va prostituant sa plume et son talent
Et se vend, tel un mercenaire,
J'ai songé que l'on voit, aux foyers des Lillois,
Toute une vile soldatesque
Piller et dévaster, accomplir les exploits
Que la mentalité tudesque
Estime glorieux ! J'ai revu les voleurs
Envahissant nos domiciles,
S'emparer de nos biens, briser, démolisseurs,
Les machines, les ustensiles,
Les métiers à filer, les cuves, les outils,
Semer la douleur et la ruine ;
Brimer, martyriser nos femmes et nos fils
Et les réduire à la famine ;
Je me suis rappelé les évacuations,
Les civils contraints au servage,

Les crimes, les méfaits et les profanations,
J'ai ressenti comme une rage
Assaillir tout mon être et j'ai crié : menteur !
Ton Guillaume est une canaille,
Un sinistre bandit, un monstre, un imposteur,
Un empereur de valetaille !

Et quoi qu'on puisse écrire encore à son sujet,
Blâmes, éloges, dithyrambes,
Sa face de forban ne vaut pas le soufflet
Que lui destinent ces iambes !

28 Janvier 1917.

Les voleurs de câbles !

Depuis quelques jours les soldats allemands enlèvent tous les câbles souterrains du réseau téléphonique.

Après avoir pillé les cuivres des maisons,
Dégarni les clochers, sondé chaque muraille,
Vidé les matelas et donné pour raisons
Qu'ils ont besoin de tout, de la vieille mitraille
Comme des objets neufs ! voici que les Prussiens
Défoncent les pavés, bouleversent les rues,
Y creusent des fossés et ces prétoriens
Transforment boulevards et larges avenues
En ravins dangereux.

Que recherchent-ils là ?

Qu'espèrent-ils trouver sous le sable et la terre ?
De l'or ! il n'en est point comme dans l'Alaska,
Pourquoi font-ils cela, quel est donc ce mystère ?

Mais voici qu'une équipe a sauté dans les trous
Et soulevant soudain les câbles métalliques,
Les coupe, les retire et, sans dessus dessous,
Les traîne avec fracas sur les routes publiques.

Ils avaient, au début, pris tous les appareils,
Récepteurs, transmetteurs, jusques aux sonneries,
Ce n'était pas assez ! leurs suprêmes conseils
Disent : cherchez aussi sous les grandes voiries,

Il est du plomb, du cuivre, allez tous le quérir !
Or pour le remplacer, quand finira la guerre,
Il nous faudra des mois, des ans pour acquérir
L'indispensable outil d'un commerce prospère.

Devant ce nouveau vol nous sommes impuissants,
Nous devons circuler et passer sans rien dire ;
La ruine s'accroît et ses flots menaçants
Dévastent la Cité qui chancelle et chavire !

Le Lillois malheureux, accablé sous le faix,
En son âme meurtrie accepte la souffrance ;
Mais, s'il aspire au jour qui donnera la Paix,
Il veut que ce soit toi qui la dicte, ô ma France !

5 Février 1918.

Le bedide gommerce !

Toutes les lampes électriques sont consignées et doivent être déclarées. A l'avenir les lampes électriques ne seront fournies que par l'autorité allemande.

Amende 3.000 marks ! Prison 6 mois ! !

LE GOUVERNEUR.

(Bulletin de Lille, 14 Février 1918)

L'allemand fait la guerre et, pour qu'il en profite,

Il affiche des arrêtés

Concernant les Lillois ! Ecoutez cette invite

Ecrite en termes effrontés :

Si vous avez besoin de lampes électriques,

Chez moi venez les acquérir ;

N'allez pas autre part, surtout pas de réplique

Ou je saurai vous en punir !

C'est ainsi qu'à Berlin on travaille, on s'exerce

A protéger les fabricants,

Et voilà les moyens de leur fameux commerce

Ils sont prodigieux, convaincants !

Le producteur prussien est un grand patriote,

Ses articles sont les meilleurs,

Il sait, pour écouler sa lourde camelote,

Vous défendre d'aller ailleurs.

Et son gouvernement pour lui prend les commandes,

Officielle combinaison

Qu'il nous faut accepter, ou gare les amendes,

Peut-être même la prison !

Ceci nous définit les beautés du régime

Que la France devrait subir

Si jamais elle était la nation qu'on opprime.

Nous répondons : plutôt périr !

16 Février 1918.

Restez chez vous !

A partir du 14 Mars 1918, il est défendu aux habitants du territoire de la commandature de Lille de séjourner hors de leur domicile légal, de 6 heures du soir à 5 heures du matin. Prison, 1 an! Amende, 4.000 marks.

LE GOUVERNEUR.

Pour la troisième fois on nous punit encore,
Nous en ignorons la raison,
Et du soleil couchant au lever de l'aurore,
Il faut rester en sa maison !
Ne vous avisez pas de traverser la rue
Pour parler à quelque voisin,
Car ce serait commettre une grosse bévue
Dont le tudesque malandrin
Vous ferait payer cher la grave conséquence.
Obéissez donc chers Lillois,
Mettez une sourdine à votre pétulance,
Et, prolétaire ou bien bourgeois,
Demeurez près du feu, même sans combustible,
Vous n'en avez pas, je le sais !
N'importe, chacun doit demeurer impassible
Et subir le nouvel accès
Du prussien Gravenitz qui tendrement vous aime.
Il craint les refroidissements
Pour ses administrés ; il feint ce stratagème
Pour qu'ils soient dispos, bien portants !
Remercions-le donc de sa sollicitude
Employons nos loisirs forcés
A bien apprécier par une longue étude
Ce doux régime et ses excès !

15 Mars 1918.

Prisonniers destructeurs !

*A mon collègue Monsieur BLONDEL,
Président du Comité spécial de ravitaillement
de La Madeleine.*

Ce matin 22 Mars une centaine de prisonniers russes ont commencé la destruction des ateliers de construction de machines à vapeur de M. Blondel, à La Madeleine.

Depuis plus de trois ans les Prussiens chaque jour,
Réquisitionnaient les outils, les machines,
Enlevaient par morceaux, soit un énorme tour,
Soit une raboteuse ; ils courbaient leurs échine
Qui, sous ces lourds fardeaux, ployaient et fléchissaient.
Ils riaient bêtement en faisant ce pillage
Que leurs supérieurs sans répit commandaient.

Quand il ne resta plus, après ce nettoyage,
Que ce qu'ils estimaient inutile pour eux,
Mais qui valait quand même une somme assez ronde,
Un officier vint dire, important, vaniteux,
Nous allons tout briser !... Leur superbe faconde
Avait imaginé cette conclusion,
Vil aboutissement de la haute culture
Du Germain triomphant, car la destruction
Pour ce barbare abject est comme une parure.

Mais ce qui nous les rend encor plus odieux,
C'est que les impudents pour causer cette ruine,
Ont amené chez nous cent Russes très miteux,
Crevant de faim, de soif, et couverts de vermine,
Qui, dans les ateliers, aussitôt répandus
Ont, à coup de marteaux, cassé tout l'outillage,
Cylindres et volants, fait mille tas confus
D'inutile mitraille.

Oh ! le sinistre ouvrage.

C'est à nos alliés qu'ils font faire cela !
De leur instinct sauvage et féroce ils abusent,
Et nous pleurons de rage et nous disons : voilà
Des soldats de Russie, hélas ! comment ils usent.
Il ne restera rien, ni bielles, ni pistons,
Pas même les tiroirs, ces délicats organes
Qui maîtrisaient pourtant, dans leurs combinaisons,
La vapeur circulant au sein de leurs arcanes.

Or voici plus d'un mois qu'on prétend à Berlin
Que la paix est signée et que les Bolchévistes,
Subissant des combats l'implacable destin,
Battus ont accepté leurs traités fatalistes !
Si c'est la vérité pourquoi donc employer
Ces esclaves nouveaux, qui devraient être libres,
A nous martyriser ainsi qu'à spolier
L'industriel français qui, dans toutes ses fibres,
Souffre de ces tourments dans l'Histoire inconnus,
Et qui voyant chez lui s'accumuler les ruines,
Maudit l'affreuse guerre et ne peut courir sus
A celui qui saccage et brise ses machines ?

Partout c'est même chose et soit chez Dujardin,
Chez Walker, le consul, à l'usine de Fives,
Chez Crépelle et Garand, chez d'autres, le butin
Est semblable en tous points.

Des âmes sensibles

Tremblent pour l'avenir mais jê le dis bien haut,
Nous ne céderons pas, jamais, quoi qu'il advienne
Et nos cœurs affermis clament dans un sursaut,
Devant ces procédés de la race prussienne
Que nous la punirons..... que ces dévastateurs
Devront tous expier leurs forfaits et leurs crimes,
Et que nous reverrons les jours consolateurs !
Tels sont nos seuls pensers, nos espoirs unanimes.

22 Mars 1918.

A l'Hospice Général !

1200 vieillards, pensionnaires de l'Hospice général ont dû quitter l'établissement pour faire place aux blessés allemands. (2 Avril 1918).

Berlin, 22 Avril. — Parmi toutes les villes françaises, la population de Lille s'était montrée la plus germanophobe au cours de ces trois dernières années. Un tout autre état d'esprit paraît s'être fait jour depuis le début de l'offensive victorieuse allemande. On commence à parler de paix, on discute la possibilité de la fin de la guerre et partout l'on fait des vœux dans ce sens. On a abandonné l'idée de vaincre l'Allemagne ! On ne veut plus verser son sang pour l'Angleterre !

(Bruxellois, 25 Avril 1918).

La nouvelle offensive amène en notre ville
Des troupeaux de blessés ;
On en fourre partout, il faut en chaque asile
Mettre les mutilés
Que le combat, réduit en des loques humaines
Et leur nombre toujours
Croît de telle façon que les hordes germanes
Réclament des secours.
Du plus grand hôpital à la moindre clinique
Il n'est plus aucun lit ;
Les docteurs surmenés, dans un air méphitique,
Charcutent sans répit.

Plus de cent brancardiers transportent à la gare
Transformée en charnier,
Les êtres dépecés dans l'affreux tintamare
Et qu'il faut déblayer.

Pour faire de la place, au loin on les dirige
Mais le flot grandissant
Submerge la cité, donne à tous le vertige,
C'est un torrent de sang!

Les trottoirs, les pavés sont jonchés de civières,
On n'entend que les cris
Des nombreux amputés, leurs plaintes, leurs prières ;
Horrifians colis
Cahotés, ballottés de la rue au wagon,
Pleurant d'amères larmes,
Blasphémant, maudissant, dans leur rauque jargon ;
Le sort cruel des armes.

Mais le bruit du canon domine le spectacle,
Tout vibre au ciel lointain ;
La terre est ébranlée et plus d'un habitacle
S'effare du destin.

La bataille fait rage, en voici les victimes,
Il faut pour les loger
Et pouvoir leur donner tous les soins légitimes,
Dire d'évacuer

L'Hospice-Général devenu nécessaire,
C'est tant pis pour les vieux,
Mais leurs douze cents lits feront, en cette affaire,
Un appoint précieux.

Sur l'ordre impératif on se mit à conduire
Les vieillards, les perclus,

Loger chez l'habitant qui, devant ce martyr,
En voyant ces exclus,
Les accueillit bien vite et d'un riant visage,
Apaïsa la douleur
De ceux que le Bleu-Toit (1) avait, selon l'usage,
En doux consolateur,
Recueillis quand les ans couronnaient leur vieillesse
Et, lorsque le repos
Qu'ils avaient bien gagné, soulageait leur faiblesse.

Parmi tous les propos
Entendus ce jour-là, j'ai gardé souvenance
Du beau cri que poussa
Un vaillant Saint-Sauveur dans son exubérance
Et ce cri le voilà :
C'était « *Vive la France* » et la voix chevrotante
Avait un fier accent,
Pourtant le pauvre vieux était là dans l'attente,
Il ne savait, vraiment,
S'il allait, cette nuit, pitoyable grand'père
Trouver quelque logis !
Un ruban noir et vert ornait sa boutonnière.
En l'an soixante-dix
Il avait combattu l'Allemagne implacable ;
Farouche souvenir,
Il ne l'oubliait pas ! Or, son acte louable
Nous montrant l'avenir,
Redisait aux Lillois, la sainte confiance
Et l'éternel espoir,
Cet espoir dans le sort futur de notre France
Que chacun doit avoir !

(1) C'est ainsi que les ouvriers lillois appellent l'Hospice général dont la toiture est faite uniquement d'ardoises.

C'est pourquoi j'ai voulu raconter cette histoire,
Noter ce petit fait,
Indice qui dément l'écrit diffamatoire
D'un allemand abject
Allant jusqu'à prétendre, en ses viles gazettes,
Que nous voulons la Paix,
Que nous ne croyons plus aux revanches complètes
Et que pour les Anglais,
Nul de nous ne veut plus continuer la guerre!
Je dis qu'il a menti,
La Paix, elle viendra lorsque devra se taire
Guillaume anéanti!

25 Avril 1918.

Quittez vos domiciles !

Les allemands ont exigé que la plupart des habitants des hôtels particuliers du boulevard de la Liberté, de la rue Royale et d'autres grandes artères de Lille; de la Louvière et du Parc Monceau à Saint-Maurice; de l'avenue Saint-Maur et du boulevard de la République à La Madeleine, évacuent leurs domiciles, mais en y laissant mobiliers, tapis, rideaux, argenterie et linge pour y loger les officiers de l'A. O. K. 6.

Ils ont ordonné que la Préfecture soit mise entièrement à leur disposition et en ont chassé les bureaux des administrations préfectorale et municipale ainsi que ceux du Comité d'Alimentation du Nord de la France.

*A Madame G. Demartres,
expulsée de son domicile, avenue Saint-Maur, à La Madeleine.
Respectueux hommage.*

La ligne de bataille ayant, depuis un mois,
Quelque peu reculé, nous avons vu dans Lille
Revenir s'installer et nous dicter ses lois,
L'A. O. K. 6 entière et toujours incivile.

Officiers, généraux, tudesques hobereaux,
Voulant, mieux que chez eux, se loger bien à l'aise,
Ont, de suite, exigé nos villas, nos châteaux,
Et nos gentils hôtels construits à la française.

Il faut pour encadrer leurs grossiers abatis,
Leurs sabres d'apparat et leurs affreux visages
Couturés, balafrés, il faut de beaux lambris
Et des salons dorés !

Or, jamais ces sauvages
N'avaient osé rêver, en leur pauvre pays,
De tels appartements ; jamais le confortable
Ne leur avait paru si complet, si précis !

Ils se sont empressés d'ordonner au notable,
Au riche industriel, au savant, au rentier,
D'avoir à déguerpir et de leur faire place,
En leur laissant pourtant tapis et mobiliers,
Argenterie et linge ! Ils ont poussé l'audace
Jusqu'à garder pour eux le petit personnel
Afin de les servir, de faire leur cuisine !

Il a fallu céder, car l'ordre était formel.

Nous avons vu partir, sous leur morgue assassine,
Les vieux Lillois aux noms respectés, vénérés,
Chassés, qui l'aurait cru, de leurs maisons chéries
Où les pieux souvenirs des êtres préférés
Étaient abandonnés aux lourdes griseries
Des soldats ennemis !

Ce fut un crève-cœur !

Mais devant cet arrêt inique, inexorable,
Loin de solliciter la pitié du vainqueur,
Chacun, en souriant partait inébranlable !

Parachevant leur œuvre, ils ont, les sacripants,
Jeté leur dévolu sur notre Préfecture,
Où se réfugiaient, juste depuis deux ans,
Les bureaux de Mairie.

Et leur désinvolture

A fait déménager chaque administration,
Le Préfet et le Maire ainsi que les services
Où se centralisait notre alimentation.

Alors sans nul souci des graves préjudices
Que pouvait provoquer ce bouleversement,
Ils ont donné trois jours pour faire place nette !
C'était peu, direz-vous, mais cet acharnement
A toujours chambarder est leur fièvre secrète,
C'est une maladie et... quand on les connaît
On ne s'étonne plus de leurs extravagances.

Ils sont fous ! Leur orgueil constamment se complait
A désorganiser, à causer des souffrances
A ceux que le hasard a mis entre leurs mains.

Mais le hasard saura, c'est là chose certaine.
Aussi les maltraiter par de durs lendemains
Qui sonneront pour eux dans une ère prochaine !

28 Avril 1918

Nos Statues !

*Les allemands ont enlevé la plupart des
statues de bronze ornant la ville de Lille.*

*A l'artiste lillois,
au sculpteur réputé : Alphonse CORDONNIER.*

Depuis quelques jours on voyait,
Transportant de grandes échelles,
Une équipe qui mesurait
Les bronzes... et dans nos cervelles
Un gros problème se posait.
Nous nous disions : Que vont-ils faire,
Quel est donc leur nouveau projet
Et qu'est-ce encor qu'on leur suggère ?

Nous sommes fixés, à présent,
Nous les avons vus à l'ouvrage
Ce qu'ils ont fait est révoltant
Je vais en conter le ravage.

Le cuivre leur faisant défaut,
Ils avaient, en nos domiciles,
Pris jusqu'au moindre bibelot,
Et volé tous nos ustensiles,
Mais cela n'était pas assez,
Il fallait aussi nos statues,
Elles manquaient à leurs succès !
Lors, sur les places et les rues.

Ils ont jeté bas, sans pitié,
Nos monuments, titres de gloire
Les doux tributs de l'amitié
Des Lillois rappelant l'Histoire.

Ce fut d'abord *le Maire André*
Répondant à la forfaiture
De l'Autrichien par trop madré,
Et disant : « Je ne suis parjure ! »
Du patriote magistrat
Ils ont saccagé la figure,
Mais ce n'est pas cet attentat
Qui changera sa signature.
Elle restera le soufflet
Qu'a reçu le prince de Saxe,
Et nous reverrons le sujet
Solide au poste sur son axe ;
Nous refondrons les bas-reliefs
Illustrant les hauts faits du siège,
Honorant citoyens et chefs
Et le municipale collège.

Ensuite ils voulurent *le Bœuf*
Et les Bouchers, ornant la porte
Des abattoirs.... Ils étaient neuf
Composant toute la cohorte ;
Cela demanda quelque effort,
Le groupe étant, chose certaine,
Beaucoup plus lourd qu'un coffre-fort,
Ils l'eurent mais.... à bout d'haleine !

Sur l'esplanade on les a vus,
Pour renverser certain ministre,

Se dévêtir et, presque nus,
Tirer dans un accord sinistre,
Sur les cordes en haletant,
Ce nouveau sport où l'on s'exerce,
Eut bien surpris *Pierre Legrand*
Souvent ministre du Commerce.

Puis vint le tour du *Monument*
Des Enfants du Nord, des Mobiles,
Tombés jadis si vaillamment
Sous les coups d'ennemis serviles.
En foulant un casque prussien,
Le moblot à la mine altière
Se dressait seul et sans soutien
Défendant la France, sa Mère !
Le symbole était saisissant
Mais la contestable culture
Du militarisme allemand
N'a pas compris cette figure.

Ne respectant pas les soldats,
Ils ne pouvaient, dans la Pucelle,
Admirer — ce sont des goujats —
Notre *Jeanne d'Arc* éternelle.
Elle était là, sur son cheval,
Brandissant sa fière bannière,
Montrant ce fait paradoxal :
Une jeune fille guerrière
Boutant dehors l'envahisseur.
C'était l'Anglais mais, sans reproches,
Elle eut encor mis plus d'ardeur
A nous débarrasser des boches.

Sachant cela, ces vils pandours,
En dépeçant notre héroïne,
Cognaient, frappaient comme des sourds
Combien leur fureur est mesquine
Et qu'importent leurs procédés ?
Jeanne est morte, mais son image
Est dans le cœur de tout Français
Vivant dans l'horreur du servage !

Le buste du préfet *Wallon*
Fut arraché de la fontaine
Que l'on voit au bas du pignon
Limitant l'antique domaine
De nos grands pères, les Lillois
Qui, dans l'an mil huit cent soixante,
En dépit de certains effrois,
De vaines terreurs, d'épouvante,
Osèrent l'agrandissement
De notre Cité mal à l'aise !
Ce très modeste monument
Ils l'ont pris, prouesse niaise,
Mais lorsque nous rebâtirons
Notre capitale des Flandres,
Ce buste nous le remettrons,
Wallon, renaîtra de ses cendres !

Voici la place de Strasbourg,
« *La Défense Nationale* »,
A ce grand et rond carrefour
Y surgit en diagonale,
Sous le buste de *Testelin*,
Qui fut un ardent politique.
Un intègre républicain,

Un démocrate très civique,
Le sculpteur avait figuré
Avec beaucoup d'art : une troupe
De soldats, un drapeau brisé,
La France en pleurs !
. Au sein du groupe,
Sonnant la retraite, un clairon !
L'ensemble faisait vibrer l'âme,
C'était l'exemple, la leçon.
L'amère leçon d'un grand drame !

On aurait cru, sachant cela,
Que ces prétendus militaires
S'inclineraient, laisseraient là
Ce souvenir de nos misères !
Mais non, ils ne le pouvaient pas,
Ce bronze, il le fallait détruire,
On les vit donc, avec fracas,
S'acharner après et réduire
En de minuscules morceaux,
Cette œuvre de foi, d'espérance,
Qui disait aux yeux, aux cerveaux,
Comment se défendit la France !

Allez bandits, brisez encor,
Brisez toujours bronzes et pierres,
Nous briserons, nous, votre essor !
Dans nos cités, bientôt prospères,
Libres enfin de votre joug,
Sur nos places et dans nos rues,
Nous les replacerons debout
Nos monuments et nos statues !

10 Mai 1918.

Sécurité complète !

L'armée allemande garantit aux habitants une sécurité complète pour leurs personnes et pour leurs biens, tant qu'ils ne commettront aucun acte hostile contre les troupes allemandes.

Le Commandant en chef de l'armée,
V. Quast, Général d'infanterie.

Par un rose placard collé sur tous les murs
Le général Quast nous'avise,
Que tous les habitants désormais seront sûrs,
S'ils s'abstiennent de vantardise
Et ne commettent rien contre les allemands,
Que leurs biens comme leurs personnes,
Sont en sécurité complète !

Ah ! les brigands !

Mettre cela sur nos colonnes,
Pendant qu'en nos logis ils volent sans arrêt,
Déroberent nos cuivres, nos laines,
Nos outils, nos tissus, tout ce qui fait l'objet
De leurs convoitises soudaines,
Ils ne nous ont laissé que nos yeux pour pleurer,
Puis ils poussent l'outrecuidance
A se gausser de nous, à vouloir nous leurrer
De mensonges dont l'impudence
Révolte les Lillois et leur fait ressentir
De la mentalité germaine,
L'abjecte compression ! Pour nous en souvenir
Toujours nous restera la haine !

26 Mai 1918.

Volontaires forcés !

Aux quatre cents écoliers lillois, enlevés les 17 et 19 Mai 1918 par les allemands pour exécuter des travaux au front, notamment à Dourges, Marquion, Fromelles, etc., où on les oblige à travailler sous les obus français et anglais ! ainsi qu'à enterrer les cadavres des derniers combats.

Le rapt recommence et dans chaque commune,
On prend les vieillards, les enfants,
Lille pour son tribut à la rafle importune
En voit emmener onze cents !
De quatorze à dix-sept, de cinquante à soixante,
Tel est l'âge des appelés,
Martyrs sacrifiés à la rage démente
Des occupants exaspérés.
L'avance que leur a valu leur offensive,
Exige de nombreux travaux
A faire sur le front et cette perspective
De transporter de lourds fardeaux,
D'abattre des maisons de construire des routes,
D'installer des chemins de fer,
Leur fait prendre chez nous des hommes aux écoutes,
Gémissant sur ce sort amer
Qui les astreint, hélas ! au pénible esclavage
Et les force, grands et petits,
A supporter ce joug infernal et sauvage,
Travailler pour les ennemis !

Il leur faut enterrer de nombreux macchabées,
Creuser des fosses, des charniers,
Les y jeter en tas, par monceaux, par fournées ;
Voilà l'œuvre des prisonniers !

Les prussiens nous ont dit : « Ce sont des volontaires,
Ils sont payés, ils ont signé ! »

Ah ! si vous connaissiez ces faux humanitaires,
Ces bourreaux sans cœur, sans pitié.

Vous vous expliqueriez bientôt comment ils peuvent
Obtenir ainsi leur concours !

Leurs durs agissements nous hantent, nous émeuvent,
Et sans faire de longs discours,

Nous excusons tous ceux qui, tenant à la vie,
Attendant l'avenir meilleur,

Subissent cette honte et qui, jusqu'à la lie,
Vident la coupe à contre-cœur.

Ils sont punis, battus, brutalisés tout comme
On traiterait de vils pourceaux ;

Refuser le travail serait mourir en somme
Ces méfaits ne sont pas nouveaux.

De la mort ils ont peur ! amère défaillance !

Mais l'Histoire un jour contera

Comment auront souffert dans leur longue espérance
Les Français du Nord et dira

Tout ce qu'aura commis l'Allemagne arbitraire,
Et combien dure fut sa loi !

Chacun de ses soldats est un tortionnaire

Semant la terreur et l'effroi,

Menaçant de la faim, de la soif et bien pire,
Ceux qui ne veulent obéir.

Le jour, en plein soleil, immobile, il faut cuire
Et la nuit il faut se tenir
Dans une cave humide ou la fièvre vous guette.
Ecartéle votre cerveau,
Vous donne le délire et l'affreuse oubliette
Va devenir votre tombeau !
Une tranche de pain, très peu d'eau, c'est à peine
Pour subsister, voilà comment
L'ordre des commandants, au bout d'une semaine,
Vous fit tomber d'épuisement !

De ces atrocités connaissant, je le jure,
Plus d'un exemple, en vérité,
Je n'ai pu condamner dans cette conjoncture
Ceux que cette férocité
A contraints, en dépit de leur patriotisme
A servir l'ennemi puissant.

C'était exiger d'eux un tel stoïcisme
Qu'y penser rend plus tolérant,
Celui qui, tout d'abord aurait jeté la pierre
Et renié ces malheureux,
Mais qui, réfléchissant, comprenant leur misère,
Maudit le destin rigoureux
Permettant cette chose impie, épouvantable,
De voir des vieillards, des enfants,
Obligés d'accomplir la tâche abominable
Que commandent les Allemands !

27 Mai 1918.

Les Bochesses !

Depuis quelques jours notre région est envahie par des jeunes allemandes ; il y en a 500 à Lille, 50 à La Madeleine, etc., etc.

On en signale dans les communes environnantes et l'on nous annonce d'autres arrivées.

Voulant continuer leur lutte impitoyable,
Les allemands avaient déjà
Mobilisé bossus, boiteux, c'est lamentable !
En les voyant faire cela
Nous pensions et disions : c'est la fin de la guerre,
Car pour user de tels déchets
Il faut être épuisé ! Jamais sur cette terre
On n'a vu soldats si mal faits !
Mais à présent c'est pire ; ils amènent des femmes,
Soi-disant pour les hôpitaux,
Pour dactylographier leurs arrêtés infâmes,
Pour travailler dans les bureaux,
Elles vont remplacer, dit-on, les ordonnances
Des généraux, des officiers
Devant se contenter de leurs inélégances
Et de leurs masques grimaciers !

Car elles ne sont pas marquises ou duchesses,
Ces filles des pays teutons,
Et l'habitant moqueur les dénommant : *Bochesses* !
A baptisé ces margotons.

Elles viennent chez nous pour y trouver les vivres
Qu'elles n'ont plus en leur pays,
C'est l'avis d'un docteur qui, délaissant ses livres,
A dit dans un proche logis :
Ces femmes qu'on envoie ainsi dans mon service,
Arrivent, le fait est certain,
Pour mieux se substanter et pour fuir ce supplice,
D'être jeunes et d'avoir faim !

Elles ignorent tout et je n'en peux rien faire,
On croit m'offrir un beau cadeau,
Mais aucune ne sait ce qu'on fait d'un clystère
Ni même poser un bandeau !

Il les connaissait bien, sa critique était juste,
Et s'il n'était guère courtois,
Il n'en faut accuser que la kulture fruste
Et la rancœur d'un Bavarois
Détestant la Prussienne et l'appelant drôlesse
Disant, avec sévérité,
Qu'aux petits lieutenants, l'impudente bochesse
Offrait sa sensualité !

Or je viens affirmer que depuis leur venue,
Du matin au soir notre Bois
Abrite leurs amours !

Sans nulle retenue
Dans les sentiers chers aux Lillois,
Sous les bosquets ombreux ces dames se promènent,

Elles vont les yeux langoureux,
Voir la feuille à l'envers sans que jamais les gênent
Les gestes très libidineux
De leurs gris compagnons heureux de cette aubaine
Et qui, dans leur mâle action,
Songent aux disparus de la race germaine
A sa repopulation !

3 Juin 1918.

Notre linge

*Les habitants de la rue Royale ont dû
fournir ce matin des draps, des taies d'oreil-
ler et autres lingeries aux soldats allemands.*

O torture nouvelle, il faut aux visiteurs
Ouvrir aussitôt nos armoires,
Laisser tous les prussiens, moins soldats que voleurs,
Emporter, dans leurs vaines gloires,
Le linge parfumé, jadis marqué, brodé
Par d'habiles mains féminines.
Ce trésor délicat à tous était sacré,
Il servait aux choses intimes,
Et dans le gynécée il était le témoin
Précieux et discret. Chacune
L'entourait constamment de son plus tendre soin,
Ne prévoyant pas l'infortune
Qui les obligerait, en un jour de malheur.
A donner ainsi notre linge
Au soldat de Guillaume, impudent et moqueur,
Grimaçant pis qu'un vilain singe,
Riant de nos douleurs et pillant, sans pitié,
La blanche toile, la batiste !
Comme on aurait plaisir à rejeter du pied
Ce descendant d'anabaptiste.

Mais il faut obéir ou gare la prison,
L'eau, le pain sec, voire l'amende !
Oui, de tous ces tracas, c'est la terminaison.
De la tyrannie allemande,
Qu'il nous faut, en silence, à chaque instant subir,
Serrant le poing dans notre poche.
Cachant notre courroux pendant que va dormir,
En nos beaux draps, le sale boche !

5 Juin 1918.

La Kulture !

Trois cents jeunes gens, dont deux cent cinquante étudiants de l'Université et cinquante instituteurs primaires ont été désignés ce matin pour aller travailler pour les allemands.

A Monsieur le professeur MALAQUIN.

On prétend, mais je le conteste,
Que toujours on voit l'Allemand
S'incliner, ainsi qu'un Céleste,
Devant un simple étudiant ;
Vénérer en lui cette science
Qu'il ignore, en réalité,
Et lui donner la préséance
Revenant à l'autorité !

Eh bien ! ce n'est qu'une légende,
Car ce matin, sans hésiter,
Ils en ont pris toute une bande !
Ces jeunes gens qu'on peut vanter
Étaient l'honneur de nos écoles
Et leur cerveau seul travaillait
A mettre en chiffres, en paroles,
Problème ardu, discours abstrait.

Collinèr n'est point leur carrière,
A ces savants, futurs docteurs ;
Manœuvres, ils ne le sont guère,
Pas plus que les instituteurs !
C'est pour eux chose insurmontable,

Ils ne savent aux gros travaux
Se livrer, c'est incontestable
Ni remuer de lourds fardeaux.

On exige d'eux ces tortures,
On force nos concitoyens
A trainer wagons et voitures,
Sous la schlague des vils Prussiens ;
Et, pour aider à leurs armées
Transporter tous leurs attirails,
Creuser des trous et des tranchées,
Manier des obus, des rails.

Jamais plus je ne pourrai croire,
Que pour l'être intellectuel
Ils aient un respect si notoire !
Devant ce traitement cruel,
Je viens affirmer, sans ambages,
Quoi que la légende assurait,
Qu'ils agissent en vrais sauvages,
Ils le démontrent par ce fait !

Aussi leur soi-disant kulture,
N'est qu'un terme trompeur et faux,
C'est bien l'éternelle imposture
Des ignares, des soliveaux.
Sous le simulacre perfide
Du respect pour le « Herr Doctor »,
L'allemand n'est qu'un homicide,
Qu'il vienne du Sud ou du Nord.

22 Août 1918.

Séparation !

A ma femme,

A mon fils (né le 16 Octobre 1904).

Evacués ce jour par la Belgique, vers la France non occupée.

Il n'avait pas dix ans lorsque survint la guerre,

Jamais je n'aurais supposé

Que mon fils adoré connaîtrait la misère,

De pouvoir être inquiété

Par les rudes guerriers de l'empereur Guillaume,

Eh bien ! grande était mon erreur,

Car ce petit garçon, ce minuscule atome,

Aux grands allemands faisait peur !

Ils allaient me le prendre et dans un dur servage

Le faire souffrir et gémir,

Sa quatorzième année expirait ; à cet âge

On est apte à faire frémir

Les troupes du Kaiser, à les dompter peut-être !

Et dame il faut s'en assurer,

Emprisonner de suite et, sans pitié, soumettre

A leur joug, ce jeune écolier,

Pour ne pas voir cela je prêchais à sa mère,

A la compagne de mes jours

De partir avec lui, vers un ciel plus prospère

Où l'appétit de ces vautours

Ne pourrait assaillir cette facile proie,

S'en repaître et nous désoler,

Nous priver de celui qui faisait notre joie,
Qu'on risquait de nous enlever.

Ma femme discuta, réfuta mes discours,
Ne pouvant croire à ce danger,
Mais je parvins enfin, après de nombreux jours,
A le lui faire envisager,
Elle ne voulait point quitter notre demeure,
Mais se rendant à la raison,
Elle sut délaïsser jusqu'à l'heure meilleure
Son mari, sa douce maison !

Elle partit pleurant, regrettant ce qu'elle aime,
Mais conservant son cher petlt.
Le gardant avec soin, envers tous et quand même,
Evitant le cruel souci
De le voir emmener vers quelques basse fosse,
Et de le savoir maltraité,
Par un soldat brutal, frappant à coups de crosse
Son chérubin martyrisé.

Or, je ne voulais pas qu'il serve l'Allemagne,
Près de moi le voyant grandir
Je lui disais toujours d'échapper à ce bagne
Et même s'il fallait périr,
De refuser toute aide à la horde maudite,
Aux Germains pillards et voleurs,
Aux tortureurs d'enfants, dont le nom seul irrite,
Aux fauteurs de tous nos malheurs !

Et je lui répétais : Songe à notre Patrie,
Aime la bien, vénère-la,
Songe à ceux qui sont morts pour la France meurtrie
Par les descendants d'Attila.

Si la lutte perdure, afin de la défendre,
Va-t'en vers elle, mon cher fils,
Aux ordres des Teutons il ne faut condescendre,
Agis comme ont agi jadis
Ceux qui se sont dressés, chantant la Marseillaise,
Contre les brigands oppresseurs
Et qui se sont battus gaiement, à la Française,
Pour chasser les envahisseurs.

Ils m'ont fait leurs adieux, me laissant seul au gîte ;
Ils sont allés vers le pays
Où l'on peut vivre libre et sans qu'au cœur palpite
La terreur des durs ennemis.

En les voyant partir vers notre belle France,
Je leur ai dit ; Portez mes vœux
A nos vaillants soldats, dites notre espérance
De les revoir victorieux
Dans un temps très prochain, lorsque le sort des armes
Aura vaincu les Allemands,
Ces infâmes bourreaux qui font verser des larmes
A nos petits, à leurs mamans !

3 Septembre 1918.

La fuite de l'A. O. K. 6 !

*A Monsieur Paul ASSOIGNION,
Secrétaire général de la Mairie de Lille*

Cette nuit ce ne fut qu'un infernal tapage,
Les autos et les chariots
Faisaient, sur la chaussée, un grand remue-ménage,
Circulaient en de tels galops,
Que les Lillois surpris se demandaient la cause
De ce potin assourdissant
Qui les importunait alors que tout repose,
Et leur semblait peu rassurant.

Or, loin de menacer, d'inquiéter encore
Ou d'augmenter notre douleur
Ce vacarme était bon et lorsque vint l'aurore
Chacun tressaillit de bonheur.

L'A. O. K. 6 partait, emmenant avec elle
Tous les services allemands
En sa course éperdue et l'heureuse nouvelle
Egaya tous les habitants.

Chacun voulut savoir et sortit au plus vite.
C'était le déménagement
Des officiers prussiens, de leur nombreuse suite
S'enfuyant précipitamment,

Comme si les Français ou les Anglais peut-être
Se trouvaient là tout près, tout près,
Menaçant chaque porte ou bien chaque fenêtre,
Pour les punir de leurs excès !

Il paraît que la veille, en une attaque brusque,
Nos soldats avaient pris Menin,
Et tous ces galonnés que la faveur embusque
S'étaient sentis dans le pétrin.

Ils avaient aussitôt descendu quatre à quatre
Les escaliers de nos logis,
Quitté la Préfecture et fermé le Théâtre,
Emportant de pesants colis.

Lorsque midi sonna les bureaux étaient vides,
On ne voyait de ci de là,
Que de rares soldats aux allures stupides,
Effarés, se sentant déjà
Prisonniers parmi nous et le désirant même,
Espérant voir ainsi finir
L'horrible tragédie et sur leur face blême
La peur venait s'appesantir.

Le tableau nous amuse et met nos cœurs en joie,
Voici venir les temps nouveaux,
La Victoire apparaît dans le ciel qui flamboie,
Allons préparer nos drapeaux !
Là-bas, vers l'horizon, le chant de délivrance
Monte puissant et radieux,
Ils vont enfin finir les longs jours de souffrance,
Bientôt nous allons être heureux !

30 Septembre 1918.

Le départ des hommes !

Le premier Octobre à sept heures et demie du matin (h. a.) tous les hommes nés du 1^{er} octobre 1858 au 1^{er} octobre 1903 inclus doivent se présenter au commissariat de leur arrondissement. Chacun pourra emporter des bagages à main.

Ceux qui n'obéiront pas à cet ordre risquent d'être fusillés. Des patrouilles visiteront toutes les habitations.

LE GOUVERNEUR.

A mes neveux

Jules CAUCHY, 19 ans

Pierre CAUCHY, 17 ans

Henri DESMACHELIER, 17 ans

Paul KERKHOVE, 17 ans

emmenés par les Allemands !

La mesure finale et dès longtemps prévue
Fut prise hier matin par le boche exécré,
Et dès la première heure on voyait dans la rue
Des hommes de tout âge allant, le corps ployé
Sous des sacs très chargés.

Près d'eux étaient des femmes.

Les yeux rougis de pleurs ; chacune gémissait,
Maudissant l'arrêté des allemands infâmes,
Enlevant des enfants que le froid blémait,

Ainsi que leurs papas, trop vieux lorsque la guerre
Fit entendre aux Français le frémissant appel
Leur criant : Défendez votre commune Mère !

Leur ordre inexorable eut paru moins cruel
S'il n'avait convoqué que des mobilisables ;
Mais prendre des bambins ayant juste quinze ans,
Des hommes grisonnants, vieillis et misérables,
C'est ajouter encore aux malheurs incessants
Que ces bourreaux sans cœur causent à la famille.
Nous n'en avons point peur et puisque le destin
Lourdement nous accable et toujours nous étrille,
Subissons le sans plainte et disons-nous qu'enfin
Nous arrivons au bout de toutes nos souffrances.
L'exil, bien qu'il soit dur, en somme sera court,
Car bientôt sonnera l'heure des délivrances,
Avant la fin de l'an ils seront de retour !

On renvoya d'abord tous ceux que la nature
Avait disgraciés, les muets, les manchots,
Les aveugles et ceux qu'une faible ossature
Avait faits tout petits, les bossus, les pieds-bots !
Lorsque le tri fut fait, jusqu'à la citadelle
On mena lentement le reste du troupeau
Et, dès le lendemain, quand vint l'aube nouvelle,
Par groupes sont partis, portant leur lourd fardeau,
Les nombreux exilés.

Ils étaient quinze mille
Allant vers la Belgique, escortés de lanciers
Et de quelques uhlans, surveillant chaque file,
Honteux et très confus de voir leurs prisonniers

Les narguer en chantant, ne montrer nulle peine,
Riant, s'encourageant et cheminant galement,
A les voir si joyeux ils n'éprouvaient que gêne,
Et semblaient ennuyés d'infliger ce tourment
A ces infortunés si calmes, si placides,
N'ayant que rire en bouche et que sourire aux yeux,
Plaisantant sans façon les cavaliers stupides
Chevauchant auprès d'eux mornes et soucieux.

2 Octobre 1918.

Cynisme et Fourberie !

Le 12 Octobre 1918 — quatrième anniversaire du bombardement de Lille. — l'affiche ci-après fut apposée à cinq heures du soir :

AVIS. — La population est informée de ce qui suit :

Le gouverneur allemand demandera aux gouvernements ennemis qu'un bombardement du district des trois villes, Lille, Roubaix, Tourcoing soit empêché en toutes circonstances, afin de conserver les villes et d'éviter des victimes parmi la population.

DER KOMMANDIERENDE GENERAL.

A l'ami Eugène FARDEL.

Toute l'après-midi des rumeurs circulaient,
Semant, dans la ville asservie,
Des échos très joyeux ; les visages riaient
La guerre enfin était finie !
Chacun le répétait et célébrait la Paix,
Car elle était sûre et certaine,
L'Allemagne acceptait d'expiar ses méfaits,
Et s'avouait à bout d'haleine.

Ce n'était qu'un faux bruit, propos prématuré
D'un inconnu, sot personnage,
Dont les Lillois naïfs avaient, en vérité,
Cru le futile commérage.

Était-il donc fondé ? La foule, en son émoi,
Réclamait une certitude,
Et vers la Grande Place, allait en désarroi,
Palpitante d'inquiétude.

Les malins — il en est toujours en ces cas là —
Disaient : l'affiche va paraître,
Attendez un instant, vous connaîtrez cela,
Pour tous ce sera le bien-être,
La fin du cauchemar, des craintes, des tourments,
La liberté, le jour de gloire,
Le soleil déchirant les sombres firmaments,
La paix heureuse, la Victoire !

L'affiche fut posée à cinq heures tapant ;
Quand on eut fini de la lire,
Ce fut un cri de rage, unanime et crispant,
Suivi d'un large éclat de rire
Contre les allemands, contre nos ennemis,
Narguant encor notre misère,
Semblant nous protéger, au milieu des débris
Que fit leur œuvre meurtrière !

Ne pas nous bombarder ! épargner nos cités !
Ah ! comme comme c'est humanitaire !
Mais vous oubliez donc, ô bandits éhontés,
Que c'est le jour anniversaire
Où vous avez lancé vos obus par milliers,
Sur nos maisons, sur nos murailles,
Où vos nombreux canons ainsi que vos mortiers
Ont fait crouler sous leurs mitrailles
Nos foyers tant aimés ; où vous avez brûlé
Réduit en des monceaux de cendres
Plusieurs quartiers de Lille hélas ! et morcelé
Notre capitale des Flandres !

Vous oubliez aussi que dans nos ateliers,
Nos magasins et nos fabriques,

Vous avez tout pillé, brisé tous les métiers
Et que ces exploits héroïques
Sont seuls dignes de vous, ravageurs et voleurs !
Maintenant voici que vous dites
Que vous éviterez pour nous de grands malheurs
Vous prétendez même, hypocrites,
Avoir quelque souci des pauvres habitants,
De vos innocentes victimes !
Ces mots sont odieux, insensés, révoltants,
Ils couronnent bien tous vos crimes !
Mais nous nous souvenons, ô Prussiens déments,
Saignant sous votre turpitude,
Nous repoussons du pied vos nouveaux sentiments,
Votre fausse sollicitude,
Vous êtes des bourreaux infâmes et menteurs,
Votre vaine sensiblerie,
N'effacera jamais vos instincts malfaiteurs,
Votre cynique fourberie !

13 Octobre 1918.

La demande de Paix !

Berlin, 13 Octobre 1918. Officiel.

Le gouvernement allemand accepte les propositions du président Wilson, comme base d'une paix équitable et durable ; il se déclare prêt à répondre à la demande d'évacuation en vue d'un armistice.

Le chancelier parle au nom du gouvernement et du peuple allemand et prend la responsabilité de la demande de paix.

(SOLF, secrétaire des affaires étrangères).

Après plus de quatre ans de guerre,
Après avoir clamé qu'ils étaient les vainqueurs,
Ils n'ont plus la mine si fière,
Ils baissent pavillon et ces grands batailleurs,
Voyant s'effondrer leurs armées
Implorent l'armistice et réclament la Paix !
Leurs espérances sont brisées,
Au lieu de la victoire ils n'ont plus qu'insuccès.

Quelle sera notre réponse ?
Je n'en sais rien encor, mais je suppose bien,
Quoi que ce soit que l'on prononce,
Qu'aux boches on va dire : Il n'est qu'un seul moyen
De satisfaire vos alarmes,
C'est de vous avouer vaincus à tout jamais,
De déposer toutes vos armes,
De nous rendre l'Alsace et, sans plus de biais,
De réparer tous les dommages
Que vous avez causés aux pays envahis.
Il ne faut plus de verbiages,
A notre volonté soyez enfin soumis !

14 Octobre 1918.

Les derniers jours !

Berlin 12 Octobre. — Lille est canonné par les Anglais et, depuis le 10 Octobre le faubourg de Lambersart, depuis le 11 le faubourg de La Madeleine sont sous un feu lourd. La population affolée fuit en masse.

(Dépêche publiée par le Bruzellois, le Courrier de Belgique, la Gazette de Cologne, etc., etc...)

**Aux habitants de Lille, Roubaix, Tourcoing et de leurs faubourgs
A leur courage pendant ces quatre années d'adversité !**

I

Une affiche nouvelle interdit aux Lillois
De circuler après huit heures,
A moins d'être arrêtés !... Ce n'est guère courtois,
Aussi, vite vers leurs demeures
Se sont-ils empressés lorsque la nuit survint,
Ils commentaient certaines lignes
Qu'un torchon bruxellois publiait ce matin
Annonçant, en termes indignes,
Que le bombardement de Lille et des faubourgs
Faisait s'enfuir hors de la ville
La population se trouvant sans recours
Devant le sort toujours hostile!
Ce mensonge odieux, atroce et révoltant
Provoquait chez tous la colère,
Et chacun protestait contre le dégoûtant,
Le vendu, le folliculaire,
Qui cherchait à tromper nos malheureux parents,
Evacués vers la Belgique,
Et semait en leurs cœurs d'inutiles tourments,
Une inquiétude tragique !

14 Octobre 1918.

II

Quelle est donc cette pétarade ?
Pourquoi ces détonations ?
Ce n'est plus une canonnade
Mais ce sont les explosions
Des cartouches de dynamite
Qu'ils ont mises sur chaque rail !

Tout est ébranlé, tout palpite,
C'est un nouvel épouvantail.
Des boches les méfaits ullimes
Lancent mille et mille débris,
Blessant et tuant des victimes,
Brisant, saccageant nos logis !

Tout le long de la Deûle ils placent des canons,
Lance-mines et mitrailleuses
Ils font des trous profonds auprès de tous les ponts ;
Leurs manœuvres sont dangereuses,
Mais l'on reste sceptique et malgré leurs apprêts,
On attend avec patience,
Ce n'est qu'un simulacre et leurs gestes suspects,
Nous en prouvent l'insuffisance.

15 Octobre 1918.

III

La nuit quelques obus tombent à Lambersart
Avec un sifflement sinistre,
Mais on reste tranquille et pas du tout couard,
Quoi qu'en ait dit un certain cuistre !

On prétend avoir vu passer le gouverneur,
Von Gravenitz, le vide-poches,
Qui disparut pourtant au moment de terreur
Qui faisait s'enfuir tous les boches.
Voulait-il pas encor prélever un million
Avant de quitter notre ville,
On le lui refusa sans qu'une sanction
Ne fut prise par ce reptile.

Pendant l'après-midi, dans le jardin Vauban,
Un canon d'assez fort calibre,
A commencé le feu, puis vint l'arrière-ban
Des engins plus petits... Tout vibre
Au Champ de Mars, mais on ne répond point,
Car chez les notres on estime
Ne pas devoir tirer, on traite avec dédain
Cette défense si minime !

Vers sept heures du soir, conducteurs et chevaux
Vinrent sans tambours ni trompette,
Enlever les canons qui n'avaient qu'aux carreaux
Fait un dommage un peu bête !

Puis dans la nuit obscure on entendit passer
Des troupes marchant sans cadence,
Ne criant plus hurrah ! hurrah ! sans se lasser,
Mais gardant un profond silence.
La cloche nous éveille et résonne à grand bruit,
C'est le gros bourdon de la Treille,
Qui donne le signal du départ, a-t-on dit,
Aux derniers soldats que la veille
On avait prévenus.... Elle cessa bientôt
Mais soudain un coup de tonnerre,
Fit trembler notre sol, puis un autre aussitôt
Le suivit.... C'était la colère
Des allemands vaincus qui se manifestait,
L'inutile et piètre vengeance
De combattants perdus que la rage poussait
A détruire avec violence,
Tous les ponts de la Deûle.... Un seul aurait suffi
Mais Hindenburg à ses cohortes
A dit : Détruisez tout, ne laissez rien ici,
Brisez passerelles et portes
Incendiez aussi, n'ayez qu'un seul souci,
Anéantir sur le passage
Tout ce que vous verrez ! Ainsi donc les voici
Accomplissant ce sale ouvrage,
Crevassant chaque écluse, abîmant chaque pont,
Et s'attaquant, ô les vandales,
Exploit très ridicule au pont Napoléon !
Pour éclairer leurs saturnales,
Ils avaient allumé de multiples foyers
Vers Haubourdin et Wambrechies,
Et le ciel enflammé jetait sur nos quartiers
D'immenses reflets d'incendies !

C'était le P. P. C. des guerriers allemands,
Geste féroce et misérable,
Et contre ces bandits nos fiers ressentiments
Diront combien fut exécérable
Leur dernière infamie et l'agissement tel
Que jamais dans toute l'Histoire
Aucun dévastateur n'apparaît si cruel !
Nous en garderons la mémoire ;
Au monde nous dirons les excès, les méfaits,
Les brigandages et les crimes
Commis par eux chez nous. Lorsque viendra la Paix,
Nous nous dresserons en victimes,
Et nous réclamerons contre ces ravageurs
Un implacable et dur supplice,
Nous les punirons tous et nos accents vengeurs
Feront triompher la Justice !

16 Octobre 1918.

Les Prussiens sont partis !

A Monsieur Charles DELESALLE,

Maire de Lille.

Le vacarme a cessé, jamais pareil silence

N'a régné sur la ville et l'on n'ose sortir !

L'un de nous se hasarde et surmontant la transe,

S'en va jusqu'à la porte et s'empresse d'ouvrir.

Il pousse un cri de joie et nous faisons de même,

Les Prussiens sont partis ! Accourez tous, amis !

On s'exclame, on s'embrasse, et rouge, on devient blême,

Noël ! Alleluia ! Les Prussiens sont partis !

Le martyre est fini, voici la délivrance !

Et nos cœurs exaltés battant à l'unisson,

Chantent la Liberté, notre Mère la France,

La grande République et, dans un saint frisson,

Nous disons les couplets de notre Marseillaise,

La Victoire est à nous ! nous respirons enfin,

Du cauchemar cruel nous pouvons rire à l'aise,

Et nous montrer joyeux, cette fois c'est certain !

Arborons nos drapeaux, l'étoffe tricolore

Va claquer fièrement aux faites des logis.

Lillois soyons heureux et répétons encore,

Ces mots tant espérés : « Les Prussiens sont partis ! »

17 Octobre 1918.

PAROLES PRONONCÉES AU SÉNAT
ET A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

le Mercredi 23 Octobre 1918, par les parlementaires lillois

M. DEBIERRE, Sénateur. — L'ennemi a déporté et souillé des milliers de jeunes filles. Cette année il a emmené tous les hommes de 15 à 60 ans. A Lille, Roubaix et Tourcoing actuellement on ne rencontre plus que des femmes, des vieillards et des enfants. Ce ne sont pas là les lois de la guerre. Au moment où l'ennemi demande la paix, il se livre à des actes odieux, contraires aux lois de la guerre. Le peuple allemand tout entier doit être déclaré solidaire de tous ses actes et de toutes les réparations.

M. DELORY, Député. — Aujourd'hui il y a deux courants : guerre ! paix ! Il faut s'entendre. Oui, guerre, mais non guerre de conquête : guerre de droit. Oui, paix, mais pas de paix sans réparations. Si, comme nous, vous aviez pu parcourir nos plaines dévastées, vous comprendriez qu'il est impossible de passer l'éponge sur de pareils faits. Jamais je n'ai été le partisan des conquêtes territoriales, j'en reste l'adversaire déterminé, mais ne pas réclamer une paix de justice serait, je le dis bien haut, un crime contre la France, un crime contre l'humanité !

M. RAGHÉBOOM, Député. — Ainsi que Delory je ne puis vous dire qu'une faible partie des souffrances que nos compatriotes et nous avons éprouvées.

Des enfants de quinze ans ont été pendus par les poignets, puis enfermés trois jours sans nourriture, parce qu'ils refusaient de travailler pour l'ennemi.

Des jeunes filles de bonne famille ont été obligées d'aller, dans la boue, trier des escarbilles pour se chauffer. 150 grammes de sucre, une demi-livre de lard rance ou de bœuf salé par quinzaine, voilà notre nourriture. La viande 60 francs le kilo, le beurre 80 francs ; les cent grammes de café 8 francs.... A ce régime la population est anémiée à un tel point qu'au dire des médecins, nos jeunes filles ne porteront jamais de fruit ! Nos concitoyens n'oublieront pas, ils auront toujours la haine au cœur.

M. Paul DESCHANEL, Président de la Chambre des Députés. — A des raffinements de cruauté vous avez répondu avec une dignité admirable et une constante fermeté d'âme.

Vous ne sauriez oublier, l'oubli serait une trahison et un suprême péril !

PROTESTATION DE M. LE DOCTEUR CALMETTE
ET DES SAVANTS DE L'INSTITUT PASTEUR

*adressée aux Sociétés savantes de toutes les nations, pour
dénoncer les actes dont ils ont été les témoins et les victimes
pendant l'occupation allemande.*

« Ceux qui, dans la France restée libre, n'ont pas souffert de ces horreurs, ne peuvent pas comprendre les raisons profondes de notre ressentiment. Certains admettraient volontiers que le peuple allemand n'est pas responsable de l'infamie des chefs de son armée. Nous voudrions que cela fut vrai. Mais quand on a vu, comme nous, l'empressement, le zèle même avec lesquels de tout jeunes et de vieux soldats de la Landsturm, ou des officiers qui ne sont pas des militaires professionnels, *des médecins par exemple*, accomplissent les actes les plus odieux, sans un mot d'excuse, de regret ou de pitié, on est obligé de reconnaître que, d'une manière générale et sauf de trop rares exceptions, le cœur allemand est inaccessible aux sentiments nobles, généreux ou simplement humains. »

Un dernier mot !

A mes lecteurs.

Je clos ici ce livre et cesse l'anathème ;
 Mais pour ne jamais l'oublier,
Je l'ouvrirai souvent. Amis faites de même,
 Dites au riche, à l'ouvrier,
Tout ce qu'ont dû subir les habitants de Lille
 Qui, sans pitié, se souviendront,
Des crimes, des méfaits du Prussien imbécile.
 Je l'ai dit : *Ils le haïront !*
C'est le devoir sacré, toujours il faut redire
 A nos femmes, à nos enfants,
A tous nos descendants, cet infernal martyre
 Qu'ont infligé les Allemands !

18 Octobre 1918.

Clément DURANT.

TABLE

Au lecteur	Octobre 1918.	4
Rappelle-toi	—	8
Les prussiens sont entrés	13 Octobre 1914	10
Lendemain de bombardement	14 " "	11
Réquisitions	22 " "	14
La parade	15 Novembre 1914.	15
Au théâtre de Lille.	" "	17
Les cloches ont sonné.	17 Décembre "	19
La fête de Guillaume II	27 Janvier 1915.	20
Punis	7 Mars "	21
A Lille..... en France	5 Avril "	23
Une bombe à Saint-Maur	9 " "	25
Les officiers cambrioleurs	7 Juillet "	28
Nouvelle punition	29 " "	31
Carte d'identité	3 Septembre 1915.	32
Fusillés (Jacquet, Deconynck, Maertens et Verhulst)	22 " "	34
A Léon Trulin	10 Novembre 1915.	36
Président de la Marseillaise.	20 " "	41
Deutsches -- Theater	30 Décembre "	43
Explosion	11 Janvier 1916.	46

Tous cartés	5 Février	1916.	49
La taxe sur les chiens	13 Mars	»	50
La consignation des vins.	15 Avril	»	52
Incendie de l'Hôtel de Ville.	25 »	»	54
Evacuations	30 »	»	56
Aux fils de fer	15 Mai	»	59
La déclaration des cuivres	16 Août	»	61
Une dette	25 »	»	63
Dévastation	1 ^{er} Septembre	»	64
Obus anglais.	10 Octobre	»	68
Les chevaliers du Speculum	13 »	»	70
Au cimetière de Roubaix.	2 Novembre	»	74
Ravitailleurs	15 »	»	78
La déportation des otages	25 »	»	80
Réponse à l'offre de paix.	13 Décembre	»	83
République Française	23 »	»	86
La paix que nous voulons	16 »	»	88

QUATRAINS ET PIÉCETTES :

Ce que l'on voit à Lille			90
Sur les bords de la Deûle			92
Sortie du Comité d'alimentation			93
Papier-monnaie			95
Les menus du restaurant de guerre			96
Quelle heure est-il ?			98
Lille-Cinéma	20 Janvier	1917.	100
Au Pont Napoléon	18 Mars	»	102
L'enlèvement des cuivres.	26 »	»	104
Au Musée de Lille	20 Avril	»	107
Communiqués.	25 »	»	108
Les P. P. P	23 Mai	»	110

L'humanité des barbares	19 Juin	1917.	113
Les saints évacués	27 "	"	115
Ils nous haïront	1 ^{er} Juillet	"	117
La Brussélite (ballade)	6 "	"	119
Toujours les cuivres	13 "	"	121
Une bombe au Rectorat	14 "	"	125
Les esclaves	27 "	"	129
Vieille ferraille	25 Septembre	"	132
Les matelas	9 Octobre	"	135
Les laissez passer	28 "	"	137
Au cimetière de Lille	2 Novembre	"	139
Ce ne sont pas des barbares !	25 "	"	141
Encore punis. — La dansé des millions !	8 Décembre	"	143
Les perceurs de murailles (ballade)	22 "	"	145
Coquilles de Noël	25 "	"	147
Encore des otages	12 Janvier 1918.		149
L'indésirable préfet.	20 "	"	152
La fête du Kaiser	28 "	"	154
Les voleurs de cables.	5 Févrter	"	158
Le bedide gommerce	16 "	"	160
Restez chez vous	15 Mars	"	162
Prisonniers destructeurs	22 "	"	163
A l'Hospice-général	25 Avril	"	166
Quittez vos domiciles	28 "	"	170
Nos Statues	10 Mai	"	173
Sécurité complète	26 "	"	178
Volontaires forcés	27 "	"	179
Les Bochesses !.	3 Juin	"	182
Notre linge	5 "	"	185
La Kulture	22 Août	"	187

Séparation	3 Septembre 1918.	189
La fuite de l'A. O. K. G.	30 » » » »	192
Le départ des hommes	2 Octobre » » » »	194
Cynisme et Fourberie.	13 » » » »	197
La demande de Paix	14 » » » »	200
Les derniers jours	14-15-16 Octobre » » » »	201
Les Prussiens sont partis	17 Octobre » » » »	206
Paroles prononcées au Sénat et à la Chambre des Députés par les parlementaires lillois.	23 » » » »	207
La protestation des savants lillois	» » » »	209
Un dernier mot	18 » » » »	21

IMPRIMERIE LA GUTENBERG, RUE DESROUSSEAUX, 5-7 - LILLE

